



PREMIER SEMINAIRE

INTERNATIONAL

DES ARCHEOLOGUES

DU MONDE BANTU

LIBREVILLE 11-15 DECEMBRE 1989



SOMMAIRE

EDITORIAL:.....	5
ARGUMENT DE BASE DU SEMINAIRE:.....	7
ORDRE DU JOUR, CALENDRIER DES TRAVAUX:.....	11
RAPPORT GENERAL:.....	13
RECOMMANDATIONS ET MOTION DE REMERCIEMENTS:.....	24
Session 1: Bilan de l'archéologie dans les Etats-Membres d'après les recherches de terrain.	29
- La contribution de l'art rupestre à la redécouverte de l'héritage précolonial angolais, E.ESTEVES.....	31
- Dix ans de recherches archéologiques au Cameroun méridional (1979-1989), J.-M.ESSOMBA.....	33
- Bilan des recherches archéologiques en République Centrafricaine, P.VIDAL.....	59
- Bilan de la recherche archéologique en R.P. du Congo, 1975-1989, R.LANFRANCHI et A.MANIMA MOUBOUHA.....	67
- Vestiges archéologiques de fontes du fer dans la province du Woleu-Ntem au Gabon, B.CLIST.....	79
- Recherches archéologiques au Gabon du Laboratoire d'Archéologie de l'Université Omar Bongo, L.DIGOMBE, M.LOCKO et M.-P.JEZEGOU.....	97
- Les gravures rupestres de la vallée de l'Ogooué, R.OSLISLY.....	103
- Paléoécologie du Gabon à 15.000 ans BP: situation théorique et implications sur la paléoécologie de la fin du Pléistocène, B.PEYROT.....	115
- The earliest south african pastoralists and the Early Iron Age, D.PHILLIPSON.....	127

Session 2: Bilan de l'archéologie dans les Etats-Membres sur les plans administratifs, financiers, institutionnels et législatifs et session 3: Le CICIBA et le réseau des archéologues.....137

- Etat des structures de recherches archéologiques dans les Etats-Membres du CICIBA, B.CLIST et R.LANFRANCHI.
.....139

- Le centre d'information et de documentation du CICIBA, G.BEVILLE.....151

Session 4: Orientations pour une nouvelle politique archéologique, un cas exemplaire: Mbanza Kongo.....157

- Mbanza Kongo (République Populaire d'Angola), ville archéologique, E.ESTEVES.....159

Session 5: L'association des archéologues du monde bantu.165

- Propositions de statuts.....167

ANNEXES

COMITE D'ORGANISATION:.....177

LISTE DES PARTICIPANTS:.....178

DISCOURS D'OUVERTURE DU REPRESENTANT-RESIDANT DU PNUD A LIBREVILLE.:.....180

DISCOURS D'OUVERTURE DU DIRECTEUR-GENERAL DU CICIBA:.....181

DISCOURS DE CLOTURE DU DIRECTEUR-GENERAL ADJOINT DU CICIBA:
.....183

DISCOURS DE CLOTURE DU MINISTRE D'ETAT CHARGE DE LA CULTURE, DES ARTS, DE L'EDUCATION POPULAIRE ET DE LA FRANCOPHONIE, PRESIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU CICIBA:.....186

EDITORIAL

Ce nouveau numéro de *Nsi* est tout spécialement consacré aux actes du premier séminaire international des archéologues du monde bantou qui a réuni, du 11 au 15 Décembre 1989, à Libreville au Gabon la presque totalité des archéologues en poste dans les Etats-Membres du CICIBA ainsi que certaines personnes oeuvrant dans le champ de l'archéologie, notamment des historiens.

Rien qu'en cela ce séminaire est un grand succès. Pour la première fois nos collègues se retrouvaient physiquement autour d'une même table; les visages s'associaient ainsi à des noms et cela ne pourra que renforcer le réseau déjà en place dans les Etats-Membres ainsi que dans quelques autres pays africains.

Les thèmes de cette réunion portaient sur le bilan des recherches à partir des travaux de terrain, sur le bilan administratif, financier et juridique, sur le problème du réseau documentaire du CICIBA, sur le futur de la recherche scientifique notamment au travers de projets régionaux à l'instar du projet "Méga-Tchad" ou au projet "Urban origins" en Afrique de l'Est, et enfin sur la nécessité de créer une association des archéologues de la région. On pourra lire dans le rapport final la liste des résolutions prises.

Ces actes mettent à disposition, entre autres choses, les communications scientifiques, le document qui a servi à alimenter les débats sur les structures de recherches de la région ainsi que la principale communication consacrée au réseau documentaire.

Enfin, ce numéro 6 de *Nsi* correspond à un nouveau développement du bulletin. En effet, nous passons maintenant à une saisie informatique à l'aide du programme Word-4 de Microsoft directement au Département d'Archéologie, ce qui améliore encore la présentation; nous espérons dans un proche avenir réaliser toute la maquette sur place à Libreville grâce à un logiciel d'édition.

ARGUMENT DE BASE DU SEMINAIRE.

1. - OBJECTIFS.

Le séminaire se propose de resserrer les liens privilégiés entre archéologues oeuvrant dans les Etats Membres du CICIBA en particulier, dans les états de langue bantu en général. Ceci se réalisera en renforçant le réseau déjà créé par le bulletin de liaison NSI, en mettant en place une association régionale des archéologues, par la création d'une revue d'archéologie bilingue où les rapports de fouilles notamment seront diffusés, et enfin à court terme en permettant à ces chercheurs de dialoguer entre eux et de créer des contacts personnels, seuls à même de relancer la recherche par la création de projets inter-étatiques. C'est donc à une véritable réorientation de la recherche que l'on doit aboutir. Sur un autre plan, outre un bilan des recherches, le Séminaire fera aussi le bilan des difficultés rencontrées pour un développement harmonieux de l'archéologie contemporaine et de son intégration dans les processus de développement de la région. Il devra impulser un changement de politique de la recherche archéologique, point d'appui de la future maturité de cette discipline dans la région.

2. - JUSTIFICATIONS.

L'archéologie dans la région et dans les Etats-Membres du CICIBA, malgré des efforts certains tant individuels qu'institutionnels, en est encore à ses débuts par rapport à l'archéologie contemporaine telle que vécue ailleurs. Les lacunes de cette recherche sont criantes : absence de crédits de recherche, absence de postes budgétaires pour des archéologues et des techniciens, rareté des législations sur la conservation du patrimoine national, rareté des inventaires du patrimoine national, rareté des enseignements universitaires en archéologie dans les Etats-Membres, isolement relatif des chercheurs dans leurs états respectifs - isolement partiellement rompu depuis 1987 grâce au bulletin de liaison NSI - rareté des stages de terrain pour les étudiants se destinant à la discipline dans ces états, absence de réunions régionales réunissant les archéologues, absence depuis un certain temps du Congrès Panafricain d'Archéologie, ... C'est à tous ces points d'importance certaine que le Séminaire apportera ne fut-ce qu'un début de réponse et de solution.

3. RESULTATS ATTENDUS.

3.1. Faire le bilan de l'archéologie dans la zone bantu et décider des voies et moyens à mettre en oeuvre pour développer cette discipline dans la région concernée. Le Séminaire devra donc :

a) dresser la liste des institutions - universités, musées, instituts - où l'archéologie est représentée; quantifier les moyens - financiers, humains, administratifs - mis en oeuvre au service de la discipline dans ces institutions.

b) faire le bilan de la recherche et de la formation des archéologues futurs: existence de programmes nationaux de recherche, filière de formation des archéologues, programmes des enseignements.

c) enfin faire le bilan de la position des archéologues dans leurs actions quotidiennes: les besoins en archéologues pour les années à venir, leurs statuts dans les administrations nationales, la perception que l'on a d'eux dans l'environnement culturel de leur pays, enfin et surtout les moyens de leur action dans un environnement de conjoncture économique défavorable alors que nous rentrons dans la Décennie Mondiale de la Culture.

3.2. Redéfinir une politique globale de l'archéologie en vue de la revalorisation et de la réappropriation des patrimoines bantu :

a) tout d'abord au niveau recherche et formation il semble nécessaire de généraliser la présence d'institutions nationales dans chaque pays, institutions ayant des programmes de recherche concrets et assurant aussi le renouvellement et le développement de l'archéologie.

b) mais aussi et cela est fondamental, définir une politique concrète de production et de diffusion culturelle en aval de la recherche. C'est cette politique post-recherche qui doit véritablement assurer la réappropriation culturelle par une large diffusion au sein des peuples de la zone. Cette politique passe inévitablement par une véritable prise de conscience des Etats de la nécessité de prendre en compte le patrimoine national où les sites et les monuments devront faire l'objet d'un classement à l'instar de ce qui a été décidé à la table-ronde Kongo-Teke de Luanda à propos de Mbanza Kongo. Une législation doit donc être mise sur pied dans cette optique où l'archéologie de sauvetage aura un rôle fondamental, point de départ de la mise en valeur du patrimoine culturel.

On peut d'ores et déjà retenir :

- au niveau de l'enseignement primaire et secondaire l'intégration des apports nouveaux de l'archéologie à la connaissance des peuples bantu. La quasi-totalité des manuels scolaires date d'une décennie, si pas plus ; cette intégration permettra la réactualisation des manuels dont certains datent d'une décennie.
- au niveau de la vulgarisation, il est nécessaire, par des expositions itinérantes, des émissions de radio et de télévision, de faire valoir ce patrimoine auprès des populations qui, malgré bientôt trois décennies d'indépendance pour certaines, n'ont pas encore pris conscience de la richesse de leur passé ; elles n'attendent que cela.
- au niveau de l'artisanat, la diffusion de techniques et surtout de motifs artistiques anciens ne peut qu'apporter un souffle nouveau au moment où l'on veut redynamiser cet artisanat.
- au niveau des musées, leur restauration où même leur création ne pourront que profiter de l'apport des recherches archéologiques en mettant à la portée de tous les résultats de fouilles.
- au niveau des sites et monuments, la réalisation d'un inventaire des biens culturels - comme l'a déjà fait en partie l'Angola- assurera le sauvetage du patrimoine et favorisera par la même occasion le tourisme. On doit escompter des retombées économiques de cette politique par exemple par la mise en valeur de grands sites historiques - Zimbabwe, Mbanza-Kongo par exemple - et de musées.
- au niveau de la documentation, il faut prévoir une centralisation de la documentation primaire, non seulement écrite, mais aussi audio-visuelle : diathèque, films vidéo...

3.3. Resserrement des liens entre les archéologues de la zone par la création d'un réseau ce qui est la vocation du bulletin de liaison NSI du CICIBA. C'est par le biais d'un tel réseau que pourront circuler les informations, les découvertes ; c'est par lui que pourront s'harmoniser les législations, les statuts, les politiques. La concrétisation de ce réseau doit être la création d'une association des archéologues du monde bantu. Cette association regroupera tous les archéologues de la zone soucieux de l'avenir de la discipline et conscients de son importance pour la restitution de l'histoire des peuples bantu.

Elle devra définir un certain nombre d'objectifs, à court terme et prioritaires (mise en place d'institutions, législation dans le domaine, sauvegarde d'urgence de grands sites menacés...) et à long terme (entraide d'un pays à l'autre, grands chantiers multinationaux, revue de haut niveau international venant en complément du bulletin NSI, etc...).

Elle devra constituer un bureau exécutif pouvant agir aussi bien auprès des différents gouvernements qu'auprès d'associations régionales déjà existantes (Association Panafricaine, Association d'Afrique de l'Ouest...) et c'est là que le CICIBA doit jouer son rôle de coordination et de courroie de transmission.

I. - ORDRE DU JOUR, CALENDRIER DES TRAVAUX

11 Décembre: 10h00 Discours du Directeur Général du CICIBA.

Discours du Représentant Résident du PNUD au Gabon.

Ouverture des travaux par Monsieur le Ministre d'Etat, Chargé de la Culture, des Arts, de l'Education Populaire et de la Francophonie, Président du Conseil d'Administration du CICIBA.

Election du Bureau du Séminaire.

11h00 SESSION N°1: "Bilan de l'archéologie dans les Etats membres d'après les recherches de terrain".

12h00 Fin de session du matin

15h00 Reprise des travaux

18h00 Fin des travaux et bilan.

12 Décembre: 08h30 SESSION N°2: "Bilan de l'archéologie dans les Etats-membres sur les plans administratif, financier, institutionnels et législatifs".

12h00 Fin de session du matin.

15h00 Reprise des travaux.

18h00 Fin des travaux et bilan.

13 Décembre: 08h30 SESSION N°3: "Le CICIBA et le réseau des archéologues".

12h00 Fin de la session et bilan.

15h00/16h00 Visite du Musée National de Libreville.

16h00/18h00 Visite de la Banque de Données et du Département d'Archéologie.

14 Décembre: 08h30 SESSION N°4 : "Orientations pour une nouvelle politique archéologique, un cas exemplaire: Mbanza Kongo".

12h00 Fin de la session et bilan.

15h00/17h00 Visite du siège définitif du CICIBA.

15 Décembre: 08h30 SESSION N°5: "L'Association des archéologues du monde bantou".

12h00 Fin de la session du matin.

15h00 Reprise des travaux.

16h30 Fin de la session et bilan.

16h30/17h30 Synthèse générale des sessions.

17h30/18h00 Clôture des travaux et cocktail pour les participants.

RAPPORT GENERAL.

Du 11 au 15 Décembre 1989 s'est tenu à Libreville au Gabon le Premier Séminaire International des Archéologues du monde Bantu sous l'égide du CICIBA, du PNUD et de l'UNESCO.

Etaient représentés à ce séminaire les Etats-Membres suivants: Angola, Congo, Gabon, Zaïre, Zambie.

Par ailleurs, participaient à ce séminaire des représentants du Cameroun (état observateur au CICIBA), de la Belgique et du Royaume-Uni.

Après les allocutions du Directeur Général du CICIBA, du Représentant Résident du PNUD et de l'UNESCO au Gabon et le discours inaugural du Haut-Commissaire Représentant le Ministre d'Etat, Chargé de la Culture, des Arts, de l'Education Populaire et de la Francophonie, le bureau du séminaire a été composé comme suit: Président, L.Digombe (Gabon) - Premier Vice-Président, F.Musonda (Zambie) - Deuxième Vice-Président, Muya wa Bitanko (Zaïre) - Rapporteur, A.Manima Moubouha (Congo).

Les travaux ont débuté par la présentation des cinq thèmes retenus concernant essentiellement:

1. Bilan de l'archéologie dans les Etats-Membres du CICIBA d'après les recherches de terrain.
2. Bilan de l'archéologie dans les Etats-Membres sur les plans administratif, financier, institutionnel et législatif.
3. Le CICIBA et le réseau des archéologues.
4. Orientations pour une nouvelle politique archéologique, un cas exemplaire: Mbanza Kongo.
5. L'association des archéologues du monde bantu.

Session n°1

1. BILAN DE L'ARCHEOLOGIE DANS LES ETATS-MEMBRES DU CICIBA D'APRES LES RECHERCHES DE TERRAIN.

Durant ces dernières années, l'archéologie dans les Etats-Membres du CICIBA a accompli d'appréciables efforts. Mais ceux-ci sont inégalement répartis dans ces états, l'une des principales raisons étant l'absence de structures fiables et de logistique adéquate qui perturbe gravement les recherches.

Néanmoins, la persévérance des équipes archéologiques a permis d'obtenir d'importants résultats tant par leur quantité que par leur qualité scientifique, par exemple au Cameroun, au Congo et au Gabon.

Angola: Concernant l'Angola, des communications illustrées de diapositives sur l'art rupestre, les structures funéraires et la ville archéologique de Mbanza Kongo ont été présentées.

Les participants au séminaire ont pu ainsi se rendre compte de la richesse et de la grande variété des sites de ce pays.

Congo: C'est en 1975 que s'amorcèrent au Congo des recherches méthodiques et continues dans le domaine de l'archéologie préhistorique. Elles portèrent d'abord sur la ville de Brazzaville et sur la moyenne vallée du Niari.

En 1980, en même temps que s'étendaient les recherches préhistoriques dans le reste du pays, une nouvelle perspective fut ouverte avec l'archéologie des sites de métallurgie. Les régions minières de Mayoko-Zanaga, et de Mindouli- Boko Songho furent prospectées en premier. La reconnaissance se développa ensuite jusque dans les zones de Ouessou-Souanké, Sangha-Ngoko, la Likouala et le Bas-Kouilou.

Les résultats provisoires de ces recherches permettent d'esquisser l'évolution des industries lithiques et de l'environnement de l'homme préhistorique.

La découverte de poteries et d'outils en pierre polie en fouille sur le littoral et aussi la découverte d'outils en pierre polie dans le sud du pays permettent actuellement de suggérer un Néolithique qui a précédé l'Age du Fer attesté dans de nombreux sites.

Gabon: Le Gabon est le pays où d'importants progrès en archéologie ont été réalisés.

Trois équipes y travaillent: celle du Laboratoire d'Archéologie de l'Université Omar Bongo dirigée par L.Digombe dont le programme a débuté en 1981-1982, celle du Département

d'Archéologie du CICIBA installé depuis 1985 et celle du projet de recherches sur le paléoenvironnement du Gabon, dénommé "Paléogab", lancé en 1982 et qui est organiquement rattaché à l'Ecole Normale Supérieure.

Les grands axes de recherches de toutes ces équipes visent à une meilleure connaissance des industries pré-et protohistoriques (recherches de l'Université O.Bongo), à un meilleur entendement des inter-relations homme/milieu ("Paléogab") et à une approche paléo-anthropologique des industries anciennes dans leur contexte naturel ainsi qu'au problème de l'expansion des locuteurs bantu (CICIBA).

Toutes les provinces du Gabon ont déjà connu à un moment ou à un autre, par l'une ou l'autre équipe, des travaux archéologiques.

Grâce aux nombreux résultats obtenus, on peut aujourd'hui affirmer une occupation de l'espace gabonais par l'homme depuis au moins 40.000 ans. Un Néolithique et un Age du Fer sont largement attestés. La moyenne vallée de l'Ogooué se particularise par la découverte de nombreuses gravures rupestres, certaines pourraient être datées de l'Age du Fer Ancien.

Cameroun: En 1979, lors de la première réunion des archéologues du Cameroun, il avait été constaté que toutes les parties du pays n'avaient pas encore été couvertes par de véritables recherches archéologiques. La réunion recommanda l'orientation des recherches dans le sud.

Dans cette perspective des fouilles furent organisées à Obobogo, Ndindan, Nkométou, Pan-Pan et à Oliga dans Yaoundé et dans la région de Yaoundé.

Les résultats de ces fouilles ont permis de faire ressortir deux stades de civilisation: un stade néolithique à Obobogo, Ndindan et un stade de l'Age du Fer Ancien à Ndindan, Pan-Pan et Oliga.

Conclusion.

Malgré l'insuffisance du personnel qualifié et des conditions matérielles, on peut parler d'un véritable progrès des recherches archéologiques dans certains Etats-Membres du CICIBA et au Cameroun.

Les résultats sont incontestablement positifs et très encourageants.

Néanmoins, une harmonisation des termes et des méthodes d'approche ainsi qu'une collaboration plus étroite doivent être

envisagées dans les meilleurs délais, pour parfaire l'efficacité et la qualité du travail.

SESSION N°2

Pour des raisons d'économie de temps et parce que les thèmes étaient raisonnablement proches, l'assemblée a décidé d'examiner au cours de la même session les points 2: *Bilan de l'archéologie dans les Etats-Membres du CICIBA sur les plans administratif, financier, institutionnel et législatif* et 3: *Le CICIBA et le réseau des archéologues*.

Un document descriptif articulé sur quatre points - à savoir unités de recherches/compétences, équipements, budgets d'activités, documentation - a permis un large débat (cfr. Clist et Lanfranchi dans ce volume). Il en ressort les points suivants:

1. On note l'absence d'une équipe nationale de recherches dans trois états: Guinée-Equatoriale, Rwanda, Sao Tomé et Príncipe. En revanche, l'Angola, la Centrafrique, les Comores, le Congo, le Gabon, le Zaïre et la Zambie disposent de certaines structures de recherches, tel que Département d'Histoire, Musée National d'Archéologie, Laboratoire d'Archéologie, Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire.

2. Les équipements et le budget d'activités de ces unités sont souvent insignifiants, le Département d'Archéologie du CICIBA paraissant à cet égard mieux nanti en ce qui concerne l'équipement de laboratoire.

3. Du point de vue des effectifs scientifiques, quatre Etats-Membres sur dix emploient au moins un archéologue. Il s'agit du Congo (1), du Gabon (3), du Zaïre (2) et de la Zambie (3). Le CICIBA quant à lui en emploie deux.

Les besoins en formation restent donc importants et ces carences doivent souvent être compensées par le recours à des missions extérieures.

4. Quatre états disposent de textes réglementant la recherche archéologique ou la protection du patrimoine: l'Angola, le Cameroun, le Zaïre et la Zambie. Dans d'autres un tel cadre de juridiction est en cours d'étude ou d'élaboration: le Congo, le Gabon.

Plusieurs souhais ont été exprimés au cours des débats, souhaits soutenus à l'unanimité:

A) AU NIVEAU DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE.

1. Que le Département d'Archéologie du CICIBA effectue des missions d'évaluation auprès des unités de recherche en archéologie des Etats-Membres afin de quantifier leurs besoins, d'étudier leurs programmes de recherches et de les harmoniser avec ceux du CICIBA dans le cadre d'un programme régional.
2. Qu'une aide sur action programmée soit consentie aux laboratoires ou unités existants pour leur développement et que le CICIBA recherche des sources de financement extérieures pour les programmes nationaux.
3. Qu'un pourcentage des budgets d'investissements pour des projets d'infrastructures routières, immobilières, ferroviaires, etc. ..., soit dégagé pour effectuer en amont de ces travaux des recherches de prospections et fouilles de sauvetage archéologiques.
4. Que le CICIBA puisse sensibiliser les décideurs et les opérateurs économiques des Etats-Membres aux problèmes de la discipline.
5. Que le CICIBA accorde l'autonomie financière à son Département d'Archéologie en distinguant dans son budget, d'une part ses crédits propres et, d'autre part, les crédits de soutien aux équipes nationales (cf. Infra Recommandation n°2)

B) AU NIVEAU DE LA CONSERVATION ET DE LA VALORISATION DU PATRIMOINE.

1. Qu'une harmonisation des textes législatifs soit faite, pour d'une part mieux couvrir la protection, la conservation et la valorisation du patrimoine national tant mobilier qu'immobilier dans les états pourvus de textes en ce sens, et d'autre part aider à la mise en place de textes similaires dans les états qui en sont encore dépourvus.

C) AU NIVEAU DE LA FORMATION DES COMPETENCES DES ETATS-MEMBRES.

1. Centre Régional de formation en Archéologie:

Le développement de la discipline archéologique, des recherches en archéologie, nécessite dans la sous-région une politique de formation d'archéologues nationaux, en indépendance vis-à-vis des historiens.

Dans cette optique, un consensus s'est fait autour du scénario suivant:

Le Séminaire souhaite que le CICIBA étudie le projet d'une structure d'enseignement de l'archéologie dans un des Etats-Membres; cette structure recevra des candidats au niveau 2 ième. cycle (=Maîtrise) avec un corps d'enseignants provenant des différents états. Le Département d'Archéologie, quant à lui, assurera, outre une participation à l'enseignement dans ce centre, les stages de terrain et les chantiers-écoles.

Il apparaît dès lors nécessaire:

- *- de recommander aux différentes universités de développer un enseignement de l'archéologie au niveau du 1er.cycle.

- *- d'évaluer les besoins en archéologues dans les différents Etats-Membres dans une perspective à moyen terme pour une parfaite adéquation entre formation et emploi.

- *- de choisir un site favorable pour cette structure d'enseignement. Un consensus s'est dégagé à la suite d'un tour de table pour la ville de Lubumbashi (Zaïre). On y trouve un grand musée d'archéologie (avec collections d'objets, bibliothèque), dans une région riche en gisements archéologiques et proche du grand musée de Livingstone (Zambie) en Zambie d'accès aisé par la route et par avion.

La position de Lubumbashi, une coopération Livingstone/Lubumbashi, doivent permettre un effet d'entraînement pour les pays voisins tels que le Zimbabwe, le Botswana, la Namibie, le Mozambique, la Tanzanie, le Malawi.

- *- il a été noté que cette structure d'enseignement, où l'archéologie serait un pivot, devrait aussi regrouper un enseignement en Histoire de l'Art et en Muséologie.

2. Certificat International en Archéologie Africaine de la Communauté Européenne:

Le Séminaire souhaite aussi que l'on trouve une aide pour la participation d'étudiants africains non inscrits dans des universités de la Communauté pour leur permettre de suivre cet enseignement.

3. Manuel d'archéologie pour le 1er.Cycle:

Le Séminaire souhaite la réalisation à moyen terme d'un manuel d'archéologie à destination du 1er.Cycle qui comporterait un bilan détaillé de la méthodologie de la discipline ainsi qu'un état de la question sur les connaissances archéologiques du continent africain, zone bantu et zones non bantu incluses. Ce manuel serait appelé à être régulièrement réédité, par exemple tous les 5 ans.

4. Bourses de recherche:

Le Séminaire souhaite que des bourses soient recherchées pour permettre à des chercheurs résidant dans les Etats-Membres de séjourner dans des laboratoires étrangers dans la zone (Département d'Archéologie, par exemple) à des fins de recherches matérielles ou documentaires, au titre d'un congé sabbatique ou autre.

D) AU NIVEAU DE LA DOCUMENTATION.

1. Les participants au Séminaire ont visité la Banque de Données du CICIBA. Après avoir manifesté leur grand intérêt pour cet important outil de travail, ils ont toutefois exprimé leur inquiétude devant l'absence de règlement au regard de l'utilisation de certaines données inédites stockées dans cette Banque. Ils ont donc souhaité que le Directeur de la Banque de Données se penche urgemment et sérieusement sur ce problème de législation.

SESSION N°3.

La session n°3 s'est penchée sur le point 4, c'est-à-dire "Orientations pour une nouvelle politique archéologique, un cas exemplaire: Mbanza Kongo".

Au cours des débats visant à déterminer les recherches prioritaires sur l'aire bantu, il a été convenu de privilégier des projets régionaux. Par ailleurs, on s'est soucié d'éviter:

*- un manque de continuité dans la recherche par oubli des projets déjà initiés en faveur de nouveaux projets.

*- une dispersion dans la recherche par la multiplication inutile et onéreuse de projets.

En conséquence, un regroupement de certains thèmes, jugés "accrocheurs" pour d'éventuels bailleurs de fonds, a été opéré en les intégrant dans deux grands programmes complémentaires, eux-mêmes articulés en sous-programmes et en projets de recherches.

Programme n°1: "Etude de l'homme et de son environnement naturel en Afrique Sud-Saharienne".

Programme n°2: "Revalorisation des sites et monuments en Afrique Sud-Saharienne".

Programme n°1: "Etude de l'homme et de son environnement naturel en Afrique Sud-Saharienne".

Déjà au moment où Wilhelm Bleek publiait vers 1850 la première mention des Bantu, ces populations occupaient plus de 30% du vaste continent africain. Dès l'origine des recherches sur leur identité culturelle, le berceau probable des populations bantuphones a été situé aux confins du Nigéria et du Cameroun.

Par la suite, les travaux déjà accomplis en archéologie montrèrent l'importance des voies de migrations ou d'expansion par les voies naturelles que représentent les savanes de la côte Atlantique, les cours d'eau de la forêt équatoriale, l'interface forêt/savane septentrional et les savanes d'Afrique Orientale, voies ayant conduit ces populations à occuper très tôt l'ensemble des régions aujourd'hui habitées.

Ultérieurement, diverses structures à caractère étatique naîtront dans l'aire bantu, tels que les dits "royaumes" Kongo, Teke, Luba, etc.

L'étude scientifique contemporaine du passé de ces peuples ne peut se faire sans l'archéologie, discipline essentielle avec la linguistique dans l'approche dynamique de reconnaissance culturelle désormais engagée, et d'autres disciplines comme la géographie, la palynologie, la pédologie, etc. ... qui permettent la connaissance des milieux au sein desquels les peuples bantu ont évolué et prospéré .

L'état des recherches en archéologie, le découpage géopolitique et le milieu physique de l'Afrique sud-saharienne, nous amènent tout naturellement à concevoir une série de projets déjà agréés par les instances supérieures du CICIBA. Ces projets permettraient de déboucher sur une vision plus claire de l'origine, de l'expansion, du devenir et l'apport traditionnel des peuples anciens du sous-continent africain aux populations contemporaines.

A l'intérieur de ce programme de recherche, plusieurs Actions Thématiques ou sous-programmes ont été dégagées:

1. De l'Age de la Pierre à la sédentarisation.
2. La métallurgie, origine et diffusions.
3. Origine et développement des structures complexes.

A l'intérieur de l'Action Thématique n°3 "Origine et développement des structures complexes", le Séminaire a retenu

de porter son attention sur le projet de recherche relatif aux royaumes Kongo et Teke.

Le sous-projet d'étude du site de Mbanza Kongo a été accepté comme prioritaire.

Sous-Projet d'étude du site de Mbanza Kongo.

Les bantu, après avoir maîtrisé la métallurgie, fondèrent des royaumes et des empires au nombre desquels ceux de Kongo et Teke qui font l'objet de travaux de la part du CICIBA.

Nos connaissances actuelles sur l'aire Kongo/Teke s'appuient uniquement sur des sources orales et écrites. Sans minimiser leurs valeurs, celles-ci demandent cependant à être vérifiées ou complétées par l'apport de l'archéologie.

Pour ce faire, les participants au Séminaire émettent le vœux que d'une part le Gouvernement de la République Populaire d'Angola poursuive une action de classement du site auprès de l'UNESCO sur le plan juridique notamment, et que d'autre part une équipe préliminaire soit mise sur pied sous la direction de Mr.E.Esteves.

Le Séminaire propose le scénario suivant:

1) Parallèlement à la demande de classement du site, une première mission d'évaluation de Mbanza Kongo devra être mise en place, mission comprenant des archéologues du monde bantu auxquels on associera des historiens, des anthropologues et des linguistes. Cette mission devra être réalisée durant l'année 1990.

2) Le rapport de cette mission d'évaluation dont le financement a été demandé à l'UNESCO servira de base aux discussions à une réunion d'experts internationaux qui se tiendrait soit au siège de cet organisme, soit au siège du CICIBA, soit encore à Luanda, dans les délais les plus brefs après le dépôt du rapport.

Cette réunion devra finaliser le dossier complet, fournir un calendrier des opérations, prévoir l'exploitation des résultats tant à l'échelle nationale (Musée, tourisme, publications, ...), régionale (exposition itinérante), qu'internationale (publications scientifiques de haut niveau en plusieurs langues, ouvrages de vulgarisation, catalogues, etc. ...).

Une durée de 5 ans est prévisible pour ce programme de réalisation.

Programme n°2: "Revalorisation des sites et monuments en
Afrique Sud-Saharienne".

Une série de sites et monuments éparpillés dans la zone bantu présentent un intérêt non seulement scientifique, mais aussi touristique. Certains remontent à des temps pré-et protohistoriques, d'autres se situent à la charnière des XIX ième. et XX ième. siècles.

La plupart de ces sites sont mal connus ou plus grave, menacés de destruction. Par ailleurs, le message historique ou les valeurs artistiques que recèlent certains sites, notamment des grottes, risque de nous échapper si une intervention prompte et efficace n'est pas envisagée.

Le triple objectif consisterait à sauvegarder, revaloriser ce patrimoine culturel et à le faire connaître. D'où les actions suivantes à entreprendre:

- inventorier les sites et monuments, identifier leur potentialité culturelle.
- rendre accessibles ceux présentant un grand intérêt touristique.
- protéger les sites classés.

Cette opération comprend quatre étapes:

- récolter des renseignements dans chaque pays avec l'aide des établissements scolaires et des autorités locales.
- après l'évaluation des renseignements fournis, procéder à une exploration systématique: prospections archéologiques, récolte des traditions orales.
- cartographier et classer les sites et monuments individualisés.
- revaloriser les sites de haut intérêt touristique. Ainsi les grottes, les parcs seraient aménagés, transformés en sites touristiques mais sans les perturber.

Les sites revalorisés par la connaissance des richesses qu'ils recèlent attireront les touristes non seulement par leur aspect naturel mais aussi par leur valeur culturelle et historique. Le site étudié et classé serait comme un mini-musée.

SESSION N°4.

Cette session s'est chargée d'étudier deux textes présentés par le Département d'Archéologie du CICIBA et portant l'un sur les "Statuts de l'Association des archéologues du monde bantu", l'autre sur le "Règlement intérieur de l'Association des archéologues du monde bantu".

Au cours de ses travaux, le Séminaire a marqué son accord de principe pour la création d'une association des archéologues du monde bantu.

Il s'est penché sur les statuts et le règlement intérieur, et, en attendant leur adoption définitive à une prochaine réunion, a adopté à titre provisoire les statuts tels qu'amendés ci-dessous (p.) et a confié à un comité provisoire le soin de faire aboutir ce projet d'association et la présentation ultérieure des deux textes pour adoption définitive.

CONCLUSIONS

De l'ensemble des discussions des quatre sessions, deux préoccupations majeures se sont dégagées:

*- d'une part, il faut développer les activités de recherches régionales afin d'engager les différents chercheurs des Etats-Membres dans des projets communs.

*- d'autre part, il faut favoriser et encourager un vrai développement des unités de recherches nationales en étroite collaboration avec le Département d'Archéologie du CICIBA, développement sans lequel le dynamisme du Centre et en particulier celui du Département d'Archéologie du CICIBA, est impensable.

Au terme de ces travaux, les participants à ce séminaire sont heureux d'exprimer leurs sentiments de profonde gratitude au Gouvernement et à l'Etat Gabonais, grâce auquel ces assises ont été possibles.

Par ailleurs, il s'est dégagé un consensus autour des recommandations suivantes:

RECOMMANDATIONS

RECOMMANDATION N°1:

Recommandation au CICIBA sur la création d'une diathèque.

Considérant le rôle essentiel de l'échange de documents de terrain entre archéologues du monde bantou, tant pour l'amélioration de la pédagogie universitaire, que pour la constitution de fonds documentaires exploitables dans les travaux de thèses;

Constatant l'absence actuelle d'une diathèque dans la zone bantou;

Le Premier Séminaire International des Archéologues du Monde Bantu, réuni à Libreville du 11 au 15 Décembre 1989, sous l'égide du CICIBA et avec le concours du PNUD et de l'UNESCO, recommande au CICIBA de mettre à la disposition du Département d'Archéologie du Centre les moyens adéquats pour la mise en place de cet instrument de travail indispensable.

Fait à Libreville, le 15 Décembre 1989.

RECOMMANDATION N°2.

Recommandation au CICIBA sur les moyens de la recherche
archéologique.

Considérant les difficultés rencontrées dans les Etats-Membres pour la mise en place progressive de structures de recherche et pour l'exécution des projets régionaux ou nationaux susceptibles de promouvoir le développement tant souhaité de l'archéologie dans le monde bantu;

Constatant l'absence d'autonomie financière du Département d'Archéologie au sein du CICIBA;

Constatant par ailleurs, l'inexistence de crédits alloués aux équipes de recherche des Etats-Membres, dont le dynamisme conditionne la productivité scientifique du CICIBA;

Le Premier Séminaire International des Archéologues du Monde Bantu, réuni à Libreville du 11 au 15 Décembre 1989, sous l'égide du CICIBA et avec le concours du PNUD et de l'UNESCO, recommande au CICIBA de doter le Département d'Archéologie du Centre de l'autonomie financière, en distinguant dans son budget, d'une part les crédits propres au Département d'Archéologie et, d'autre part, les crédits de soutien aux équipes nationales.

Fait à Libreville, le 15 Décembre 1989.

RECOMMANDATION N°3.

Recommandation à l'Etat Gabonais sur l'organisation du 10 ième.
Congrès Panafricain de Préhistoire.

Considérant le rôle prestigieux joué par le Congrès Panafricain de Préhistoire, regroupant à intervalle régulier les meilleurs spécialistes de l'archéologie africaine et initié à Nairobi en 1947 par Louis Leakey, célèbre savant qui démontra que l'Afrique est le berceau de l'humanité;

Considérant que ce forum mondialement connu ne s'est plus réuni depuis ses assises successives de Nairobi (1947), Alger (1952), Livingstone (1955), Léopoldville (1959), Santa Cruz de Ténérife (1963), Dakar (1967), Addis Abeba (1971), Nairobi (1977) et Jos (1983);

Constatant que dans toute la zone bantu c'est au Gabon, pays du siège du CICIBA, que l'archéologie a connu ces dernières années les progrès les plus remarquables;

Le Premier Séminaire International des Archéologues du Monde Bantu, réuni à Libreville du 11 au 15 Décembre 1989, sous l'égide du CICIBA et avec le concours du PNUD et de l'UNESCO, recommande au Gabon de saisir l'occasion unique qui lui est offerte pour accueillir la dixième session de ce célèbre Congrès dont le rôle a été déterminant dans le développement de nos connaissances sur l'histoire de l'humanité et des civilisations africaines, depuis les origines; cette dixième session du Congrès serait un grand honneur pour le monde bantu tout entier et, en particulier, pour l'Afrique Centrale.

Fait à Libreville, le 15 Décembre 1989.

MOTION DE REMERCIEMENTS.

Messieurs Le Haut Commissaire,
Le Directeur Général Adjoint du CICIBA,
Le représentant du PNUD,
Honorables invités et collègues,

Nous archéologues ayant pris part aux travaux du Premier Séminaire International des Archéologues du Monde Bantu qui s'est tenu à Libreville du 11 au 15 Décembre 1989, sensibles à l'hospitalité dont nous avons été l'objet à Libreville, remercions le Président-Fondateur du Parti Démocratique Gabonais, Son Excellence EL HADJ OMAR BONGO, pour avoir accepté d'organiser ce Séminaire dans la capitale du Gabon, remercions également le Gouvernement et l'ensemble du Peuple Gabonais pour le soutien total et les excellentes conditions de travail qui ont permis la tenue et le succès de ce premier Séminaire.

Saisissons cette occasion pour réaffirmer notre appui au Centre International des Civilisations Bantu (CICIBA).

Fait à Libreville, le 15 Décembre 1989,

Les participants au Premier Séminaire International des Archéologues du Monde Bantu organisé à Libreville du 11 au 15 Décembre 1989.

SESSION 1

**BILAN DE L'ARCHEOLOGIE DANS LES ETATS-MEMBRES D'APRES LES
RECHERCHES DE TERRAIN.**

Nsi 6, 1989, pp.31-32.

LA CONTRIBUTION DE L'ART RUPESTRE A LA REDECOUVERTE DE
L'HERITAGE PRE-COLONIAL.
 (Résumé)

Emmanuel ESTEVES, Centro Nacional de Documentação e Investigaçao Historica, B.P.1035, Luanda, Angola.

Depuis le XIX ième. siècle jusqu'à nos jours l'art rupestre d'Angola n'a cessé d'intéresser des préhistoriens, des archéologues et des historiens. Chercheurs, administrateurs coloniaux, colons, etc...ont découvert, en territoire angolais, l'art rupestre. Il existe environ 37 sites d'art rupestre localisés au Nord-Est, au Nord-Ouest, à l'Est, au Centre, au Sud-Est et au Sud-Ouest du pays, correspondant respectivement aux provinces de Lunda-Norte, Zaire, Wiji, Kwanza-Norte, Malanje, Moxiku, Wambo, Kwanza-Sul, Kwandu Kubangu, Benguela, Namibe.

Bien que les découvertes aient commencé plus tôt et en dépit de nombreux articles et travaux qui lui ont été consacrés, l'art rupestre de la République Populaire d'Angola est ignoré et se trouve encore sur le plan scientifique au stade le plus élémentaire.

Les découvertes de l'art rupestre d'Angola n'ont pas suivi le même rythme que son étude.

Certains sites rupestres ont été l'objet de plus d'une étude (Citundu-Hulu, Kanyingiri, Galanga, Cipopilo, Bambala, Capelo, Calolo). Les autres sont restés à peine au niveau de leur identification (Pungu a Ndongo, Kamakuka Ngola Kilwanji, Kiholwila, Kinji, Ndalambiri, Kisadi, Kisanji, ...). Les quelques travaux consacrés à ces sites d'art rupestre ne sont que descriptifs. Ils ne contribuent pas à la connaissance du processus du développement social, économique et culturel des premières communautés qui habitaient l'actuelle République Populaire d'Angola. Les trois problèmes fondamentaux à savoir l'artiste, l'interprétation et la chronologie sont restés énigmatiques.

L'art rupestre comme document de première main hérité de nos ancêtres, est une source d'information fantastique qui couvre une immense période, peut-être depuis le paléolithique jusqu'à une date relativement récente.

Or l'Angola pré-coloniale est inconnue, parce que les véritables sources de l'histoire d'Angola, comme l'art rupestre, la tradition orale, ..., ne sont jamais intervenus dans l'étude de l'histoire de l'Angola. L'historiographie de l'Angola ne commence qu'à la fin du XV ième siècle. Et l'histoire attribuée à l'Angola n'est pas autre chose que l'histoire des Portugais en Angola.

L'étude de l'art rupestre, une fois réalisée, nous révélera le patrimoine que nous ignorons et que nous avons perdu. Il contribuera à la connaissance profonde des cultures de nos peuples et il nous fera redécouvrir l'héritage pré-colonial. L'art rupestre doit constituer une des principales sources de référence pour la période pré-coloniale. Ainsi pourrait-on, en s'appuyant sur l'art rupestre, remettre en question plusieurs théories et idées véhiculées sur l'histoire de l'Angola et réécrire l'histoire des peuples de la République Populaire d'Angola.

NOTE DES EDITEURS: L'auteur semble sous-estimer la récente synthèse des travaux archéologiques due à C.Ervedosa (1980) où l'histoire ancienne de l'Angola est retracée et où un grand chapitre est dévolu à l'art rupestre du pays. Cfr. C.Ervedosa, 1980, Arqueologia angolana, Republica Popular de Angola, Ministerio da Educaçao, Lisboa.

Nsi 6, 1989, pp.33-57.

DIX ANS DE RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES AU CAMEROUN MERIDIONAL (1979-1989).

Joseph-Marie ESSOMBA, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université de Yaoundé, B.P.755, Yaoundé, Cameroun.

Introduction:

Il y a dix ans (1979) s'est tenue à Garoua la première réunion des archéologues du Cameroun [1]. Aux cours de cette rencontre, il avait été constaté que seule la partie septentrionale du pays avait jusque là connu de véritables activités dans le domaine de la recherche archéologique. On connaissait bien la riche civilisation Sao grâce aux nombreux travaux de Jean-Paul et Annie Lebeuf (Lebeuf, 1969; Lebeuf et Lebeuf, 1977) et la préhistoire de la région grâce aux travaux d'Alain Marliac (Marliac, 1981). Trois grandes régions du pays à l'intérieur desquelles pouvaient s'inscrire des recherches archéologiques avaient été définies au cours de cette réunion: le Nord, le Nord-Ouest et le Sud (cfr.fig.1).

Le Cameroun méridional est resté pendant longtemps sans réelles activités de recherches archéologiques. Certes, on a parlé d'archéologie au Sud-Cameroun avant 1979, mais il a été surtout question de ramassage de surface d'industries lithiques et de la céramique. La réunion de Garoua avait donc recommandé l'orientation des recherches archéologiques dans cette partie du pays.

C'est dans cette perspective que se sont situées les fouilles archéologiques de l'équipe belge de Pierre de Maret engagées à Obobogo et Ndindan dans Yaoundé ainsi que les nôtres à Nkométou, Pan-Pan et tout récemment à Oliga (nord-ouest de Yaoundé). Cette communication présente donc les résultats de ces recherches, dix ans après la réunion de Garoua. Elle s'articule autour des fouilles effectuées dans Yaoundé et ses environs et celles effectuées à Pan-Pan, en pays Bassa (cfr.fig.2). D'autres sites ont été identifiés dans la région et qui n'ont pas fait l'objet de fouilles. Ils ne sont pas mentionnés dans ce texte. Nous nous sommes ici intéressé aux sites fouillés et qui ont donné des résultats concrets [2].

I. Recherches effectuées dans Yaoundé et ses environs.

Les sites archéologiques de Yaoundé et de ses environs se situent, comme l'a bien souligné Philippe Claes (Claes, 1985), en bordure de la forêt équatoriale; Obobogo, dans le secteur de Nsam, au sud de Yaoundé, par 03°49'N. et 11°30'E., Ndindan situé au sommet d'une colline dont le site porte le nom, au nord-ouest de Yaoundé, par 03°54'N. et 11°30'E., Oliga près de Ndindan, sur un versant en contrebas du Mont Fébé, au nord-ouest de Yaoundé, par 03°54'16"N. et 11°30'01"E., Nkométou (= Mfomakap), à 20 kilomètres au nord de Yaoundé sur la nationale Yaoundé-Bafia, par 04°01'N. et 11°33'E., Okolo toujours sur la nationale Yaoundé-Bafia par 02°56'N. et 11°31'E..

1°) L'apport du site d'Obobogo.

Le site d'Obobogo est mentionné pour la première fois en 1944 par J.B.Jauze. Il a fait entre 1980 et 1983 l'objet de fouilles systématiques par Pierre de Maret.

Les premières informations apportées par J.B.Jauze sur ce site font état d'industries lithiques de la Pierre Récent (meules, percuteurs, polissoirs, haches polies), de la céramique et des objets en fer (anneaux). Ce matériel a permis à J.B.Jauze de parler d'un Néolithique et d'un Age du Fer à Obobogo.

Certains chercheurs (Marliac, 1981) ont pensé que le site d'Obobogo avait complètement été détruit après les travaux de Jauze, à la suite de construction de routes. Les récentes recherches effectuées dans ce site par Pierre de Maret depuis 1980 ont apporté un démenti sur cette position et ont fourni des informations fort intéressantes sur les premiers agriculteurs sédentaires et les débuts de l'Age du Fer dans cette partie méridionale du pays. Les principaux résultats des recherches effectuées à ce site ont été bien exposés par Pierre de Maret dans sa communication au Colloque International sur l'Archéologie Camerounaise de Yaoundé en 1986 (Maret, sous presse).

Nous dirons tout simplement ici que les fouilles effectuées à Obobogo en 1980, 1981 et 1983 ont permis à l'équipe de P.de Maret d'enregistrer des informations archéologiques jusque là insoupçonnées sur la question de la sédentarisation dans la région et des débuts de l'Age du Fer. Les structures fouillées ont été des fosses, en quatre points différents du site (sondages A, B, C et D).

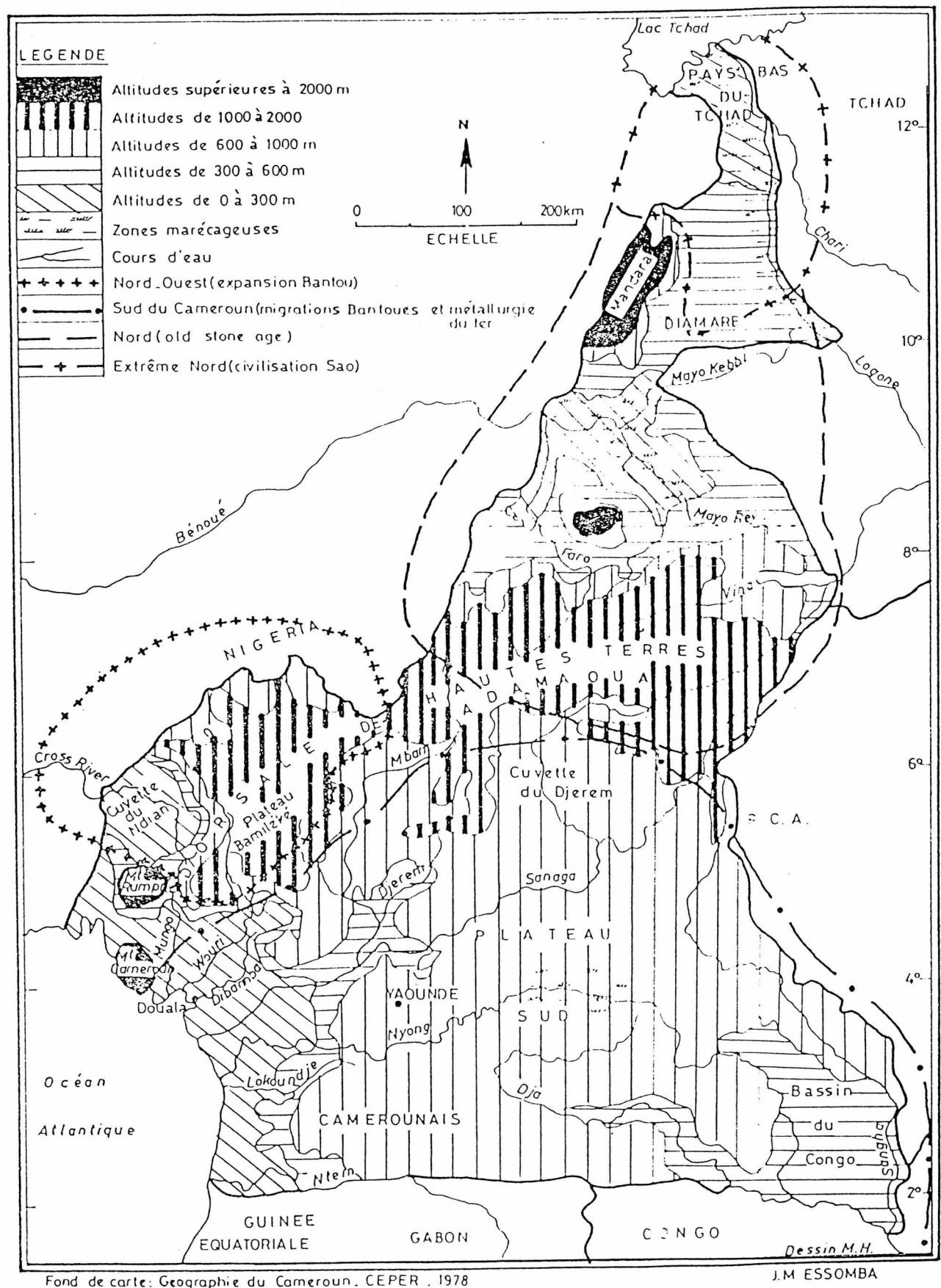


FIG. 1 ESSAI DE REPRESENTATION DES GRANDES AIRES DE RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES AU CAMEROUN, SUIVANT REUNION DE GAROUA (1979) AVEC DES DONNEES OROGRAPHIQUES ET HYDROGRAPHIQUES

En 1980 la fouille de la fosse I au niveau du sondage A devait révéler deux niveaux d'occupation du site (Claes, 1985, p.21). Le premier niveau est caractérisé par une industrie microlithique sur quartz associée à un foyer daté par le radiocarbone de la fin du 5 ième.millénaire avant notre ère: Hv-10581, 6010 +/- 505 BP soit 4060 +/- 505 bc (Maret, sous presse). Pour P.de Maret cette date reste isolée et est entachée d'une grande erreur standard. Le deuxième niveau est daté par le radiocarbone de Hv-10582, 2900 +/- 110 BP soit 950 +/- 110 bc (Ibid.). Le matériel récolté dans la fosse était constitué essentiellement de fragments de poterie richement décorée, de morceaux de noix de palme, de fragments de meules et de broyeurs.

Une deuxième fosse, la fosse II, a été fouillée dans le sondage B, livrant à divers niveaux un matériel riche: de nombreux tessons de céramique décorés, un fragment de meule dormante, des noix de palme carbonisées, un éclat de pierre polie. Tout ce matériel caractérise bien la sédentarisation. Trois datations ont été obtenues de cette fosse. Deux dates obtenues, l'une du fond de la fosse (Hv-10833, 3055 +/- 110 BP soit 1105 +/- 110 bc), l'autre de son sommet (Hv-10583, 3070 +/- 950 BP soit 1120 +/- 95 bc), remontent à la fin du 2 ième. millénaire avant notre ère. Par contre, très curieusement, le milieu de la fosse a été datée au premier siècle avant notre ère: Hv-10832, 1990 +/- 65 BP soit 40 +/- 65 bc. On peut penser à une intrusion des éléments récents à ce niveau (Ibid.). Ces dates, si l'on excepte avec réserve la plus ancienne, comme le souligne bien P.de Maret, semblent placer l'occupation du site entre la fin du second millénaire et le début du premier millénaire avant notre ère.

Dans l'ensemble à Obobogo, huit fosses ont été repérées (Ibid.). Une dans le sondage A (fosse I), une dans le sondage D (fosse III) et six dans le secteur du sondage B (fosses II, IV, V, VI, VII, VIII). Sept fosses ont été fouillées systématiquement et ont livré un matériel archéologique important, notamment de nombreux tessons de céramique richement décorés et parfois quelques récipients complets.

Ph.Claes (1985) a procédé à une étude approfondie de ce très abondant matériel céramique (9928 tessons pour les seules fosses II, III et VII). Pour cette poterie, on a observé une grande variété de formes et de décors qui caractérisent aussi la poterie de Nkométou, de Ndindan et d'Okolo. Les fosses contenaient aussi de très nombreux fragments de noix de palme calcinées (*Elaeis guineensis*) et d'une autre noix comestible le *Canarium schweinfurthii*, arbres qui d'après P.de Maret (sous presse) indiquent bien la pratique de l'agriculture en un milieu de forêt dégagée.

Deux fosses, les n°IV et VII, ont livré des scories de fer confirmées par l'analyse diffractométrique aux rayons-X. Les datations radiocarbone obtenues de ces fosses ont apporté des éléments de discussions sur les débuts de la métallurgie du fer au Sud-Cameroun. La fosse IV qui avait d'abord livré une ancienne date du deuxième millénaire avant notre ère (Hv-11046, 3625 +/- 165 BP soit 1675 +/- 165 bc) a livré la date du quatrième siècle avant notre ère (Lv-1432, 2310 +/- 100 BP soit 360 +/- 100 bc). Si la première date est apparue comme exagérée, encore qu'on verra qu'elle se rapproche des datations obtenues à Oliga à partir d'une vraie structure de fourneau, la seconde date paraît moins surprenante. Elle s'accorde avec celles enregistrées à Ndindan, Nkométou et Oliga tout récemment en association avec les éléments de la métallurgie du fer. Ceci fait parler de la métallurgie ancienne du fer à Obobogo au 4 ième. siècle avant notre ère. Par ailleurs, deux autres dates non moins intéressantes ont été obtenues de la fosse VII, amenant quant à elles le phénomène de la paléo-métallurgie du fer dans ce site au 2 ième. siècle avant notre ère: Lv-1394, 2120 +/- 70 BP soit 170 +/- 70 bc et Lv-1395, 2120 +/- 150 BP soit 170 +/- 150 bc.

Que dire donc des informations apportées par les fouilles d'Obobogo?

Suivant les conclusions de P.de Maret (sous presse), les fouilles entreprises depuis 1980 à Obobogo ont montré que le site avait été occupé une première fois à l'Age de la Pierre Récent, soit environ 6.000 ans avant notre ère. Durant le dernier millénaire avant notre ère, il s'est développé à Obobogo un village qui est apparu à P.de Maret comme étant probablement le plus vieux d'Afrique Centrale. Il convient de dire ici qu'on ne saurait être trop affirmatif sur ce point. Les sites de Nkométou et Oliga ont apporté des informations semblables et il est prudent d'attendre le développement des recherches dans d'autres régions d'Afrique Centrale. Les données des fouilles d'Obobogo permettent de dire que ses habitants, il y a au moins 5.000 ans ont laissé dans des fosses des déchets accumulés qui renseignent sur leur mode de vie. Ils fabriquaient des céramiques bien décorées, utilisaient des haches polies, des meules en pierre pour écraser les graines. L'examen de certains documents a permis de se rendre compte qu'ils chassaient le porc-épic, faisaient de l'arboriculture et consommaient des noix de palmé et de canarium (Ibid.).

C'est à partir de la seconde moitié du premier millénaire avant notre ère, notamment au 4 ième. siècle, qu'on possède à Obobogo des témoins d'une paléo-métallurgie du fer avec la

présence de scories de fer dans des fosses, sans qu'on ait rompu avec l'usage d'outils polis.

Les données qui précèdent nous permettent de dire que le site d'Obobogo a ainsi apporté au cours de ces dix dernières années des informations capitales sur le phénomène de première sédentarisation et les débuts de la métallurgie du fer au Cameroun méridional qui pourraient remonter dans la première moitié du premier millénaire avant notre ère, comme on le verra avec les données récemment enregistrées au site d'Oliga.

2°) Les données des sites de Ndindan et d'Okolo.

Le site de Ndindan, situé dans la banlieue nord-ouest de Yaoundé (03°54'N.; 11°30'E.), entre le Mont Fébé et le palais de l'Unité (Présidence de la République), avait été découvert par Pierre de Maret en 1983. Les structures de ce site sont semblables à celles rencontrées à Obobogo. Il s'agit de fosses de profondeur variable allant jusqu'à 2,60 mètres.

De ce site, sept fosses ont fait l'objet de fouilles de sauvetage par C.Mbida qui a donné une intéressante communication sur la première étude du matériel de ces fouilles au Colloque International sur l'Archéologie Camerounaise à Yaoundé en 1986 (Mbida, sous presse). L'étude a porté essentiellement sur l'analyse de la céramique du site et sur la datation des fosses.

La céramique de Ndindan présente les mêmes caractères que celle d'Obobogo, de Nkométou et d'Okolo. Il s'agit d'une poterie richement décorée par impressions, incisions et tracés qui sont les décors prédominants. La poterie de Ndindan s'est aussi illustrée par ses formes diversifiées. L'étude de C.Mbida (Ibid.) révèle une céramique à fond plat, des récipients à bords biseautés. Ce qui est intéressant aussi à noter, c'est que cette belle poterie de Ndindan comme celle d'Obobogo et de Nkométou a caractérisé l'Age du Fer Ancien dans la région.

En effet, le site de Ndindan a également fourni des informations intéressantes sur les débuts de la métallurgie du fer au Sud-Cameroun. Parmi les fosses fouillées, six d'entre elles ont apporté des dates couvrant la fin de l'Age de la Pierre et les débuts de l'Age du Fer. Dans une de ces fosses (fosse 7), suivant l'indication de Mbida (sous presse) un fragment de scorie a été trouvé et daté entre les premiers siècles avant et après Jésus-Christ: Lv-1393, 1930 +/- 130 BP soit ad 20 +/- 130. Les autres fosses ont donné les dates suivantes: fosse 1 Hv-12846, 1615 +/- 90 BP soit ad 335 +/-

90, fosse 5 Hv-12847, 2415 +/- 60 BP soit 465 +/- 60 bc, fosse 10 Hv-12848, 1400 +/- 105 BP soit ad 550 +/- 105, fosse 10bis Hv-12849, 2140 +/- 65 BP soit 190 +/- 65 bc, fosse 20 Hv-12850, 2060 +/- 60 BP soit 110 +/- 60 bc.

Un fait qu'on peut noter ici, c'est ce synchronisme que souligne C.Mbida entre la date de la fosse 5 de Ndindan (Hv-12847) et celles des fosses V (Hv-12850) et VII d'Obobogo (Lv-1395). Le plus remarquable aussi est que les dates fournies au site de Ndindan, bien que comportant quelques ruptures, s'échelonnent du 5 ième siècle avant Jésus-Christ jusqu'au 6 ième. siècle de notre ère. Ceci donne une certaine échelle chronologique pour une vision d'un Age du Fer Ancien dans la région.

Quant au site d'Okolo, un sondage y a été effectué en 1983 par C.Atangana. La structure fouillée, comme à Obobogo et Ndindan, était une fosse qui a livré un matériel varié: des fragments de meules, des polissoirs, hache polie, une abondante poterie richement décorée et semblable à celle trouvée à Obobogo, Ndindan et Nkométou. Il a été fait mention aussi de scories trouvées dans cette fosse. Une première date obtenue de ce sondage à partir de charbons de bois associés au matériel ci-dessus mentionné la fait remonter au 5 ième- 3 ième. siècles avant notre ère: Hv-12852, 2325 +/- 135 BP soit 375 +/- 135 bc (Essomba, 1987).

En 1983 P.Claes fouillait une autre fosse à Okolo. Une seconde date était obtenue recoupant ainsi la première: Hv-12851, 2215 +/- 105 BP soit 265 +/- 105 bc (Claes, 1985) [3].

Avec ces dates, Okolo apporte comme Obobogo et Ndindan des témoins d'un Age du Fer Ancien dans la région vers le 4 ième. siècle avant notre ère et ce , malgré l'absence d'anciennes structures de fourneau. Toutefois cette lacune sera heureusement comblée par les données d'une ancienne structure de four qui vient d'être fouillé à Oliga, au nord-ouest de Yaoundé. Mais avant Oliga, nous parlerons d'abord de Nkométou qui fut fouillé entre 1983 et 1985.

3°) Les fouilles de Nkométou et leurs révélations.

Le site de Nkométou se trouve à 20 kilomètres de Yaoundé, sur la nationale Yaoundé-Bafia, par 04°01'N. et 11°33'E., dans le département de la Lékié, en pays Eton. Le site fut identifié en 1983 par Martin Elouga grâce aux travaux de bitumage de la route et nous y avons effectué les premières fouilles entre 1983 et 1985.

Sur les parois de la chaussée, au village dit Mfomakap, apparaissaient des poches circulaires à l'intérieur desquelles on apercevait des tessons de poterie, de la cendre et du charbons de bois. Il s'agissait là incontestablement de structures archéologiques qui allaient s'avérer être des fosses

et renforcer la vision que nous avons déjà sur l'importance d'une ethno-archéologie à Nkométou à partir des traditions orales (Essomba, 1986). En effet, Nkométou nous est apparu, comme l'ont tout aussi bien souligné H.Ngoa (1981) et Ph.Laburthe-Tolra (1981), comme un centre de convergence des populations Beti après l'épisode de la traversée de la Sanaga vers la fin du XVII^e.siècle et au début du XVIII^e.siècle. Les premiers résultats de nos recherches à Nkométou ont fait l'objet d'une importante communication au Colloque International sur l'Archéologie Camerounaise de 1986 et ont été analysés dans d'autres publications (Essomba, 1987, 1988a, sous presse). Que doit-on retenir de ce site?

Nkométou est un site qui demande du temps et des moyens pour être bien fouillé. Près de 208 traces de fosses ont été dénombrées de part et d'autre sur les parois de la chaussée à Mfomakap. Trois fosses seulement ont fait l'objet de fouilles systématiques, deux sur les parois de la chaussée (NkoW1 et NkoE9) et une à l'intérieur du site (Mfo85A1) [4].

La fosse NkoW1 a été fouillée en 1983 jusqu'à 2,40 mètres de profondeur. Le fond se trouve à 6,40 mètres par rapport au sommet du talus. Le matériel récolté de cette fosse était essentiellement de la céramique, du lithique, des espèces végétales, des fragments de scories de fer et du charbons de bois.

La céramique, semblable à celle d'Obobogo et de Ndindan, s'est retrouvée à tous les niveaux de la fosse; 435 tessons de poterie dont 310 avec décor incisé en signe d'arêtes de poisson et un décor imprimé au peigne. Il apparaît que les populations ont utilisé ici des récipients de formes diverses: des grands vases et des moyens.

Le matériel lithique a été essentiellement un matériel de broyage: plusieurs fragments de meules et de nombreux percuteurs. Tout ce matériel de broyage, identique à celui d'Obobogo, est le témoin d'une civilisation d'agriculteurs sédentaires de la fin de l'Age de la Pierre Récent et du début de l'Age du Fer, comme l'ont confirmé trois fragments de scories récoltés dans cette fosse. Les espèces végétales sont constituées de noix de palme carbonisées trouvées entre 1,80 et 2,20 mètres de profondeur et de type *Elaeis guineensis* de la famille des *Palmae*, des espèces végétales dont il a été question à Obobogo.

Une seule date radiocarbone a été obtenue de cette fosse, à partir d'un échantillon de charbons de bois prélevé entre 2 et 2,20 mètres de profondeur et qui fait remonter cette civilisation aux 4^{ième}.-3^{ième} siècles avant notre ère (Hv-12854, 2230 +/- 80 BP soit 280 +/- 80 bc). Ce qui est intéressant de noter c'est le niveau de prélèvement des charbons qui correspond à celui où les noix de palme calcinées, les fragments de meules et des tessons de poteries avaient été récoltés. D'autre part, on n'est pas ici loin en stratigraphie

du niveau de prélèvement des fragments de scories. Dans l'hypothèse où celles-ci n'y auraient pas été déposées par intrusion (ce qui est peu probable quand on considère le niveau de la fosse sur la stratigraphie du talus), on peut conclure que ces scories appartiennent à la fourchette de temps que donne la date ci-dessus indiquée, soit entre les 4^{ième} et 3^{ième} siècles avant Jésus-Christ. Cette date se trouve en corrélation avec celles obtenues à Obobogo et Okolo pour les débuts de la métallurgie du fer dans la région.

La fosse NkoE9 a été fouillée en 1984 jusqu'à 3 mètres de profondeur. On a récolté de cette fosse 1216 tessons de poterie diversement décorés à impressions et à incisions provenant d'ustensiles variés. Des fragments de meules, des broyeurs et des percuteurs ainsi que des noix de palme calcinées y ont aussi été récoltés. Comme objets métalliques, cinq fragments de scories y ont été prélevés: trois vers le milieu de la fosse entre 1,40 et 1,60 mètres de profondeur et les deux autres vers le fond de la fosse. Une seule date radiocarbone a été obtenue du milieu de la fosse et situe celle-ci au 1^{er} siècle de notre ère (Hv-12853, 1920 +/- 60 BP soit ad 30 +/- 60). Les scories et la date du premier siècle de notre ère indiquent une fois de plus la vieille pratique de la métallurgie du fer dans la région.

La fosse Mfo85A1, fouillée en 1985, a livré des informations tout aussi intéressantes. Le matériel archéolo-gique récolté dans la fosse a été des fragments de poterie peu abondants: 158 fragments décorés d'impressions et d'incisions. Pour une fois sur le site quelques fragments de tuyères y ont également été récoltés, témoins d'une utilisation de soufflets dans le procédé de réduction.

Dans cette fosse, plusieurs fragments de scories ont été récoltés à des niveaux différents associés à la céramique et parfois à des fragments de meules; 27 scories ont été récoltés entre 0,20 et 0,60 mètres, 6 entre 0,60 et 0,80 mètres et enfin une sorte d'excroissance de scorie un peu douteuse entre 1 et 1,40 mètres (Essomba, sous presse). Des échantillons de charbons de bois prélevés dans cette fosse ont donné les dates suivantes: Beta-19464, 1956 +/- 07% soit un âge moderne au niveau supérieur entre 0,20 et 0,40 mètres, Beta-22.493, 2360 +/- 120 BP soit 410 +/- 120 bc et enfin Beta-19465, 2590 +/- 220 BP soit 640 +/- 220 bc.

Beta-19464 correspondrait à la période d'occupation du site par les populations Beti. Beta-22.493 est issu de charbons découverts sous des scories de fer entre 0,60 et 0,80 mètres de profondeur; celles-ci pourraient être le résultat d'une intrusion. La date peut paraître très ancienne pour la métallurgie du fer mais elle n'est pas à rejeter complètement, surtout si l'on considère les dernières datations obtenues au site d'Oliga provenant d'une vraie structure de fourneau. Le troisième échantillon prélevé entre 1 et 1,40 mètres de

profondeur correspond au niveau où un filon de fer douteux avait été trouvé; la date paraît encore très ancienne pour les débuts de l'Age du Fer dans la région. Toutefois, elle n'est pas isolée, car à Oliga on a aussi enregistré deux dates de 2820 et 2710 BP (cfr. *infra*).

On retiendra aussi qu'en 1984, un petit fourneau avait été fouillé non loin des fosses. La structure a été datée au XVIII^{ième}. siècle de notre ère. Elle appartient ainsi à la période de l'occupation du site par les Beti. En outre, une des fosses fouillées à Nkométou par M. Elouga (Elouga, 1985) a donné la date radiocarbone Beta-22495, 2380 +/- 70 BP soit 430 +/- 70 bc. Cette date renvoie au 5^{ième}. siècle avant notre ère. A ce niveau daté, ont été surtout récoltés des fragments de meules, des percuteurs, des noix de palme calcinées. Des scories de fer ont été récoltées au-dessus de ce niveau daté (Ibid.).

Il faut aussi noter que toujours dans le département de la Lékié, deux sondages sur d'anciens ateliers de réduction du fer ont été effectués dans la localité de Pongsolo (Pong1 et Pong2) et ont donné respectivement les dates suivantes: Beta-22496, 100 +/- 60 BP soit ad 1850 +/- 60 pour Pong1 et Beta-15800, 220 +/- 70 BP soit ad 1730 +/- 70 pour Pong2. Ces deux dates correspondent à la période de l'occupation de la région par les anciens Beti après la traversée de la Sanaga et à la période ancienne de l'occupation de la région par les populations Bassa, si l'on en croit la tradition orale.

On voit donc que les informations apportées par les fouilles de Nkométou témoignent, comme celles d'Obobogo, de deux stades de civilisation: un stade néolithique, basé sur une économie alimentaire établie à partir des noix de palmes et l'utilisation des meules et broyeurs en même temps que celle de la poterie dans l'économie domestique entre le deuxième millénaire et la première moitié du premier millénaire avant notre ère; le second stade est celui de l'Age du Fer qui présente deux niveaux: l'Age du Fer Ancien et l'Age du Fer Récent. Les débuts de l'Age du Fer Ancien remonteraient au 5^{ième}. siècle avant notre ère et bien au-delà, dans la première moitié du premier millénaire avant notre ère. L'Age du Fer Récent est manifeste à partir de la fin du XV^{ième}. siècle, avec la mise en place des populations Beti dans la région, qui était déjà occupée, à ce qui semble, par les Bassa. Qu'en est-il maintenant des révélations du site d'Oliga?

4°) Le nouveau site d'Oliga et ses révélations.

Le site d'Oliga se trouve au nord-ouest de Yaoundé, près de Ndindan, en contrebas du Mont Fébé, par 03°54'16"N. et 11°30'01"E. sur le Parcours Vita [5].

C'est en novembre 1988 qu'avec J.Monteillet, géologue à la Faculté des Sciences de l'Université de Yaoundé, que nous avons identifié le site, grâce à une structure exhumée par le tracé de la piste au bulldozer. Celle-ci s'est révélée comme étant les restes d'un ancien fourneau, qui apparaissaient en coupe dans la partie supérieure d'une couverture pédologique constituée de deux unités superposées et bien distinctes: l'unité de base formée de gravillons de quartz centimétriques dans une matrice argilo-limoneuse rouge couvrant une épaisseur d'un mètre; l'unité supérieure était formée de sable limoneux jaune-rouge et de 0,70 mètres d'épaisseur. La structure s'étalait donc sur une couche de 1,70 mètres de profondeur (fig.3).

Tout au long de la fouille, la structure s'est avérée incontestablement un ancien atelier de réduction du fer dont le fourneau devait être de forme circulaire, de 0,56 mètre de rayon et dont une bonne partie avait été aménagée dans les unités pédologiques décrites plus haut. L'autre partie, qui devait être élevée au-dessus du sol, constituait la cheminée. Les parois de celle-ci étaient réalisées à l'aide de briques de terre d'épaisseur considérable variant de 8 à 12 centimètres. Plus de 933 morceaux de briques ont été récoltés de la structure. L'utilisation de ces épaisses briques est un témoignage de la recherche d'un meilleur rendement du pouvoir calorifique à l'intérieur du fourneau. Il faut aussi souligner que l'usage des briques de terre cuite dans la paléo-métallurgie du fer est signalée dans la civilisation de Nok, au Nigéria, depuis le 6 ième. siècle avant Jésus-Christ (Calvocoressi et David, 1979) et F.Van Noten en a fait mention au Rwanda (Raymaekers et Van Noten, 1986). Les parois de la partie intérieure dans la couche pédologique étaient en terre glaise argileuse indurée sous l'effet de la chaleur.

La fouille a été effectuée sur 13 niveaux à l'intérieur de cet appareillage dont une partie s'était écroulée. Outre les fragments de parois en briques évoquées plus haut, les éléments essentiels récoltés de la structure ont été des scories de fer de formes variées. Plus de 180 kilogrammes de scories ont été prélevés à l'intérieur de la structure. Ces scories ne représentent qu'une infime partie de ce que pouvaient constituer les déchets de réduction de la production. On aurait pu en avoir une meilleure idée si le dépotoir réel avait été conservé et retrouvé.

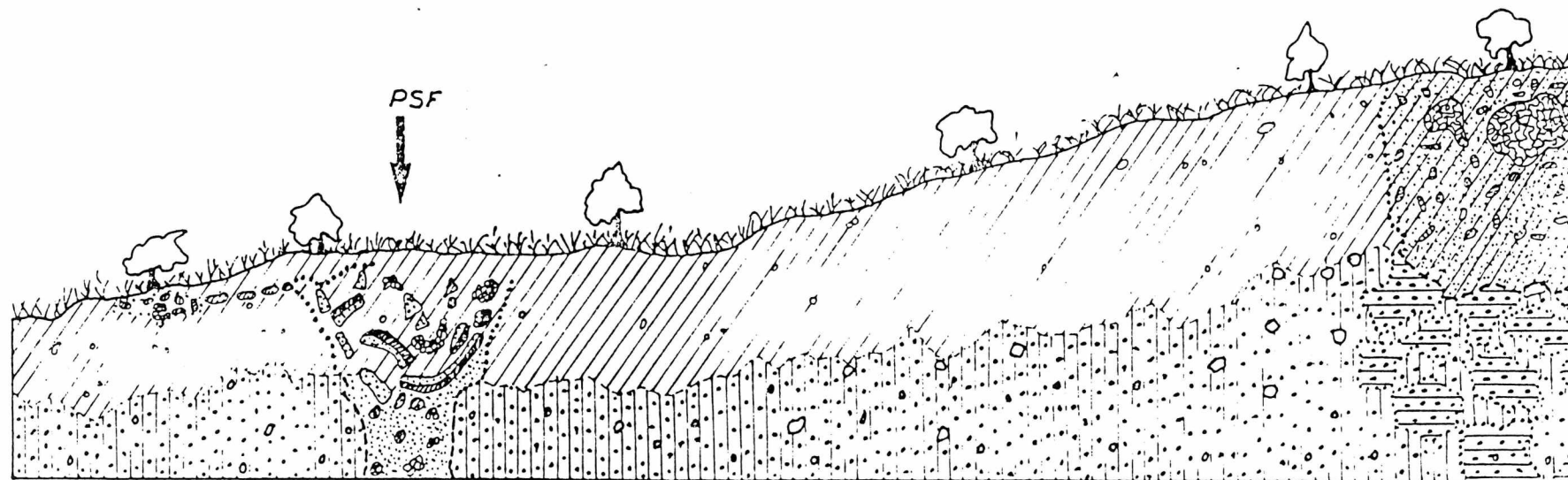
FIG.

3

COUPE STRATIGRAPHIQUE DU SITE ARCHEOLOGIQUE D'OLIGA

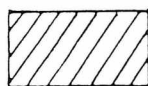
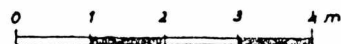
SW

NE

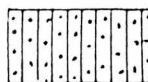


Echelle 1/100

Légende



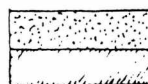
- Niveau argileux meuble



- Niveau nodulaire à matrice
Internodulaire rouge



- Niveau nodulaire à matrice internodu-
laire jaune.



← Face rouge
← Face noire

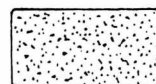
Fragments de tuyère ou de brique
calcinés



Scories

PSF

Partie du Site Fouillée



Cendre noire issue de la calcination



Fragments de quartz angulaires



Galets roulés.



Végétation (jachère)

Plusieurs fragments de tuyères ont également été récoltés à l'intérieur de la structure. Ceux-ci ont présenté une archéométrie intéressante. Leur longueur varie de 5 à 25 centimètres. L'épaisseur est comprise entre 1 et 4 centimètres. Le diamètre extérieur varie de 5 et 15 centimètres et le diamètre intérieur peut atteindre 5 centimètres. Au total, 1542 fragments de tuyères ont été récoltés de cette structure. L'importance du diamètre de ces tuyères a retenu toute notre attention au niveau de la capacité d'influx d'air qu'elles permettaient d'engager dans le fourneau. La grande quantité de fragments indique l'abondance des tuyères utilisées et dont la longueur pouvait atteindre un mètre.

Au début de la fouille, un certain nombre de questions historiques ont été soulevées: la datation de la structure, la teneur en fer du minerai, la température du four. Les dernières questions n'auront de réponse qu'à la suite de l'analyse diffractométrique et chimique des échantillons de minerai, de scories et de briques qui ont été soumis au Laboratoire d'Analyses Pétrographiques et Géochimiques de Nancy.

Pour la datation, au début de la fouille, on s'est d'abord demandé si cet atelier avait appartenu aux anciens Bassa qui paraissent avoir occupé le site autour du XV ième.- XVIII ième. siècle de notre ère avant l'arrivée des Beti en ce lieu, ou s'il a appartenu à l'époque d'Otu Tamba et de son intrépide petit-fils, ces Beti qui ont délogé les Bassa en ces lieux à partir du 18 ième. siècle. Mais à la suite de la datation de plusieurs échantillons de charbons de bois prélevés dans la structure à différents niveaux, il s'avère que celle-ci pourrait remonter entre la fin du deuxième millénaire avant Jésus-Christ et la première moitié du premier millénaire avant Jésus-Christ. On peut le constater à partir des dates du tableau ci-dessous.

Tableau 1: Datations radiocarbone du site d'Oliga.

Carré, Niveau, Profondeur.	N°du laboratoire	Date en BP	Date calibrée [6]
NA1-B1, NA1, -60	Beta-31412	1860+/-70	AD 64-232
A2, NA2, -70	Beta-31414	2080+/-70	336-1 BC
B2, NA3, -80	Beta-31413	1960+/-80	91 BC-AD 128
A2, NA6, -110	Beta-31411	2710+/-130	1010-790 BC
A2, NA6, -110	Beta-31534	2110+/-60	346-72 BC
A2, NA7, -120	Beta-31410	2820+/-100	1209-835 BC
A2, NA7, -120	Beta-32228	2150+/-80	360-94 BC
A2, NA10, -140	Beta-32264	2200+/-60	384-174 BC

L'examen de ce tableau permet de voir que les plus anciennes dates correspondent aux niveaux archéologiques 7 à -120 centimètres de profondeur, suivi du niveau archéologique 6 à -110 centimètres de profondeur, du niveau archéologique 10 à -140 centimètres de profondeur et enfin le niveau 1 à -60 centimètres de profondeur. Toutes ces dates situent d'une manière générale la structure entre la fin du deuxième millénaire et le premier millénaire avant notre ère. A tous ces niveaux des scories, des fragments de tuyères et de briques ont été prélevés de la structure.

Malgré quelques discordances apparentes et parfois justifiables des dates sur les niveaux archéologiques, on voit bien que ces dates s'échelonnent entre le XIII^e siècle avant notre ère et le III^e siècle de notre ère. Si les dates du XIII^e siècle et du XI^e siècle peuvent paraître trop anciennes pour les débuts de la métallurgie du fer en Afrique Centrale forestière, on ne saurait dire de même pour les dates comprises entre le IV^e siècle et le I^{er} siècle avant notre ère qui, bien que pour l'instant isolées, rentrent parfaitement dans le contexte de l'évolution de la paléométallurgie en Afrique de l'Ouest, encore que pour l'instant, les XIII^e et XI^e siècles ne soient pas à rejeter complètement, lorsqu'on considère les dates semblables obtenues à Obobogo et à Nkométou et pour lesquelles on avait émis des réserves. L'analyse de ces dates pour l'instant permet de dire que la structure est très ancienne, et qu'elle remonterait entre la fin du III^e millénaire et les débuts du

Ier. millénaire avant notre ère. D'autres échantillons sont soumis au laboratoire de radiocarbone de Lyon pour besoin de comparaison.

Ce qu'il importe de retenir et qui nous paraît très important, c'est que la fouille de cet ancien fourneau d'Oliga est à l'heure actuelle unique dans l'histoire de la paléométallurgie du fer au Sud-Cameroun et même en Afrique Centrale forestière de par les données de la structure et les datations radiocarbone aujourd'hui enregistrées qui redonnent une certaine vision quant à la problématique des débuts de l'Age du Fer dans cette région qui pourraient ainsi remonter vers la fin du deuxième millénaire et les débuts du premier millénaire avant notre ère. Une hypothèse à explorer [7].

II) LES SITES DE PAN-PAN EN PAYS BASSA.

Le canton de Pan-Pan se trouve en pays Bassa, dans l'arrondissement de Matomb, département du Nyong et Kelle par 11°02'N.. Nos recherches débutent dans ce canton en 1984 avec l'identification de quatre structures d'anciens fours à réduction dont deux ont déjà fait l'objet d'études spécifiques: Pan-Manguenda et Pan-Nsas (Essomba, 1985, 1987, 1988b).

1°) Le site de Pan-Manguenda.

Le site se trouve au sommet d'une colline de 600 mètres d'altitude. Les éléments essentiels identifiés ont été: une partie d'un ancien four à réduction, un dépotoir de scories et deux anciens emplacements de cases.

Le fourneau qui devait avoir entre 4 et 4,40 mètres de hauteur, avait perdu sa petite cheminée. La partie restante, 3,40 mètres, pénétrait à l'intérieur d'une fosse de 3 mètres de longueur, 2 mètres de largeur et de 1,20 mètres de profondeur (Essomba, 1987). L'architecture du fourneau est constituée de petites briques de forme ovale et en terre cuite, de 4 à 5 centimètres de longueur. Un élément à retenir, c'est l'orientation des fourneaux qui ont une direction Nord-Est - Sud-Ouest. Cette orientation est intéressante au niveau de l'étude de la production du comburant. En effet, il importe de noter que les fourneaux de Pan-Pan, comme bien d'autres en Afrique, par exemple au Togo, n'étaient pas alimentés en air par un système de soufflerie. L'air devait s'engouffrer à l'intérieur du fourneau à partir de la fosse décrite plus haut et par la matrice. La direction du fourneau devait faciliter la réception des vent du Sud-Ouest.

Des échantillons de charbons de bois pour datation radiocarbone ont été prélevés du fond du fourneau et du dépotoir de scories. Seuls deux échantillons du dépotoir ont pu être analysés au laboratoire de radiocarbone de l'Université Claude Bernard de Lyon I et ont donné les dates suivantes:

- niveau inférieur du dépotoir, Ly-4026: 330 +/- 130 BP, soit ad 1620 +/- 130.
- niveau supérieur du dépotoir, Ly-4025: 110 +/- 100 BP, soit ad 1840 +/- 100.

2°) Le site de Pan-Nsas.

Le site de Pan-Nsas se trouve également au sommet de la colline Nsas, à 705 mètres d'altitude. Identifié en 1984, c'est en 1985 que les recherches y sont effectuées. Celles-ci ont été orientées sur un certain nombre de structures du site: un ancien four à réduction, un dépotoir de scories, l'étude de la datation, l'étude des scories et briques de l'intérieur du fourneau pour évaluation de la température de réduction.

Le four de réduction de Pan-Nsas a été identifié entièrement conservé. Il est imposant par ses dimensions: 3,80 mètres de hauteur, 2,50 mètres de circonférence médiane de la cheminée sur 1,15 mètres de circonférence au sommet (fig.4). L'ouverture inférieure est de 0,42 mètre de largeur sur 0,45 mètre de hauteur. Le matériau utilisé est également la petite brique ovale en terre cuite. L'orientation du fourneau est Nord-Est - Sud-Ouest comme à Pan-Mangueda. Face au fourneau se trouve aménagé une fosse de 2,60 mètres de longueur, 2,20 mètres de largeur sur 1,64 mètres de profondeur. Comme à Pan-Mangueda, la partie de la fosse vers la matrice du four était pavée de petites briques de terre cuite. A Pan-Nsas, au milieu de la fosse, il a été trouvé un vase qui devait, suivant les informations orales, contenir les médecines qui entraient dans la cosmogonie de la métallurgie traditionnelle du fer dans la région comme dans bien d'autres dans l'Afrique ancienne.

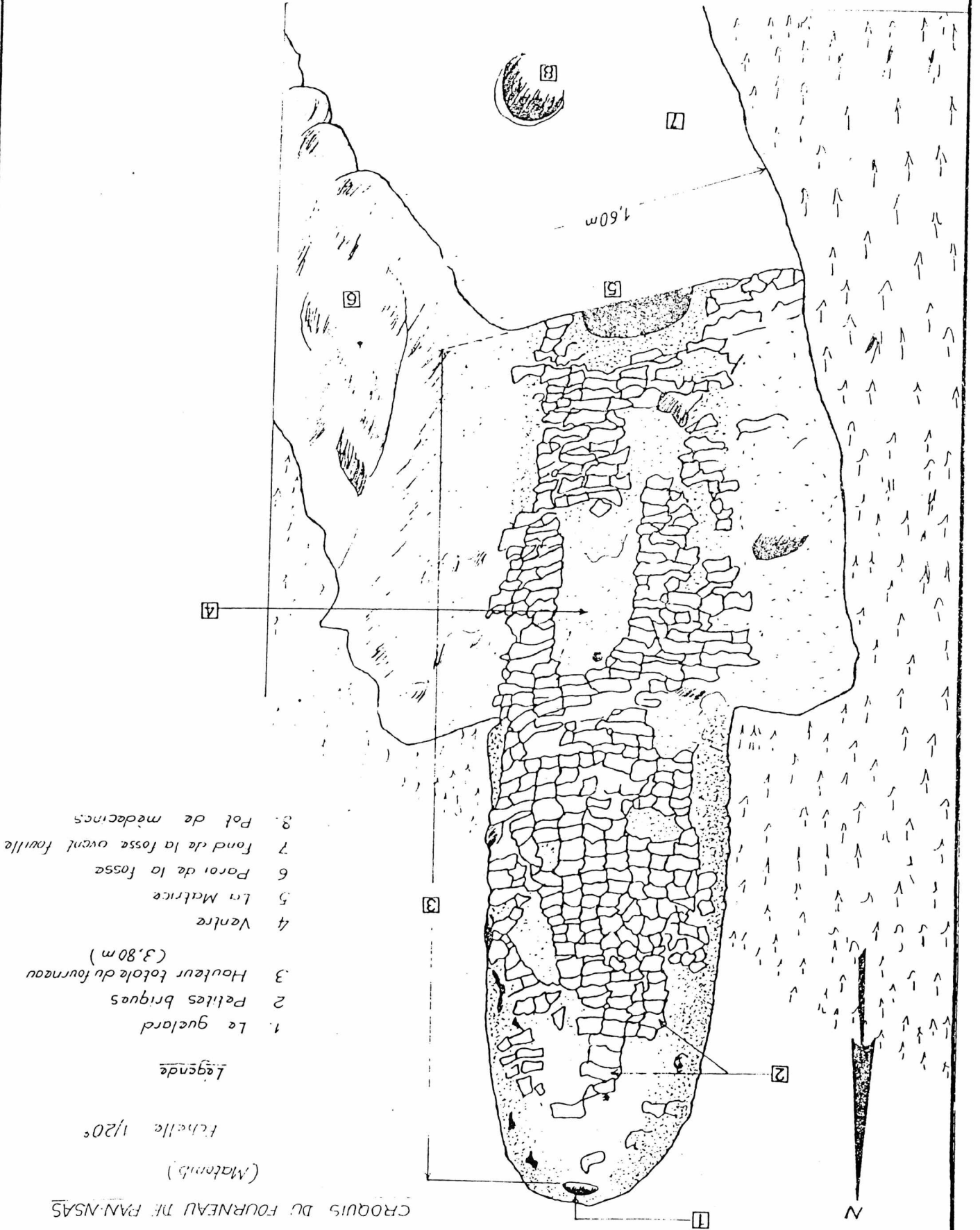
La datation du site a été effectuée à partir des échantillons de charbons prélevés au fond du fourneau et sur le dépotoir de scories. Deux dates ont été fournies par le laboratoire de Lyon I:

- fond du fourneau, Ly-4027: 290 +/- 120 BP soit ad 1660 +/- 120.
- dépotoir, Ly-4928: 200 +/- 120 BP soit ad 1750 +/- 120.

Ces données qui sont presque les mêmes qu'à Pan-Manguenda situent le site dans son ensemble entre le 17 ième. et le 18ième. siècles de notre ère.

Dessin réalisé par YOMO Norbert
ISH CREA

J M ESSOMBA



D'autres matériaux du site de Pan-Nsas ont fait l'objet d'analyse qui ont apporté des informations intéressantes dans le cadre d'une certaine appréciation scientifique de cette sidérurgie traditionnelle.

Ainsi, des échantillons de minerai prélevés sur ce site ont fait l'objet d'analyse diffractométrique aux rayons-X au laboratoire d'analyses pétrographiques et géochimiques de Nancy. Cette analyse a permis d'observer que, du point de vue minéralogique, il y avait une quantité intéressante de goethite qui est un hydroxyde de fer dans ce minerai, outre des éléments tels que la gibbsite, hydroxyde d'aluminium et du quartz siliceux; ce dernier élément rend difficile la réduction du minerai. L'analyse chimique a fait ressortir une teneur en fer intéressante de l'ordre de 49% environ. Les analyses quantométriques et chimiques ont ainsi prouvé qu le minerai qui était utilisé ici était essentiellement ferrugineux avec une bonne teneur en fer. Il convient de souligner que ce minerai provenait d'une part des alentours immédiats du site, et d'autre part d'un autre site d'exploitation de minerai, à Nkongtock, à une quinzaine de kilomètres de Pan-Pan. Ce qui laisse entrevoir la question de l'exploitation du minerai dans cette métallurgie traditionnelle du fer. Les sites d'exploitation du minerai ne se trouvaient pas nécessairement près des ateliers de réduction.

A ces analyses quantométriques et chimiques du minerai, on rapprochera l'analyse chimique et diffractométrique d'une scorie prélevée au fond du fourneau qui a confirmé une teneur en fer moyenne. Les données ont montré que la scorie était très siliceuse avec 60,86% de SiO_2 , 17,07% de Fe_2O_3 . On en déduit que la scorie était naturellement un produit de fusion de composition silico-argileuse issu d'un minerai d'altération continentale ou gravillons ferrugineux (Essomba, 1988b). Ce sont ces gravillons qui étaient essentiellement utilisés dans la région comme minerai, riches en fer, avec la présence d'hématite ou de goethite et parfois de wustite (Ibid.).

Par ailleurs, l'analyse spectrométrique d'une scorie calcinée prélevée du dépotoir et d'un fragment de brique prélevé sur la paroi intérieure du fourneau, dans la zone médiane, a permis d'évaluer entre 1200 et 1300°C. la température maximale de réduction du fourneau suivant les analyses de M.Ploquin à Nancy qui estime que cette température pouvait parfois dépasser 1470°C. Cette température, bien que supérieure à 1150°C., apparaît moyenne et l'on comprend qu'il y ait souvent eu beaucoup de déchets au cours de la réduction. Mais, pour le Dr.R.Clouch de l'Institut d'Archéologie de Londres, spécialiste d'analyse des structures, qui a également examiné ces mêmes échantillons, la température devait varier entre 1500° et 1600°C (Essomba, 1988b). Ce qui serait ici une très bonne moyenne pour un fourneau traditionnel à réduction directe.

Ces données des sites de Pan-Pan sont intéressantes pour l'histoire de la métallurgie du fer dans la région. D'abord les dates, malgré leur faible quantité, rentrent dans le cadre des premiers repères chronologiques fondés sur les analyses scientifiques dans la recherche sur l'histoire précoloniale du Cameroun méridional. Elles intéressent l'histoire du peuplement de la région. La fourchette XVII ième. - XVIII ième siècles de notre ère que ces dates 14C livrent est similaire à celles de l'Age du Fer Récent du Gabon (p.ex.cfr.Clist dans ce volume) et de Centrafrique.

Les sites de Pan-Pan, dont les fours de réduction apparaissent exceptionnels en Afrique Centrale forestière apportent ainsi des données intéressantes tant du point de vue chronologique pour la définition d'un Age du Fer dans cette région que de celui d'une recherche sur les techniques traditionnelles de réduction, et, partant, sur l'histoire de la sidérurgie traditionnelle en Afrique Centrale forestière.

Que dire donc en conclusion sur l'ensemble de ces données?

CONCLUSION GENERALE.

Le bilan des recherches archéologiques effectuées au Cameroun méridional ces dix dernières années s'avère intéressant de par la dimension historique des résultats obtenus des sites fouillés. On peut retenir que ces recherches menées à Obobogo, Ndindan, Nkométou, Oliga et Pan-Pan ont apporté des informations jusque là insoupçonnées sur le phénomène de sédentarisation dans la région. Et, comme le soulignait P.de Maret (sous presse), avec les résultats de ces recherches, on voit bien que la grande richesse de ce qui du point de vue archéologique, il y a dix ans, était encore largement *terra incognita*, se trouve aujourd'hui confirmée. Les données des principaux sites étudiés permettent d'avoir une certaine vision de deux stades culturels historiques qui étaient jusque là très mal discernés dans la région. Il s'agit du Néolithique et de l'Age du Fer.

Le premier stade, le Néolithique, s'est caractérisé par un outillage poli et par la production, l'utilisation de la céramique variée quant aux formes d'ustensiles et de décors dans l'économie domestique et par des indices de pratiques agricoles. A travers les sites d'Obobogo, Ndindan, Nkométou, tout indique, à partir des éléments étudiés, que la région du Cameroun méridional était habitée il y a près de 5.000 ans par des groupes de populations sédentaires qui ont utilisé des outils polis, des meules pour écraser les grains et qui pratiquaient probablement déjà l'agriculture.

Le second étage culturel, qui est celui de l'Age du Fer, s'est fait observer par la présence dans ces sites de documents métalliques et en particulier des scories de fer dans des fosses et par d'anciennes structures de fours de réduction. Ces structures et documents métalliques ne sont pas uniques au Cameroun méridional, on les a trouvés aussi au Gabon où les recherches sur la paléo-métallurgie du fer sont aussi très avancées (Clist, e.a., 1986; Clist, 1989; Digombe, e.a., 1987, 1988). Il est important de noter que les populations sont entrées dans cette phase culturelle sans avoir renoncé complètement à l'usage des outils polis. En effet, c'est seulement à la fin du deuxième millénaire et au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ, ainsi que l'attestent les dates apportées par l'ancienne fabrique de fer d'Oliga, qu'apparaissent les indices d'un Age du Fer Ancien dans la région. Durant cette période, les populations n'auront pas rompu avec l'usage des outils polis. Cet Age du Fer Ancien aura duré probablement jusqu'à vers les débuts du second millénaire de notre ère, pour faire place peu à peu à un Age du Fer Récent au cours duquel l'usage du fer commence à prédominer jusqu'à la veille de la colonisation.

Ce qui paraît intéressant ici et qu'il importe de souligner, c'est que les dates apparaissent comme étant de plus en plus anciennes pour les débuts de l'Age du Fer dans cette zone forestière d'Afrique Centrale, quand on les compare à celles enregistrées par exemple au Gabon qui situe les débuts de l'Age du Fer entre le 5^{ème} et le 4^{ème} siècles avant notre ère (Clist, 1989; Digombe, e.a., 1988). Si l'on peut émettre des réserves sur les dates les plus anciennes d'Oliga (Beta-31411 et Beta-31410), les dates à partir du 4^{ème} siècle bc ne sauraient être écartées. Par ailleurs, on peut voir que les dates obtenues aux sites d'Oliga et d'Obobogo placent les débuts de la métallurgie du fer dans la région au cours de la première phase d'expansion des locuteurs bantou en zone forestière vers l'Est et vers le Sud et dont le mouvement serait parti des confins Nigéria-Cameroun dans la région des "Grassfields", soit au premier millénaire avant notre ère. Or d'après J.Vansina (1984) les premiers locuteurs bantou ignoraient tout de la pyrotechnie et ce ne fut que par la suite, après leur installation en Afrique Centrale, dans la région des savanes au Nord-Ouest de la forêt, que la technologie du fer s'est propagée. Avec ce qui précède et compte tenu des dates aujourd'hui connues, on peut émettre l'hypothèse que la métallurgie du fer serait un phénomène endogène dans la région plutôt qu'un fait de diffusionnisme. Par ailleurs, et suivant les mêmes données, on peut avancer l'hypothèse que les responsables du four d'Oliga étaient les premiers bantou ayant séjourné au Cameroun méridional dans la région de Yaoundé au cours du premier millénaire avant notre ère. C'est probablement eux qui auraient amené cette technologie vers les régions plus au Sud, notamment au Gabon. Ce qui est une amorce de réponse à l'hypothèse qui avait été avancée il y a quelques années (Clist, e.a., 1986, p.53) sur

les possibilités de l'expansion de la métallurgie du fer vers le Gabon à partir du sud-Cameroun. Cette hypothèse n'est pas impossible avec les nouvelles dates obtenues au site d'Oliga.

Enfin, les sites de Pan-Pan ont apporté des informations précieuses sur la paléométallurgie des sociétés pré-coloniales de la région. L'étude technique des fours à réduction a permis d'établir des connaissances sur leur architecture et leur mode de fonctionnement. L'architecture de ces fours, constituée de petites briques de terre cuite, s'est révélée unique à ce jour en Afrique Centrale ainsi que pour leur mode de fonctionnement sans l'usage des soufflets, avec des températures de réduction allant jusque 1500°C à l'intérieur de la structure.

Ces résultats sont encourageants. Ils prouvent que la recherche archéologique en Afrique Centrale forestière devra permettre de lever un pan de voile sur le passé de ce monde bantu jusque là saisissable qu'à partir de l'époque coloniale. Il faut donc encourager la recherche archéologique dans la région, car, beaucoup reste encore à faire. La responsabilité du CICIBA dans ce domaine demeure très importante.

BIBLIOGRAPHIE:

Calvocoressi (D.) et David (N.), 1979, A new survey of radiocarbon and thermoluminescence dates for West Africa, *Journal of African History*, 20, 1, pp.1-29.

Claes (P.), 1985, *Contribution à l'étude de la céramique ancienne des environs de Yaoundé*, Mémoire de Licence, Université Libre de Bruxelles.

Clist (B.), 1989, Archaeology in Gabon 1886-1988, *The African Archaeological Review*, 7, pp.59-95.

Clist (B.), Oslisly (R.) et Peyrot (B.), 1986, Métallurgie ancienne du fer au Gabon: premiers éléments de synthèse, *Muntu*, 4-5, pp.47-55.

Digombe (L.), Schmidt (P.), Mouleingui-Boukosso (V.), Mombo (J.B.) et Locko (M.), 1987, Gabon: the earliest Iron Age of west-central Africa, *Nyame Akuma*, 28, pp.9-11.

Digombe (L.), Schmidt (P.), Mouleingui-Boukosso (V.), Mombo (J.B.) et Locko (M.), 1988, The development of an Early Iron Age prehistory in Gabon, *Current Anthropology*, 29, 1, pp.179-184.

Elouga (M.), 1985, *Prospection archéologique dans la Lékié et étude particulière du site de Nkométou (Mfomakap)*, Mémoire de maîtrise d'Histoire, Université de Yaoundé.

Essomba (J.M.), 1985, Archéologie et histoire au sud du Cameroun: découverte des hauts fourneaux en pays Bassa, *Nyame Akuma*, 26, pp.2-4.

Essomba (J.M.), 1986, *Bibliographie critique de l'archéologie camerounaise*, Librairie universitaire, Université de Yaoundé, SOPECAM, Yaoundé.

Essomba (J.M.), 1987, Le fer dans le développement des sociétés traditionnelles du sud-Cameroun, *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, série sciences humaines*, 3, 2, pp.33-65.

Essomba (J.M.), 1988a, *Trois ans de recherches archéologiques au Cameroun: bilan et perspectives (1984-1987)*, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Yaoundé.

Essomba (J.M.), 1988b, Quelques analyses des sites de métallurgie ancienne du fer à Pan-Pan en pays Bassa (sud-Cameroun), *Nsi*, 3, pp.15-19.

Essomba (J.M.), sous presse, Archéologie du sud-Cameroun: notes préliminaires de recherches au site de Nkométou (Mfomakap), *Actes du Colloque International sur l'archéologie camerounaise*, 6-9 Janvier 1986, Yaoundé.

Jauze (J.B.), 1944, Contribution à l'étude de l'archéologie du Cameroun, *Bulletin de la société d'études camerounaises*, 8, pp.105-123.

Laburthe-Tolra (Ph.), 1981, Essai de synthèse sur les populations dites Beti de la région de Minlaba (sud du Nyong), in Tardits (C.) éd., *Actes du colloque du CNRS "Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun"*, Paris 1973, CNRS, Paris, vol.2, pp.547-561.

Lebeuf (J.P.), 1969, *Carte archéologique des abords du Lac Tchad*, CNRS, Paris.

Lebeuf (J.P.) et Lebeuf (A.), 1977, *Les arts des Sao*, Ed. du Chêne, Paris.

Maret (P.de), sous presse, Les débuts de la sédentarisation, de l'agriculture et de la métallurgie dans la moitié sud du Cameroun: synthèse des recherches depuis 1978, *Actes du Colloque International sur l'archéologie camerounaise*, 6-9 Janvier 1986, Yaoundé.

Mbida (C.), sous presse, Etude préliminaire du site de Ndindan: analyse et datation d'une première série de fosses, *Actes du Colloque International sur l'archéologie camerounaise*, 6-9 Janvier 1986, Yaoundé.

Marliac (A.), 1981, L'état des connaissances sur le Paléolithique et le Néolithique du Cameroun, in Tardits (C.) éd., *Actes du colloque du CNRS "Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun"*, Paris 1973, CNRS, Paris, Vol.1, pp.27-77.

Ngoa (H.), 1981, Tentative de reconstitution de l'histoire des Ewondo, in Tardits (C.) éd., *Actes du colloque du CNRS "Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun"*, Paris, 1973, CNRS, Paris, Vol.2, pp.547-561.

Raymaekers (J.) et Van Noten (F.), 1986, Early iron furnaces with "bricks" in Rwanda: complementary evidence from Mutwarubona, *Azania*, XXI, pp.65-84.

Stuiver (M.) et Reimer (P.J.), 1986, A computer program for radiocarbon age calibration, *Radiocarbon*, 28, pp.1022-1030.

Vansina (J.), 1984, Western bantu expansion, *Journal of african history*, 25, pp.129-145.

Notes:

[1]: Pour ce qui est de cette réunion cfr.CERELTRA-LIAISON, publication de l'Office National pour la Recherche Scientifique et Technique (ONAREST), numéro spécial, Première réunion des archéologues du Cameroun, Garoua, 26-28 Février 1979.

[2]: Toutes les dates radiocarbone de cette communication sont données en années BP, puis en années calendaires non calibrées, c'est-à-dire notées bc (avant notre ère) et ad (après notre ère) comme le veut la nomenclature internationale.

[3]: Note des éditeurs: Cfr. Atangana (C.), 1988, Archéologie du Cameroun méridional: étude du site d'Okolo, Thèse de 3 ième. Cycle, Université de Paris I. et Claes (P.), sous presse, A propos des céramiques de Mimboman et d'Okolo, in *Actes du colloque international de Yaoundé, Janvier 1986*, pour un

complément d'informations sur le site d'Okolo.

[4]: Il faut noter que les abréviations NkoW1 et NkoE9 signifient: Nkométou paroi ouest fosse 1 et Nkométou paroi est fosse 9. Mfo85A1 signifie Mfomakap 1985 carré 1 fosse 1.

[5]: Parcours Vita: piste aménagée en contrebas du Mont Fébé à Yaoundé par le Président de la République pour le sport civil.

[6]: Toutes les calibrations de cet article ont été calculées sur base de Stuiver et Reimer, 1986.

[7]: Note des éditeurs: les discussions qui ont suivi cet exposé ont minimisé l'importance des deux dates anciennes de ce four d'Oliga. En fait, les éditeurs (B.Clist et R.Lanfranchi) sont d'avis qu'il faut - abstraction faite de la critique interne de chaque échantillon daté - effectué une moyenne des 8 dates pour obtenir l'âge du phénomène que l'on veut dater, chaque date étant une approximation de celui-ci. En prenant Stuiver et Reimer, 1986, on aboutit à 2149, 8 +/- 26,4 BP ou 201 BC. A un sigma la fourchette est de 349-128 BC.

BILAN DES RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES EN REPUBLIQUE CENTRAFRICAINE.

Pierre VIDAL, B.P.15, Bouar, République Centrafricaine.

1. Rappel historiographique.

Jusqu'au début des années 1960 des trouvailles éparses, fortuites, sont faites d'objets archéologiques sur le territoire centrafricain; elles sont faites par des "amateurs", plus ou moins connaisseurs. Il s'agit essentiellement de pierres taillées paléolithiques ou néolithiques. Certaines de ces trouvailles furent déposées en leur temps au Musée de Tervuren dans la banlieue de Bruxelles par des géologues belges, au Musée de l'Homme à Paris et à l'Institut de Paléontologie Humaine à Paris.

En 1962-1963 Pierre Vidal, alors ethnologue de terrain (doctorant), a connaissance des monuments mégalithiques de la région de Bouar.

En 1966 il effectue la première fouille archéologique sur le territoire de la République centrafricaine d'un monument situé au quartier dit "haoussa" de Bouar; deux autres fouilles suivront jusqu'en Juillet 1967. Une centaine de monuments au total sont alors répertoriés. Ces travaux furent subventionnés par l'Office Régional de Développement du Nord-Ouest. En marge de ces travaux un petit musée régional est créé à Bouar.

En Janvier-Février 1966, R.de Bayle des Hermens, préhistorien, attaché de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique de France, fait, suite à une demande des autorités centrafricaines en 1964 et 1965, une mission de prospection envoyée par l'Institut de Paléontologie Humaine de Paris dans le cadre des travaux de la station de La Maboké (Lobaye) du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. Deux autres missions seront exécutées par le même chercheur, de deux mois chacune également, début 1967 et début 1968.

Conservateur au Musée Boganda de Septembre 1967 à Juin 1969, P.Vidal peut effectuer deux missions dans le cadre de la recherche sur les mégalithes de Bouar. Il classe et analyse les documents afférents à ceux-ci. Il met en évidence un site préhistorique à Bogoin au nord du Damara. En 1968, il est reçu membre du Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative de l'Université de Paris X (Laboratoire associé au C.N.R.S. n°140).

Le laboratoire éditera une nouvelle collection intitulée "Recherches oubanguiennes" qui est inaugurée par un ouvrage sur "La civilisation mégalithique de Bouar" en 1969.

En 1970, un accord provisoire entre l'Université de Paris X et le gouvernement centrafricain est défini et signé par E. de Dampierre: des chercheurs en sciences humaines du Laboratoire d'Ethnologie travailleront en République Centrafricaine pour l'Etat centrafricain; cinq chercheurs et techniciens effectueront des missions dans ce cadre durant les années 1970. Pierre Vidal, pris en charge par la Coopération française, sera permanent pour l'archéologie, particulièrement dans le Nord-Ouest en étant basé à Bouar. Un crédit d'équipement, essentiellement pour un véhicule, est accordé à trois reprises en 1970, 1975 et 1980. Ce financement est accordé par le Fond d'Aide et de Coopération dans le cadre de la convention. De plus, des crédits de fonctionnement, en principe annuels, seront affectés par l'Etat français pour soutenir la recherche archéologique en RCA (en francs actuels: 40 millions de francs CFA sur 19 ans dont trois véhicules successivement) permettant le fonctionnement du véhicule, les salaires de quelques techniciens, ouvriers et manoeuvres, le renouvellement du petit outillage, l'aménagement d'un local de travail chez M. Vidal à Bouar.

P. Vidal consacrera les recherches de terrain à la culture mégalithique "Tazunu" du Nord-Ouest de 1970 à 1976 et à l'exploitation de la zone Ouham-Taburo situé entre Bouar et Bozoum jusqu'en 1981 (exploitation poursuivie plus épisodiquement ensuite). Quelques reconnaissances et prospections dans le reste du pays seront effectuées durant cette période.

En 1974 le professeur N. David, alors chef du Département d'Archéologie de l'Université d'Ibadan au Nigéria, effectue une mission de consultant auprès de P. Vidal, en principe axée sur les mégalithes. Ils découvrent ensemble à cette occasion l'important site Nana-Modé de l'Age du Fer. En Juillet et Août 1975 le professeur David avec une équipe de son département effectue un travail de prospection et de fouilles sur les mégalithes avec P. Vidal. Deux nouveaux sites sont fouillés.

Une convention pour la recherche en Sciences Humaines entre l'Université de Paris X et le Ministère de l'Education Nationale de la République centrafricaine est signée en 1974. Elle est renouvelée et actualisée en 1980. Cette dernière met en particulier l'accent sur la formation de nationaux. A la suite, et à partir de 1981, P. Vidal se consacre de plus en plus à l'enseignement à l'Université de Bangui et à la formation sur le terrain. Par ailleurs, il avait pris en charge, à partir de 1979, la formation de deux techniciens à Bouar. Une centaine d'heures de cours sont délivrées chaque année dans le cadre du Département d'Histoire de l'Université de Bangui. Des stages pratiques sont faits à la station de Bouar et sur le terrain de 1983 à 1987.

En 1983 Monsieur M.Mbow, Directeur-Général de l'UNESCO, visite Bouar, un site mégalithique et le musée.

En 1984, deux mémoires de maîtrise d'histoire, option archéologie, sont soutenus à l'Université de Bangui:

- M.Ahmat, *Reconnaissance archéologique du Dar-el-Kuti.*
- D.Komboro-Ngbalet, *Les gravures rupestres sur cuirasses ferrallitiques de la région de Bambari.*

De 1984 à 1988 quatre étudiants, dont trois avec des bourses françaises dans le cadre de la Convention susdites, sont envoyés en France en formation avancée:

- E.Zangato, qui fera une maîtrise sur *Les sources archéologiques de l'histoire centrafricaine*, puis un D.E.A. et enfin débutera une thèse d'Etat (soutenance en 1991) sur *Les mégalithes du Nord-Ouest* à l'Université de Paris X.

- J.Moga, qui a fait une maîtrise sur *La céramique archéologique et ethnographique centrafricaine*, puis un D.E.A. et qui est inscrit en thèse à Paris X et à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris avec pour sujet *Le passage aux économies de production dans le Nord-Ouest et dans le Nord-Est centrafricain.*

- F.Yandia, qui a fait une maîtrise sur *La métallurgie ancienne centrafricaine*, puis un D.E.A. et qui est inscrit en thèse d'Etat sur *Les débuts de la métallurgie dans le Nord-Ouest et le Nord-Est centrafricain* à l'Université de Paris X et de Paris I.

- J.F.Hoornaert, qui a fait une maîtrise à l'Université de Paris I sur *Les sources archéologiques du Mbomou et du Haut-Mbomou.*

Ces étudiants sont issus du Département d'Histoire de l'Université de Bangui et de l'enseignement de P.Vidal.

Un centrafricain, M.Locko, a effectué une formation indépendante à partir de 1978 à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris où il a soutenu une maîtrise. Inscrit en D.E.A., nous n'en avons pas de nouvelles.

Enfin, deux étudiants africains ont acquis une formation ou ont travaillé en République centrafricaine:

- un tchadien, Meltanan Gomintan, réfugié HCR à Bangui de 1981 à 1987. Il a fait une licence d'histoire à l'Université de Bangui et une maîtrise d'histoire sur *Les résultats de l'archéologie tchadienne*. Retourné au pays, il a été intégré en octobre 1987 par son gouvernement à l'Institut National tchadien des Sciences Humaines, réouvert en 1986, comme archéologue. Il vient d'être envoyé en formation avancée en Suisse.

- un burkinabé, Lassina Koté, a été condisciple de E.Zangato à l'Université de Paris X. Il a choisi comme sujet de thèse d'Etat *Les débuts de l'économie de production en Lobaye*. Il a

effectué deux missions de recherches de terrain en République Centrafricaine.

Tous ont été soutenus sur le terrain en RCA par les structures de la station de Bouar, son matériel et l'équipement et la bibliothèque personnels de P.Vidal.

De 1982 à 1987 P.Vidal a poursuivi, outre la formation, son travail de recherche dans la zone Ouham-Taburo au rythme de deux campagnes annuelles de trois semaines chacune. Il a également repris l'étude du site de Batalimo en Basse-Lobaye en 1982, il a effectué une mission de reconnaissance d'un mois dans le Bamingui-Bangoran en 1983 et a révélé l'art rupestre de la région de Carnot en 1984.

En 1988 P.Vidal s'est installé à Bangui à la demande de ses autorités de tutelle. Il s'agissait de s'occuper de la mise en oeuvre du Centre Universitaire de Recherche et de Documentation en Histoire et Archéologie Centrafricaine (CURDHACA) dont le projet initial avait été déposé en 1986, de conseiller et de diriger la réalisation sur le plan de la recherche et de l'élaboration des projets proposés par l'Université pour la commémoration du centenaire de Bangui. Ce travail est encore en cours aujourd'hui.

2. Publications.

Les recherches archéologiques effectuées jusqu'ici en République Centrafricaine ont donné lieu à la publication de trois ouvrages:

- P.Vidal, 1969, *La civilisation mégalithique de Bouar.*
- R.de Bayle des Hermens, 1975, *Recherches préhistoriques en République Centrafricaine.*
- P.Vidal, 1982, *Tazunu, Nana-Modé, Toala ou de l'archéologie des cultures africaines et centrafricaines et de leur histoire ancienne.*

De plus une quarantaine d'articles rédigés par P.Vidal, R.de Bayle des Hermens, N.David, E.Zangato, L.Koté, J.Moga ont été publiés dans de nombreuses revues telles que *l'Anthropologie*, le *Journal de la Société des Africanistes*, les *Cahiers de la Maboké*, *Balafon*, la *Revue Pédagogique*, le *Journal of African History*, le *West African Journal of Archaeology*, *Azania*, le *National Geographic Research Report*, *Afrika Zamani*, *The African Archaeological Review*, *Nsi*.

En outre, douze participations à des colloques, séminaires, symposiums et tables-rondes internationales, dont sept de P.Vidal, donnant lieu le plus souvent à une communication, ont permis de discuter de l'archéologie centrafricaine avec la communauté scientifique. Une dizaine de conférences publiques

ont été données à Bangui, ainsi que deux expositions en 1975 et 1984. Nous n'oublierons pas un certain nombre d'émissions de radio et de télévision en Centrafrique.

3. Dépôts archéologiques.

A ce jour six dépôts de fouilles existent contenant du matériel archéologique de Centrafrique.

1. Station provisoire de Bouar, fouilles P.Vidal, J.Moga et partie des fouilles de N.David.
2. Musée Boganda de Bangui qui contient une centaine de pièces des missions de Bayle des Hermens ou encore déposées par P.Vidal.
3. Musée de Bouar qui contient une centaine de pièces des travaux de R.de Bayle des Hermens et de P.Vidal.
4. Institut de Paléontologie Humaine de Paris où est déposé l'essentiel du matériel des missions de Bayle des Hermens et quelques pièces de P.Vidal déposées pour étude.
5. Laboratoire de Préhistoire et d'Ethnologie de l'Université de Paris X où quelques pièces ont été déposées pour étude en provenance des travaux de P.Vidal, E.Zangato et L.Koté.
6. Unité de Recherches Archéologiques n°28 du C.N.R.S. à Meudon en France où se trouve l'essentiel des travaux d'E.Zangato et de L.Koté.

4. Nombre de gisements répertoriés en République Centrafricaine.

- culture mégalithique Tazunu: 200.
- gisements à matériel lithique ancien (Paléolithique et Late Stone Age): 100.
- Néolithique et Age du Fer: 20.
- zone Ouham-Taburo: 20.
- art rupestre: 65 dont 50 stations à gravures sur des cuirasses ferrallitiques.
- autres gisements: 30.

5. Surfaces fouillées.

Environ 2.000 mètres carrés dont 700 sur les monuments mégalithiques.

6. Datations.

Trente huit par la méthode du Carbone 14 et une par la méthode de la thermoluminescence.

7. Nombre de sites fouillés.

- culture mégalithique: 10.
- zone Ouham-Taburo: 6.
- basse-Lobaye: 4.
- autres sites dans le Nord-Ouest: 3.
- autres sites dans le reste du pays: 2.

8. Perspectives.

L'évolution des recherches archéologiques en République Centrafricaine, indispensables à la connaissance du passé du pays avant le XIX ième. siècle, est liée au développement d'une structure de documentation, d'analyse et de recherche nationale qui permettra également de faire travailler les nationaux formés et d'effectuer des recherches en collaboration et en coopération avec des organismes étrangers et en liaison avec le CICIBA.

Le projet d'un établissement universitaire de recherche en histoire et archéologie a été rédigé et déposé pour la première fois en Février 1986. Le principe en a été accepté en 1987. L'Université de Bangui a attribué pour ce Centre un bâtiment dit "Villa Kolong" en Juillet 1987. La même année la Coopération française s'engageait à aider au financement de l'organisation et au développement de l'établissement. En 1988, le projet était associé aux actions françaises pour la commémoration du Centenaire de Bangui. En 1989, il en était découplé... . Au 11 Décembre 1989, pas un franc n'a encore été attribué, que ce soit par la partie centrafricaine ou par la partie française. Le fonctionnement du CURDHACA ne pourra pas être effectif en 1990. Dans ces conditions, l'avenir de la recherche archéologique est compromis dans ce pays. Les étudiants centrafricains, soit une dizaine au total tant en France qu'en Centrafrique, auront été formés inutilement dans la discipline. La collaboration et coopération avec des

formations ou des structures - dont le CICIBA - extérieures à la République Centrafricaine, sont compromises sinon obsolètes.

Cependant, il ne faut pas être tout à fait pessimiste. En effet, depuis 1988, les responsables de l'archéologie à l'ORSTOM en France sont intéressés par une coopération avec la République Centrafricaine. Un programme est en cours d'élaboration qui devrait pouvoir être accepté par les parties concernées en 1990.

Par ailleurs et pour la première fois, tout au moins en RCA, un projet international de développement a compris que la connaissance du passé anthropologique de la région concernée était indispensable à la réussite d'un programme. Il s'agit du projet FED-Nord qui, en septembre 1988, a inclus l'archéologie dans les diverses études qu'il se propose de financer. A partir de début 1990, des archéologues mais surtout de jeunes étudiants et chercheurs centrafricains pourront travailler dans le Nord-Est du pays dans le cadre de ce projet.

Encore une fois, il est tout à fait crucial pour l'avenir que le projet CURDHACA soit réalisé afin qu'il y ait une liaison pratique avec l'enseignement et la formation, qu'il existe à Bangui un centre documentaire en histoire et archéologie de la Centrafrique, que le résultat des recherches passées, présentes et à venir puisse être entreposé, étudié et analysé à Bangui.

La vocation du CICIBA n'est pas de remplacer un organisme national. Il est et se veut, à notre connaissance, en ce qui concerne l'archéologie, un établissement de liaison pour les chercheurs, de coordination de travaux et des programmes, de documentation sur l'archéologie africaine accessible aux Etats-Membres.

Nsi 6, 1989, pp.67-78.

BILAN DE LA RECHERCHE ARCHEOLOGIQUE EN R.P.DU CONGO,
1975-1989.

R.LANFRANCHI* et A.MANIMA MOUBOUHA**, *: Département d'Archéologie, CICIBA, B.P.770, Libreville, Gabon. **: Université M/Ngouabi, B.P.69, Brazzaville, R.P. du Congo.

Le développement de la recherche archéologique au Congo s'est fait au sein de l'Université Marien Ngouabi de Brazzaville. L'enseignement de la Préhistoire y a été introduit en 1975 par Th.Obenga qui présentait un état de la Préhistoire du Congo (Obenga, 1972); puis l'enseignement s'est généralisé avec des U.V. de Préhistoire et de Protohistoire dans toutes les années de licence. A partir de 1982 les premiers mémoires de D.E.S. option Archéologie étaient soutenus et la filière Archéologie ouverte en 1987.

Il devenait dès lors inévitable de lancer une recherche plus systématique à travers le territoire national.

En 1975-1976 sur des renseignements fournis par les hydrologues de l'ORSTOM qui étudiaient le bassin versant de la Comba, la région entre Mindouli et Mpassa-Mine est activement prospectée; des sites sont reconnus aussi près de Marche sur le Mont Boukondzo. A partir de 1976 et surtout grâce au R.P.Bède c'est toute la région du confluent Niari-Bouenza qui fait l'objet de prospections importantes. Elles portent d'abord sur les sites de surface en sommet de collines, puis sur les grottes et abris-sous-roche de la région dont certains vont fournir des peintures rupestres et l'un d'entre eux, Ntadi Yomba, fera l'objet d'une fouille.

La région ponténégrine, pour des raisons d'éloignement sera peu prospectée jusqu'en 1987 (trouvaille le long de la côte, près de l'embouchure de la Songololo, d'un niveau à éclats de quartz et céramique daté du VII^e siècle ad.)

A partir de 1987, J.Denbow de l'Université d'Austin au Texas entreprend à Tchissanga et à Madingo-Kayes au nord de Pointe-Noire des campagnes de fouilles; celles-ci seront faites au début en collaboration avec l'Université M.Ngouabi.

La zone des collines et des plateaux Bateke a fait l'objet d'une part d'un mémoire de D.E.S. portant sur le plateau Koukouya et d'autre part de nombreuses prospections suivant les axes des travaux routiers: Brazzaville-Ngo-Gamboma, Brazzaville-Djambala, Brazzaville-Mayama. En bordure de cet ensemble la zone de Kindamba a fait aussi l'objet d'une mission qui a permis de révéler le riche ensemble des grottes de Kilebe Mousia; elles devront dans l'avenir faire l'objet de fouilles. La région de Sembe-Souanke a pu, grâce à la générosité de la Société Elf-Congo, faire l'objet d'une mission d'une dizaine de jours qui a permis de découvrir quelques indices, plus

particulièrement le long de la route Sembe-Keta. Une étude sur le Mayombe, assez longue, échelonnée sur deux ans, a conclu à la richesse extraordinaire de cette région forestière en Préhistoire. Dernièrement, près de Les Saras, le lieu-dit la "Mare du FLEC", a fourni la plus vieille date de fonte du fer pour le pays.

De même, et ce grâce à la Société Ducler, la région de Ouessou s'est avérée elle aussi extrêmement riche en matériel lithique le long de l'axe Ouessou-Liouesso.

Le site de Brazzaville, malheureusement difficile à étudier du fait de l'intense extension urbaine, a fourni ces dernières années un gisement remarquable dans la concession ORSTOM: il s'agit d'un campement temporaire le long du ruisseau "Malades du sommeil", campement qui a fait l'objet d'une fouille avec les étudiants d'Archéologie.

Enfin, la région des Manyanga a livré récemment des hoes et haches polies à rattacher sans doute au Néolithique.

Dans le domaine de la métallurgie, des prospections ont été menées sur les plateaux et les collines Teke dans la région de la Lékoumou, à Moubiri, à Tsabouka dans le Pool.

Enfin, un abri-sous-roche près de Kimbedi est en cours de fouille.

Les résultats ne sont pas négligeables; outre une masse extraordinaire de documents de première main, éléments du patrimoine national qui attendent toujours un dépôt de fouilles digne de ce nom, ils éclairent d'un jour nouveau la Préhistoire et la Protohistoire de cette partie de l'Afrique Centrale. Ils ont permis une soixantaine de publications qui touchent tant à l'archéologie elle-même qu'au contexte paléoenvironnemental.

Quatre grands secteurs vont plus particulièrement retenir maintenant notre attention.

1. La région de la moyenne vallée du Niari.

Cette région qui a déjà fait l'objet d'un travail de synthèse (Lanfranchi, 1979) est caractérisée par trois types de gisements préhistoriques: les gisements de surface, les stone-lines, les grottes.

-. Les sites de surface se rencontrent de façon continue depuis Mindouli jusqu'à Loubomo, de part et d'autre de la vallée du fleuve. Ils se trouvent au sommet de collines dont l'altitude varie entre 350 et 450 mètres. Un grand nombre de ces sommets a été attaqué par l'érosion qui met le sol à nu, la végétation étant réduite à quelques plaques graminéennes et à de modestes arbustes. Le matériel lithique jonche le sol sur les espaces dénudés, pêle-mêle, sans ordre apparent. Le D.E.S. de B.Tchago (1986) a essayé de montrer s'il y a, oui ou non, une organisation spatiale de ce matériel. Certains de ces sites ont fait l'objet de collectes systématiques et d'une étude

exhaustive du matériel lithique. Il fallait en effet, par une méthode typologique puisqu'il n'y avait pas de stratigraphie, essayer de séparer les différentes industries qui pouvaient y être mélangées. Cette méthode appliquée aussi bien aux sites de Mindouli-Mpassa qu'à ceux du confluent Niari-Bouenza nous a permis d'individualiser deux grands groupes d'industries. Un premier comprend des artefacts d'assez grandes dimensions, taillés soit dans des galets de rivière soit dans des plaquettes de schisto-calcaire; les pièces bifaciales sont les plus nombreuses (40% à 55%) mais les bifaces *sensu stricto* très rares; fréquentes par contre sont les pièces bifaciales à extrémité hachoir sans que l'on puisse parler de hachereaux véritables. Les "core-axes" ne représentent que 25% de l'ensemble et comprennent des ciseaux, des gouges, des rabots. Pics et galets aménagés sont peu fréquents, les racloirs un peu plus. Enfin, on rencontre dans des pourcentages variables (jusqu'à 13%) des armatures de grandes dimensions (parfois 20 centimètres) destinées à armer des lances ou des sagaies. Par comparaison avec les industries de l'Angola ou du Zaïre cette industrie peut être rattachée au Lupembien d'Afrique Centrale sans que l'on puisse préciser s'il s'agit du Lupembien ancien ou récent. Le deuxième groupe est caractérisé par un faible nombre de pièces bifaciales, un pourcentage élevé (60 à 70%) de "core-axes" et la présence plus générale d'armatures de petites dimensions (invention de l'arc) et parfois d'importants ateliers de débitage caractérisés par des nucléus discoïdes plats sur galet ou sur éclat. Cette industrie dont le caractère diminutif est évident peut se rattacher au Tshitoliien ancien, certains sites fournissant même du Tshitoliien plus évolué avec l'apparition de microlithes (segment, trapèze).

Sur les mêmes sites on rencontre fréquemment de nombreux lieux de fonte du fer et du cuivre. Ainsi, près de Mpassa-Ferme, un premier fourneau de fonte du cuivre avait été daté des XIII-XIV ième. siècles ad (Lanfranchi et Manima, 1984). Plus récemment, des fouilles plus importantes ont été faites à Moubiri (Manima Moubouha, 1987, 1988) et à Tsabouka (Manima Moubouha et Sanviti, 1988). La métallurgie du fer y est datée entre le XI et le XIV ième. siècles ad, et celle du cuivre du XVII ième. siècle ad.

-. Les stone-lines: en R.P. du Congo les observations ont montré la présence quasi-générale de lignes de cailloux reposant sur des horizons d'altérations et recouvertes d'un manteau de matériaux fins dont l'épaisseur varie de un à plusieurs mètres. On peut schématiquement distinguer trois types: de véritables lignes de galets de quartz de dimensions centimétriques, des horizons gravillonnaires ferrugineux dont le contact tranché avec le recouvrement fin est ondulé, enfin des nappes de gravats formant une sorte de brèche hétérogène qui se rencontrent surtout aux abords des chaîons du Mayombe. La

formation de ces horizons a fait l'objet de nombreuses hypothèses que nous ne développerons pas ici; nous retiendrons surtout qu'ils témoignent de variations climatiques du Quaternaire récent et que l'on peut les dater ante 40.000 BP (Mortelmans et Monteyne, 1962; Lanfranchi, sous presse; Lanfranchi et Schwartz, sous presse; Schwartz, e.a., sous presse b) et qu'ils s'inscrivent donc dans la période reconnue à tendance aride du Maluékien. Dans la vallée du Niari les gisements du Km.13 près de Madingou, de la Loa, de Mayalama ont fourni une industrie homogène caractérisée par la présence prépondérante de galets aménagés (Bayle des Hermens, e.a., 1980). Si une partie d'entre eux peut être analysée en suivant la classification de P.Biberson (1967), un certain nombre s'en individualise. Il était tentant de classer cette industrie dans un pré-Acheuléen; mais sa position stratigraphique dans les *stone-lines* fini-Quaternaires attribuées au Maluékien (70.000-40.000 BP), l'allure fraîche des galets, nous conduisent maintenant à placer cette industrie dans un faciès du Middle Stone Age de l'Afrique Centrale, une sorte de Sangoen du Niari.

-. Les grottes: devant l'absence de sites non perturbés il convenait de tourner la prospection vers les grottes fort nombreuses dans cette région (Bède et Lanfranchi, 1978). L'une d'entre elles, Ntadi Yomba, a fait l'objet de fouilles qui ont permis d'individualiser et de dater un niveau Tshitolién récent (Bayle des Hermens et Lanfranchi, 1978). Cette industrie est caractérisée par un intense débitage, des nucléus discoïdes plats, un petit nombre d'outils comprenant des petites pièces bifaciales en forme de noyau de mangue dont l'extrémité est parfois polie, de petites armatures, des scies et des denticulés, des couteaux à dos naturel, des petits "core-axes". Elle a pu être datée grâce à un foyer en place de 7090 +/-140 BP (Gif-4392). L'intérêt du site de Yomba est qu'il a conservé aussi des restes osseux dont une demi-mandibule d'un enfant de type *Sapiens*. Cela nous permet d'avoir une idée de ce que les gens chassaient ou collectaient: cercopithèques, céphalophes, écureuils, rhinocéros, maquis aussi achatines (Van Neer et Lanfranchi, 1985). Il semble donc que les Tshitoliens aient été le dernier groupe *Sapiens* de chasseurs-collecteurs en Afrique Centrale avant l'arrivée du "Néolithique".

Depuis peu, l'un d'entre nous (A.M.M.) fouille un abri-sous-roche près de Kimbedi qui a fourni du matériel lithique Age de la Pierre Récent mais aussi un squelette récent (l'analyse et les datations ¹⁴C sont en cours).

2. La région du Mayombe et la façade Atlantique.

Dans le massif montagneux du Mayombe, le matériel lithique se rencontre un peu partout le long des axes routiers: Nationale I, Malele-Kakamoeka, Punga-Makaba, route ASHEFO. Le

secteur le plus riche reste cependant le Mayombe central: Mvouti, Les Saras, Punga-Makaba. L'industrie provient des stones-lines où elle constitue la partie supérieure de cet horizon qui repose généralement sur les altérites des schistes; dans les savanes incluses de Makaba, l'érosion a mis au jour ces horizons et l'on peut collecter de nombreuses pièces en surface (Schwartz, e.a., sous presse b). On rencontre aussi la même industrie dans la partie sommitale des lambeaux de terrasses qui surplombent la Loukoula de 30 à 40 mètres entre Mvouti et Malemba; le matériel y est très frais sauf quelques pièces provenant du sein même du dépôt. Enfin, les gisements d'or de Mvoula ont fourni eux aussi du matériel lithique analogue trouvé dans les alluvions grossières où l'on recueille l'or.

Cette industrie, dans la majorité des cas fraîche, est constituée essentiellement de pics plus ou moins allongés souvent frustes. On trouve aussi quelques galets aménagés de type uni- ou bi-directionnel. Les pièces bifaciales sont extrêmement rares et nous n'avons pas retrouvé d'aire de débitage même là où de grandes surfaces de stone-lines avaient été mises au jour. Cette industrie se classe dans le Middle Stone Age de l'Afrique Centrale et comme dans le cas du Niari, elle s'est développée dans un contexte Maluékien (Lanfranchi, en prép.). Aucun autre type n'a été retrouvé dans cette région en dépit de nombreuses prospections. Il semble donc qu'à partir de la fin du Maluékien et jusqu'un peu avant notre ère le Mayombe n'offre plus de traces d'occupation humaine.

En effet, dernièrement, au lieu-dit "Mare du FLEC" près de Les Saras, une fosse pédologique y a permis la découverte d'un niveau archéologique comprenant des fragments de tuyères, des scories et des coulées de fer ainsi que de nombreux charbons de bois provenant de noix de palme, de *Xineria americana* (arbuste de savane), de *Monopetalanthus* (forêt) et de *Maranteceae*. La date, 2110 +/- 60 BP (Arc-373), est la plus ancienne à l'heure actuelle pour la métallurgie du fer au Congo (Schwartz, e.a., sous presse).

Sur la façade maritime, les sites de Tchissanga, de Madingo-Kayes, de Tandou-Youmbi et de Meningue ont fait l'objet de fouilles importantes (Denbow, e.a., 1988; Denbow, sous presse a et b). A Tchissanga, une association lithique/céramique remonte au début du VI^{ème} siècle bc; il semble aussi que des objets de fer y apparaissent vers le IV^{ème} siècle bc. A Madingo-Kayes, 20 kilomètres au nord de Tchissanga, céramiques, objets de fer et scories sont datés entre le II^{ème} et le III^{ème} siècles ad; la céramique est totalement différente de celle de Tchissanga. A Tandou-Youmbi un outil de pierre polie associé à de la céramique de type Madingo-Kayes est daté du milieu du II^{ème} siècle bc. Enfin, le site de Meningue est contemporain de celui de Madingo-Kayes et la céramique identique.

Ainsi sur la façade Atlantique, on connaît maintenant des niveaux néolithiques (Tchissanga) et Age du Fer Ancien (Madingo-Kayes, Tandou-Youmbi, Meningue).

3. La région de Ouesso.

Une prospection dans la région de Sembe-Souanke nous avait montré l'existence de matériel lithique ancien. Mais l'épais couvert forestier, l'absence de coupe nous avaient empêché de déboucher sur des résultats probants. Le chantier de la route Ouesso-Liouesso allait combler de façon remarquable cette lacune. Grâce à lui, nous avons pu disposer de 80 kilomètres de coupes fraîches pouvant atteindre par endroit 12 mètres de hauteur (Schwartz et Lanfranchi, 1984). L'industrie préhistorique se rencontre toujours de la même manière: elle repose à la base du recouvrement fin soit sur un horizon d'altération soit sur des gravillons latérisés soit encore à la surface de véritables cuirasses latéritiques très dures. Elle y forme avec d'autres éléments grossiers (galets, graviers) une stone-line quasi-continue. Les concentrations les plus importantes d'industrie se remarquent toujours de part et d'autre des vallées, à mi-pente en général. Dans un cas particulier, à Mokeko, un recouvrement de plus de 10 mètres en bas de pente a fourni trois stone-lines superposées comprenant la même industrie. (Lanfranchi et Schwartz, sous presse). Celle-ci est composée comme dans le Mayombe d'une forte majorité de pics, de quelques rares pièces bifaciales mais accompagnés et c'est ce qui la différencie du Mayombe, d'un intense débitage en place. Un décapage sur 9 mètres carrés au Km.13 près de Mokeko a permis de mettre au jour une aire de débitage *in situ* (Lanfranchi, en préparation). Les outils y sont rares: un pic, une bifaciale, des lames retouchées ou utilisées; par contre le débitage est intense: plusieurs milliers d'éclats et d'éclats laminaires tirés de nucléus à un plan de frappe. Les hommes étaient installés sur des blocs de quartzite qui leur ont servi de matière première. Malheureusement, aucun charbon de bois n'a pu être recueilli. Ce site mériterait à l'avenir une attention toute particulière: il couvre sans doute plusieurs centaines de mètres carrés et plusieurs fouilles seront nécessaires si l'on veut mieux saisir l'importance de ce gisement.

4. La région de Brazzaville et des Plateaux.

Le site de Brazzaville a fourni depuis près d'un demi-siècle un certain nombre d'industries préhistoriques. Nous ne reviendrons pas sur l'ensemble de ces travaux qui ont fait dernièrement l'objet d'une mise au point en comparaison avec Kinshasa (Lanfranchi-Salvi, 1984). Nous retiendrons simplement

que la série classique des industries de l'Afrique Centrale (Sangoen, Lupembien, Tshitolién) est assez bien représentée sur ce site, en corrélation avec les différents niveaux de terrasses: +20 mètres, +7 mètres. Par contre, une étude pédologique récente des Lousseke (Schwartz, 1985) a permis grâce à une approche pédo-archéologique de découvrir et d'exploiter un remarquable gisement Tshitolién ancien dans Brazzaville; il s'agit du site de la concession ORSTOM le long du ruisseau "Malades du sommeil". Sur un alios humique Ndjilien (40.000-20.000 BP) mis au jour par l'érosion s'est installé vers 10.000 BP un campement temporaire de Tshitoliens. Par la suite ce site a été recouvert par des sables ferrallitiques colluvionés dont une partie a été podzolisée (sables blancs). Pour exploiter ce site il a fallu décapier environ 3 mètres de sable stérile sur une surface d'environ 40 mètres carrés avant d'atteindre le sol d'occupation. Trente mètres de palplanches, une toiture de 70 mètres carrés ont permis la protection du site et la sécurité des fouilleurs. A ce jour 20 mètres carrés sont intégralement fouillés. Ils ont permis la récolte de 4.816 pièces de débitage et d'outils où l'on retrouve des armatures foliacées, une pièce bifaciale, des couteaux à dos abattu, une pièce bifaciale en forme de noyau de mangue, des percuteurs, des nucléus discoïdes plats, des nucléus laminaires et une profusion d'éclats dont certains peuvent être remontés. La matière première utilisée est de provenance locale: grès polymorphes, grès blancs plus ou moins silicifiés du Stanley-Pool. Il est déjà possible de voir apparaître des zones préférentielles de débitage laminaire, des zones de fabrication d'outils. Malheureusement le pH de ce sol n'a pas permis la conservation des restes ostéologiques comme à Ntadi Yomba et pour l'heure aucun foyer n'a encore été découvert; il est d'ailleurs hautement probable que le mode d'enfouissement du gisement par apports latéraux de sables n'ait pas permis le piégeage de charbons de bois (Schwartz et Lanfranchi, sous presse). Il n'en reste pas moins que nous avons là le seul site de plein air en place en Afrique Centrale occidentale et qu'il va permettre de se faire une excellente idée d'un campement de chasse ou de pêche Tshitolién; il nous fournira aussi un ensemble industriel homogène non perturbé et bien daté. Enfin, il permet aux étudiants d'aborder d'une façon concrète les techniques de fouilles archéologiques.

La région des collines et plateaux Bateke a fourni elle aussi de nombreux indices d'occupation préhistorique. Le plateau Koukouya (Gampacka-Likibi, 1982) est fort pauvre en matériel lithique, du moins le plateau *sensu stricto*. Par contre les collines qui bordent le pourtour ont fourni des indices probants d'une industrie qui se rattache au Lupembien final ou au Tshitolién. Cette occupation à la périphérie peut s'expliquer d'une part par la présence de sources aux pieds du plateau et d'autre part par la présence de galeries forestières

plus importantes et sans doute plus giboyeuses.

Depuis peu, Ph.Simon a entrepris une fouille sur le site du "Bout du Plateau". L'industrie recueillie est de type Lupembien/Tshitolien; cependant une première datation a donné une datation supérieure à 35.000 BP (Arc-338).

Les travaux routiers des axes Brazzaville-Mayama, Brazzaville-Djambala, Brazzaville-Ngo, ont permis grâce aux nombreux emprunts espacés régulièrement le long de la chaussée d'obtenir de très nombreuses coupes. Celles-ci montrent d'une façon assez systématiques et surtout lorsqu'on longe la bordure du plateau, la présence d'un niveau préhistorique entre 1,20 et 1,50 mètres de profondeur. L'outillage recueilli comprend outre des armatures de différentes dimensions, des nucléus discoïdes plats, des pièces bifaciales en forme de noyaux de mangue et un grand nombre d'éclats. Il s'agit ici encore d'une industrie tshitolienne. Dans un cas particulier, le long du méandre de la Louna, d'un niveau à artefacts essentiellement tirés de galets de quartz provenant d'un niveau de terrasse, une datation a pu être faite. Le résultat, 3700 +/- 90 BP (Gif-6504) place cette industrie dans un Tshitolien final.

Mais cette zone a fait aussi l'objet d'intenses prospections axées sur la métallurgie et la céramique: plus de soixante sites ont été répertoriés (Lanfranchi et Pinçon, 1988; Pinçon, 1988). La production de fer est attestée par la présence de Kele, amas de scories circulaires de 25 à 30 mètres de diamètre et épais de quelques décimètres à 1 mètre. En leur sein on trouve des fragments d'embouts de tuyères et des tessons de céramiques. Une première série de datations ¹⁴C permet de placer cette métallurgie d'une part entre les IV ième. et V ième. siècles de notre ère et d'autre part entre les XIII ième. et XVI ième. siècles de notre ère.

Enfin, près de Djambala, une céramique entière, d'un type nouveau dans cette région, a été datée du milieu du IV ième. siècle bc.

Conclusions.

Cet ensemble de travaux permet de dresser avec une bonne part de certitude les grandes lignes de la Préhistoire congolaise (Lanfranchi, 1986) et depuis peu le passage au néolithique et l'arrivée de la métallurgie. Le cadre chronologique est aussi aujourd'hui mieux connus grâce à 52 datations absolues.

Avant 70.000 ans nous n'avons aucune trace certaine d'industrie préhistorique: pas d'Acheuléen, pas de Pré-Acheuléen. Sans doute l'épais manteau forestier durant la période du pluvial Pré-Maluékien qui correspond *grosso modo* à l'interglaciaire Riss-Würm, a-t-il été une barrière contre toute pénétration humaine.

De 70.000 à 40.000 BP les industries du Middle Stone Age se répandent sur toute l'étendue du territoire de la République.

Ces industries qui offrent des variantes locales qu'il faudra préciser à l'avenir sont à rattacher d'une façon générale au Sangoen. Les hommes ont vécu dans un milieu plus ouvert que l'actuel, les zones de Ouessou et du Mayombe étant alors des savanes arborées ou des forêts claires (aridification du Maluékien) propices à la circulation et à la grande chasse.

Puis de 40.000 à 20.000/18.000 BP on ne trouve plus de traces d'industries. La région voit se succéder une réhumidification - le Ndjilien - puis le maximum de l'aridité qu'elle ait connu au Quaternaire récent, le Léopoldvillien. L'homme n'a sans doute pas disparu mais il est fort probable que les sites d'habitat aient été détruits par l'érosion et incorporés dans des niveaux postérieurs (de Ploey, 1963).

A partir de 15.000 BP puis surtout à partir de 12.000 BP (réhumidification du Kibangien) l'homme peuple intensément le pays. Les Lupembiens et Tshitoliens l'occupent successivement et ce jusqu'à l'apparition des premiers "néolithiques" quelques siècles avant notre ère.

Les premières traces que nous avons de ceux-ci proviennent de Tchissanga où elles sont subcontemporaines des sites néolithiques de l'Estuaire du Gabon (Clist, 1988). Un indice près de Djambala laisse aussi penser qu'un autre courant ait pu parvenir au Congo par le Haut-Ogooué. Enfin, les séries de haches et houes polies de la région des Manyanga (encore non datées) méritent une attention toute particulière en relation avec le Bas-Zaïre et le Groupe de Ngovo (de Maret, 1986).

La métallurgie du fer est attestée avec certitude aux derniers siècles avant notre ère dans l'extrême ouest du pays. Dès les premiers siècles de notre ère, on la retrouve toujours dans cette zone mais aussi dans le secteur des plateaux et collines Teke. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu deux courants différents: l'un côtier, l'autre continental peut-être en relation avec l'axe de l'Ogooué au Gabon. Rapidement cette métallurgie du fer se généralise avec semble-t-il des zones de plus intense production: cas des plateaux Teke, de la région de Mindouli à Madingou; c'est dans cette dernière région que la fonte du cuivre va apparaître, pour l'heure pas avant le XIII^e-XIV^e siècles ad.

Bibliographie.

Bayle des Hermens (R.de) et Lanfranchi (R.), 1978, L'abri Tshitolien de Ntadi Yomba (République Populaire du Congo), *L'Anthropologie*, 82, 4, pp.539-564.

Bayle des Hermens (R.de), Lanfranchi (R.) et Peyrot (B.), 1980, Pré-acheuléen découvert dans des lignes de cailloux en République populaire du Congo, *l'Anthropologie*, 84, 1, pp.5-21.

Bede (R.P.) et Lanfranchi (R.), 1978, Inventaire sommaire des grottes et cavités dans la région de Bouansa (République Populaire du Congo), *Cahiers congolais d'anthropologie et d'histoire*, 3, pp.11-24.

Biberson (P.), 1967, *Galets aménagés du Maghreb et du Sahara*, Fiches typologiques africaines, 2ième. cahier, Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris.

Clist (B.), 1988, Un nouvel ensemble néolithique en Afrique Centrale: le Groupe d'Okala, *Nsi*, 3, pp.43-51.

de Maret (P.), 1986, The Ngovo Group: an industry with polished stone tools and pottery in Lower Zaïre, *The African archaeological review*, 4, pp.103-133.

Denbow (J.), sous presse a, Congo to Kalahari: data and hypotheses about the political economy of the western stream of the Early Iron Age, *The African archaeological review*, 8.

Denbow (J.), sous presse b, Rapport préliminaire sur l'archéologie du littoral congolais: prospections et fouilles de la région du Bas-Kouilou effectuées en 1988, *Nsi*, 7.

Denbow (J.), Manima Moubouha (A.) et Sanviti (N.) 1988, Archaeological excavations along the Loango coast, Congo, *Nsi*, 3, pp.37-42.

De Ploey (J.), 1963, *Quelques indices sur l'évolution morphologique et paléoclimatique des environs du Stanley-Pool (Congo)*, *Studia Universitatis Lovanium*, 17, Kinshasa.

Gampacka Likibi (F.W.), 1982, *Première approche archéologique du plateau Koukouya*, mémoire de D.E.S., Université de Brazzaville.

Lanfranchi (R.), 1979, *Recherches préhistoriques dans la moyenne vallée du Niari (République Populaire du Congo)*, Thèse de 3 ième. Cycle, Université de Paris I.

Lanfranchi (R.), 1983, Première datation 14C d'un fourneau de fonte du fer en R.P. du Congo, *L'Anthropologie*, 87, 1, pp.147-148.

Lanfranchi (R.), 1986, Les industries préhistoriques congolaises dans le contexte du Quaternaire récent, *Actes du symposium international sur les changements globaux en Afrique durant le Quaternaire-Passé, Présent, Futur*, pp.247-249.

Lanfranchi (R.), sous presse, Les industries préhistoriques en R.P. du Congo et leur contexte paléogéographique, in Lanfranchi

(R.) et Schwartz (D.) éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique*, ORSTOM, Paris.

Lanfranchi (R.), en préparation, *La préhistoire de l'Afrique Centrale occidentale: hommes et milieux*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Paris I.

Lanfranchi (R.) et Manima Moubouha (A.), 1986, Première datation 14C d'un bas-fourneau de fonte du cuivre en R.P. du Congo, *Cahiers congolais d'anthropologie et d'histoire*, 9, pp.7-12.

Lanfranchi (R.) et Pinçon (B.), 1988, Résultats préliminaires des prospections archéologiques récentes sur les plateaux et collines Teke en R.P. du Congo (1984-1987), *Nsi*, 3, pp.24-31.

Lanfranchi (R.) et Schwartz (D.), sous presse, Evolution des paysages de la Sangha (R.P. du Congo) au Pléistocène Supérieur: bilan des observations archéologiques, géomorphologiques, géologiques et paléobiologiques, in Lanfranchi (R.) et Schwartz (D.) éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique*, ORSTOM, Paris.

Lanfranchi-Salvi (C.), 1984, *Etude des gisements préhistoriques de Brazzaville et de Kinshasa (R.P. du Congo et R.D. du Zaïre)*, Thèse de 3 ième. cycle, Université de Paris I.

Manima Moubouha (A.), 1987, A propos des recherches archéologiques sur la métallurgie du fer et du cuivre en République Populaire du Congo, *Nsi*, 1, pp.3-5.

Manima Moubouha (A.), 1988, Le site archéologique de Moubiri, *Kala-Kala*, 1, pp.18-29.

Manima Moubouha (A.) et Sanviti (N.), 1988, Note complémentaire sur la fouille de sauvetage de Tsabouka, *Kala-Kala*, 1, pp.30-37.

Mortelmans (G.) et Monteyne (R.), 1962, Le Quaternaire du Congo occidental et sa chronologie, *Actes du IV ième. congrès panafricain de préhistoire et de l'étude du Quaternaire*, Musée Royal de l'Afrique Centrale, Annales série sciences humaines, 40, Tervuren, pp.97-132.

Obenga (Th.), 1972, *La préhistoire au Congo, une mise au point*, ronéotypé, 69 p., XXV planches.

Pinçon (B.), 1988, Archéologie du fleuve Congo: prospections sur la rive droite entre l'Alima et le Stanley Pool (République Populaire du Congo), *Nsi*, 4, pp.3-9.

Schwartz (D.), 1985, *Histoire d'un paysage: le Lousseke; paléoenvironnement Quaternaire et podzolisation sur les sables Bateke (quarante derniers millénaires, région de Brazzaville, R.P. du Congo)*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Nancy I.

Schwartz (D.) et Lanfranchi (R.), 1984, *Prospection sur le chantier routier de la RN 2, tronçon Ouesso-Lango*, COB 224, ORSTOM-Brazzaville, 10p..

Schwartz (D.) et Lanfranchi (R.), sous presse, Les remaniements des sols sur sables Bateke dans la région de Brazza-ville (Congo): une mise au point, in Lanfranchi (R.) et Schwartz (D.) eds, *Paysages quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique*, ORSTOM, Paris.

Schwartz (D.), Lanfranchi (R.) et Mariotti (A.), sous presse b, Origine et évolution des savanes intramayombiennes (R.P. du Congo), I. Apports de la pédologie et de bio-géochimie isotopique (^{14}C et ^{13}C), in Lanfranchi (R.) et Schwartz (D.) eds., *Paysages quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique*, ORSTOM, Paris.

Tchago (B.), 1986, *Etude des gisements préhistoriques de surface dans la région de Missafou*, Mémoire de D.E.S., Université Marien Ngouabi, Brazzaville.

Van Neer (W.) et Lanfranchi (R.), 1985, Etude de la faune découverte dans l'abri Tshitoli de Ntadi-Yomba (République Populaire du Congo), *L'Anthropologie*, 89, 3, pp.351-364.

Nsi 6, 1989, pp.79-96.

VESTIGES ARCHEOLOGIQUES DE FONTES DU FER DANS LA PROVINCE DU
WOLEU-NTEM AU GABON.

Bernard CLIST, Département d'Archéologie, CICIBA, B.P.770,
Libreville, Gabon.

a) Historique des recherches.

La Société Préhistorique et Protohistorique gabonaise fondée en 1963 mène une prospection sans lendemain en Février-Mars 1965 dans la région immédiate d'Oyem. B.Blan-koff et C.Hadjigeorgiou composaient cette mission. Les sites EY (Pk3 piste Oyem-Avazok) et EG (terrain d'aviation d'Oyem) sont alors découverts. Des pierres taillées y sont récoltées en surface (cfr.bulletins de la société n°2, 1965, p.33 et n°3, 1965, p.44).

Au cours de nombreuses prospections entre 1963 et 1967 le long de l'axe routier Ndjolé-Lalara les membres de la Société découvrent les sites des Pk.100,5 (site IL), Pk.104,5 (site HM), Pk.110,8 (site IM), Pk.118,4 (site HA), Pk.118,7 (site HC) et Pk.125,4 (site HB) (Farine, 1967 et liste inédite des sites in Bulletin de la Société n°8, non publié).

Il faut alors attendre décembre 1984 pour qu'une nouvelle mission s'aventure à Oyem (Peyrot et Oslisly, 1985, pp.34-35). Deux sites sont découverts près de l'aéroport de la ville, l'un avec des pierres taillées, l'autre avec des cé-ramiques.

En janvier 1985 A.Asseko Ndong prospecte le triangle Oyem-Bitam-Minvoul et découvre plusieurs sites avec des restes de fonte du fer (Asseko Ndong, 1988a et 1988b).

Le Département d'Archéologie du CICIBA organise avec l'aide financière de l'ACCT deux missions dans le Woleu-Ntem, l'une en février 1985, l'autre en octobre 1985. Soixante-et-onze sites de toutes périodes sont alors découverts (fig.1).

A.Asseko Ndong réalisera en janvier 1988 avec l'aide technique du Département d'Archéologie du CICIBA une campagne de fouilles sur quelques sites sélectionnés. Ces fouilles rentrent dans le cadre de son mémoire de maîtrise (1988a et 1988b).

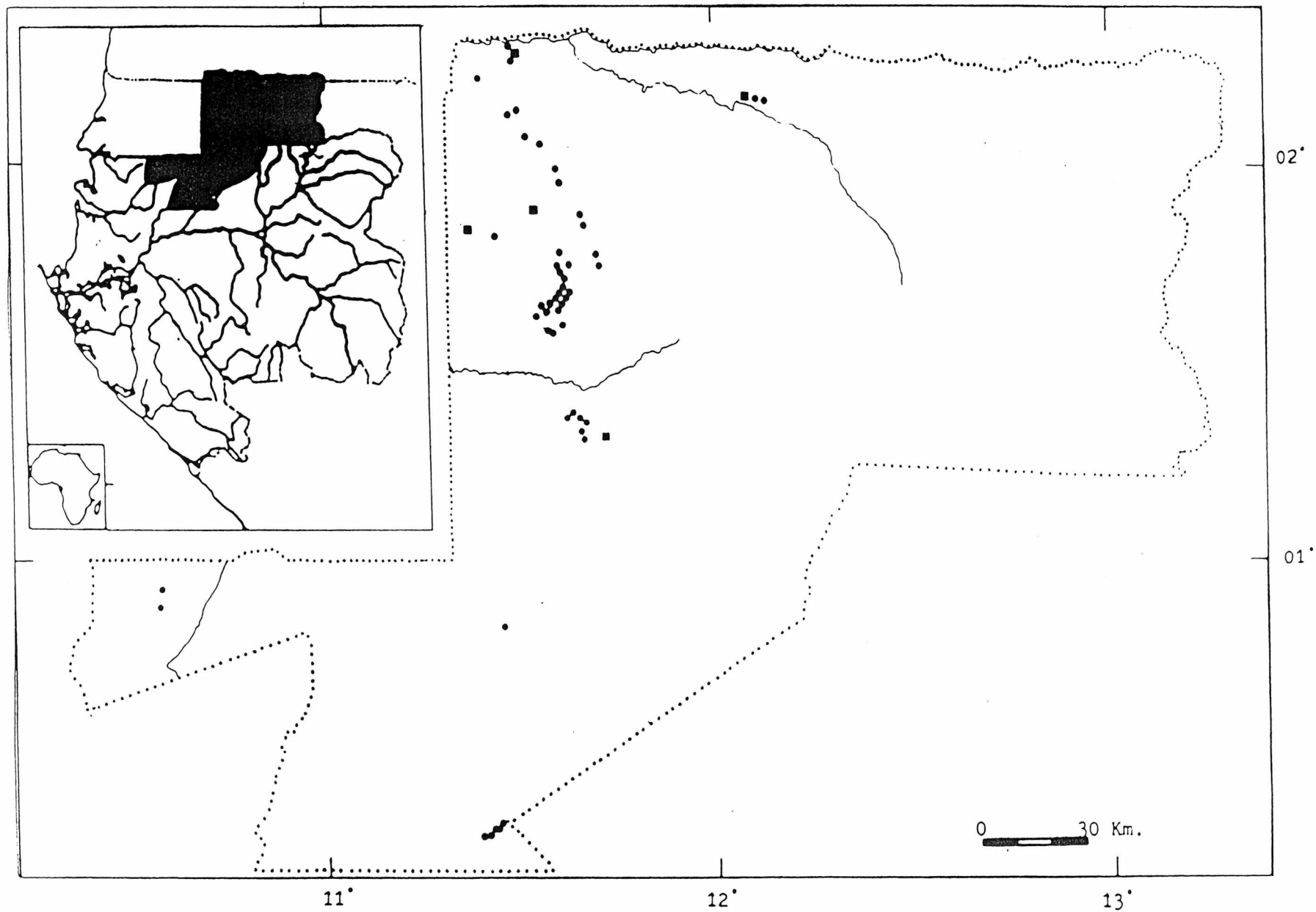


Figure 1: carte de répartition des sites archéologiques de la province du Woleu-Ntem toutes périodes confondues.
 ■: mines de fer, ●: sites archéologiques.

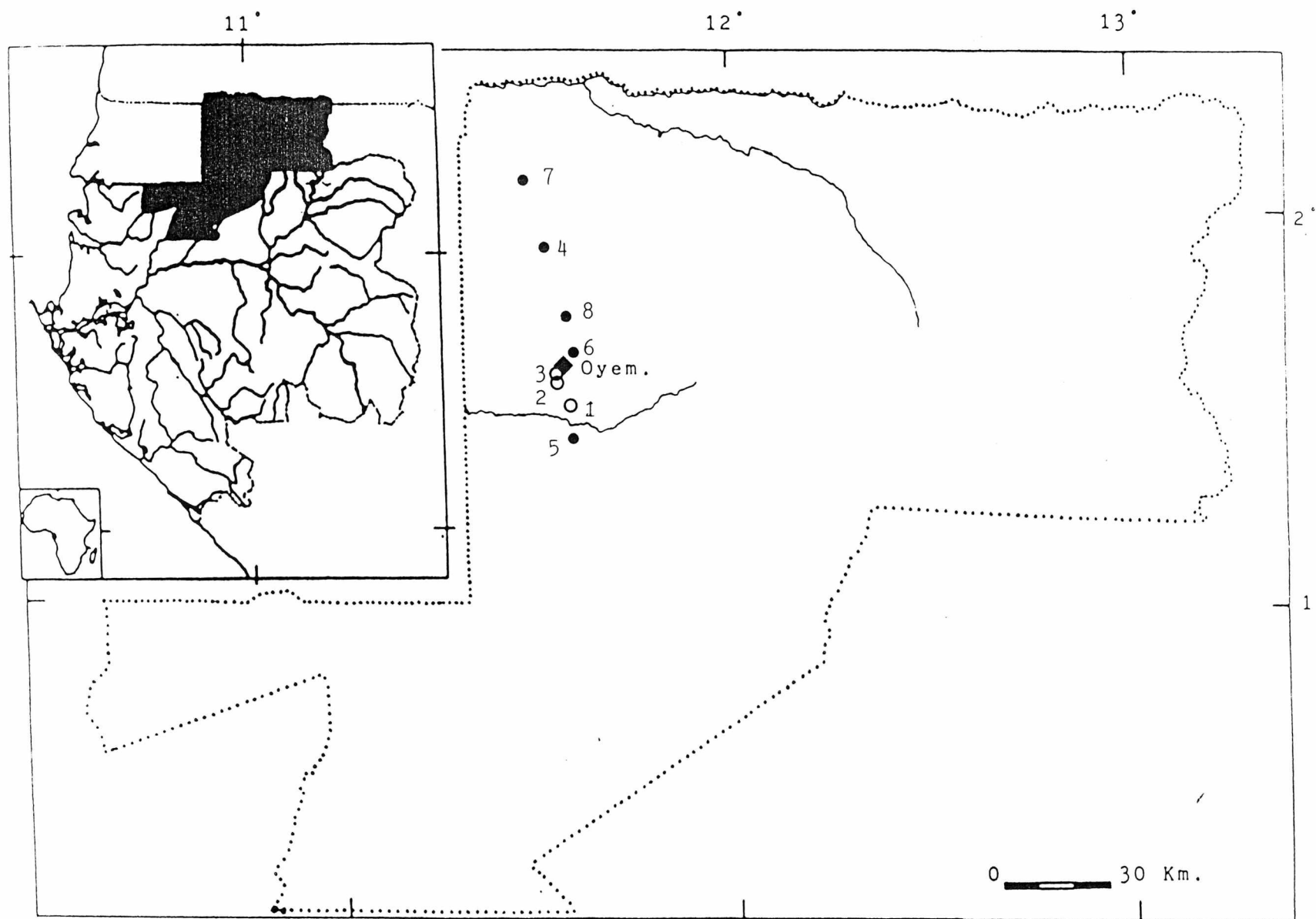


Figure n°2: Carte de répartition des sites fouillés : 1=Koualessis, 2=Oyem 1, 3=Oyem 2, 4=Akam, 5=Mbam, 6=Ndzomossi, 7=Nkobomboumou, 8=Soukoudzap.

Enfin, un second étudiant gabonais, monsieur F.Meye Edou, prospecte et découvre quelques nouveaux sites dans la province en 1989.

La carte de répartition des sites archéologiques connus (fig.1), synthèse des découvertes faites à ce jour et publiées, souligne deux caractéristiques: la première, l'immensité de la zone encore inconnue, la seconde, la concentration des gisements le long des voies de communication de la région. Les vastes régions vierges de sites archéologiques correspondent aux régions inhabitées ou inaccessibles par la route.

Les fouilles des sites Age du Fer Ancien du Woleu-Ntem ont déjà fait l'objet de deux communications importantes (Clist, 1989; sous presse a) et de courtes notes (Clist, 1987a, 1987b). Les vestiges de l'Age du Fer Récent sont présentés - outre les notes déjà citées - dans une récente étude (Clist, sous presse b).

Nous allons ici présenter une synthèse des fouilles consacrées à l'ensemble des gisements de fonte du fer tant de l'Age du Fer Ancien que de l'Age du Fer Récent et les replacer dans un contexte régional.

b) Age du Fer Ancien.

Les travaux de 1985 ont permis la découverte et la fouille de deux sites majeurs de fonte du fer. Il s'agit des sites d'Oyem 2 et de Koualessis.

Le site d'Oyem 2 a été découvert sur la pente d'une colline entre la piste Oyem-Mitzic et l'aéroport d'Oyem (01°33'59"N.; 11°34'24"E.). Oyem 2 est un site d'habitat. De nombreuses structures ont été cartographiées. Deux d'entre elles ont été fouillées.

La première structure creusée contenait des tessons, des charbons de bois, cinq petites scories de fer et quelques pierres en roche métamorphique.

Un échantillon de charbons de bois extraits du fond de la fosse a été daté de 2.220 +/- 75 BP (Lv-1520).

La seconde structure, plus haut sur la pente, contenait des tessons, des charbons de bois, des noix de palme carbonisées et une pierre en roche métamorphique.

Un échantillon mixte de charbons de bois et de noix palmistes recueilli entre -10 et -60 centimètres de profondeur dans le remplissage de la fosse a donné 2.280 +/- 55 BP (Lv-1521).

Les fonds des céramiques de ces structures sont plats, le décor relevé se limite à un croisillon finement incisé, à des

incisions verticales partant du fond, à des incisions en zigzags et en des rangs d'impressions au bâtonnet.

Le site de Koualessis, entre les villages de Koualessis et d'Assengama au Sud d'Oyem, a été fouillé sur 24 mètres carrés au moyen de trois tranchées et d'une série de carrés d'un mètre carré installés sur la coupe du talus de la piste (fig.4).

Ces 24 mètres carrés nous ont permis de mettre en évidence un niveau archéologique enfoui à -50 centimètres dans l'argile de recouvrement de la colline et plus précisément à la rupture de pente Nord-Nord-Ouest de celle-ci (fig.5).

Le niveau se poursuit sur plusieurs dizaines de mètres de coupe. A partir de ce niveau, 4 structures creusées ont été découvertes et étudiées (fig.5).

La fouille a révélé des fosses peu profondes et des fosses profondes.

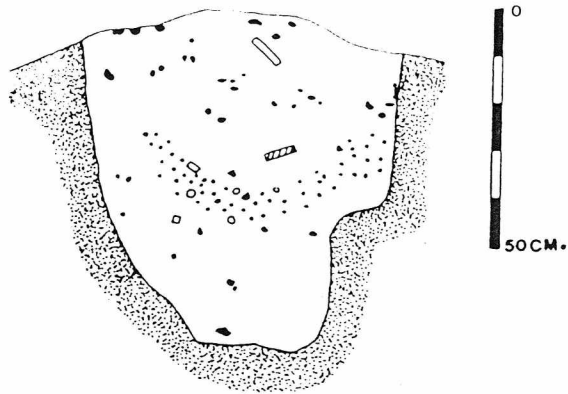
Les fosses profondes n°1 et 2 mesurent 85 et 90 centimètres de diamètre d'ouverture et sont profondes de 64 et 62 centimètres respectivement.

Elles contenaient des scories de fer, des fragments de tuyères bien cuites, d'autres mal cuites et friables, des fragments de la paroi du four de fonte, probablement la superstructure.

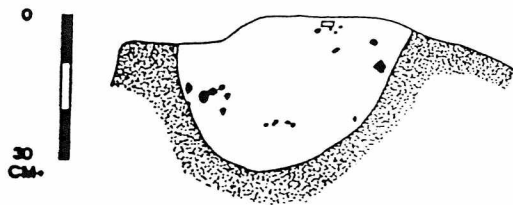
Les fosses peu profondes n°3 et 5 sont de faible développement. Elles mesurent respectivement 20/25 et 25 centimètres de profondeur et ont un diamètre d'ouverture sur le plan du niveau archéologique de 90 et 65 centimètres.

La répartition en plan des vestiges selon les grandes catégories d'artefacts c'est-à-dire dans le cas présent scories de fer, tuyères bien cuites et tuyères friables/fragments de parois illustre deux concentrations de scories de fer dans les structures 1 et 3 (18,50 Kg et 11,26 respectivement); la tranchée III contiguë à la structure 3 contenait dans ses 6 mètres carrés 15,53 Kg de scories. En se reportant au plan de masse on distingue donc une bipolarité dans la répartition spatiale dans les concentrations des résidus de fonte, l'un centré sur la tranchée III et la structure 3, l'autre sur la structure 1 à environ 25 mètres au Nord.

La répartition des artefacts de terre plus ou moins cuite (tuyères, tuyères friables, parois de four (?)) souligne encore des concentrations dans la tranchée III (4,79 Kg.), aux structures 1 (2,56 Kg.) et 2 (3,87 Kg.). En ne prenant en compte que les tuyères mal cuites et fragments de four (?), assez similaires dans certains cas, on retrouve les



OYEM 2 : FOSSE 2



OYEM 2 : FOSSE 1

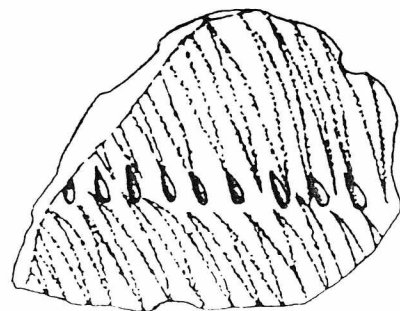
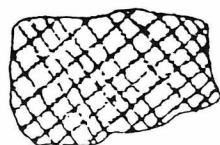
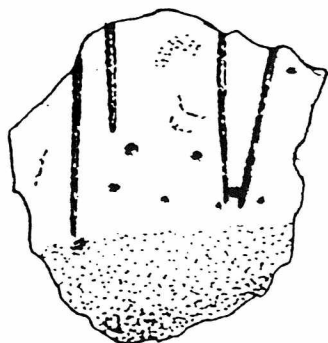
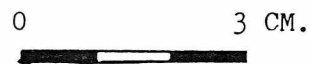
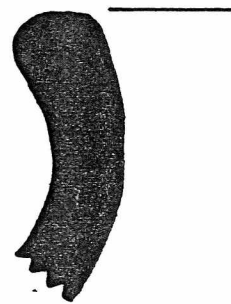


Fig.3: coupes et matériel céramique des fosses 1 et 2 du site d'Oyem 2.

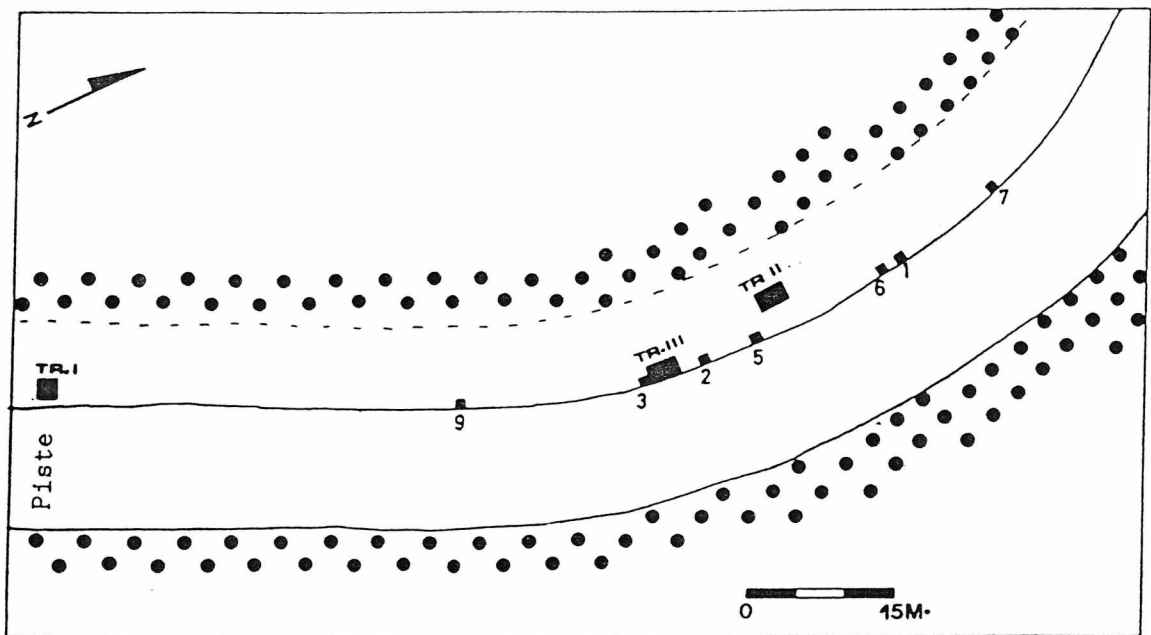
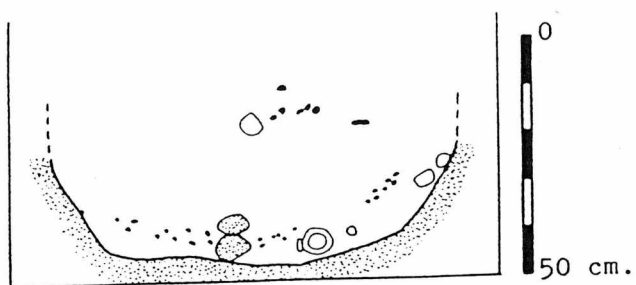
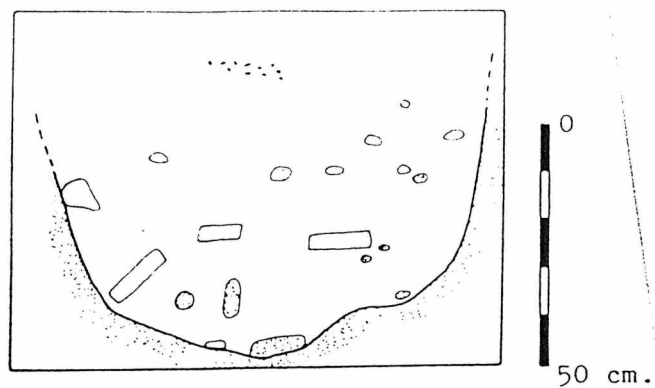


Fig. 4 : Plan du site de Koualessis avec localisation des carrés de fouilles.



Fosse n°2



Fosse n°1

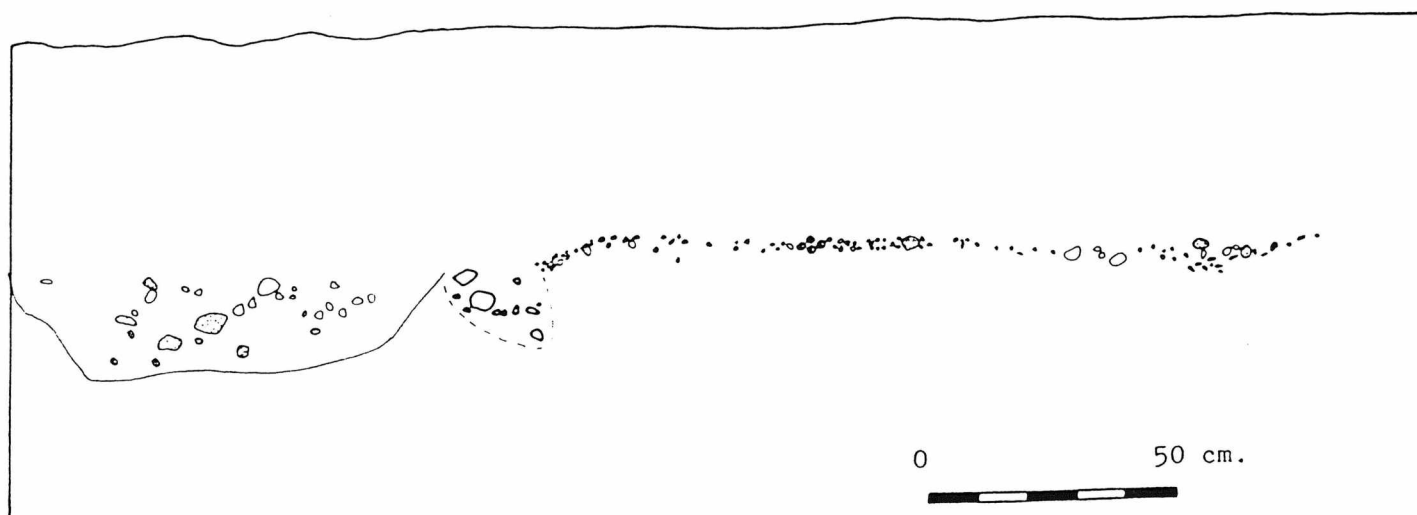


Fig. 5: Koualessis, coupe de la tranchée III, coté ouest et fosse n°3 Coupes des structures n°1 et 2.

concentrations des structures 1 (1,8 Kg.), 2 (3,19 Kg.) et de la tranchée III (3,57 Kg.).

Les tuyères exhumées ont un diamètre intérieur de 28 à 32 millimètres. Deux extrémités de tuyères mesuraient 14 et 21 millimètres d'épaisseur. La présence de dépôts scoriacés sur tous les fragments d'extrémités de tuyères est à souligner. Ces tuyères devaient donc dépasser de la paroi du creuset et venir vers le centre du foyer.

Plusieurs fragments de paroi ont été retrouvés. Il s'agit d'un placage d'argile qui a durci au feu. Ce placage mesure en épaisseur de 25 à 30 millimètres. Il pourrait éventuellement s'agir d'une partie de cuve, mais nous n'avons pas trouvé de traces de négatifs de bois dans ces argiles et aucune forme similaire, par exemple, aux cuves de la région Otoumbi/Lopé n'a été retrouvée. L'argile employée pour ces éléments de structure est identique à celui des tuyères.

On a remarqué l'absence totale de tout vestige céramique sur le site.

Deux échantillons de charbons de bois récoltés dans la fosse n°2 et dans le niveau d'occupation sont datés respectivement de 1920 +/- 60 BP (Beta-15058) et de 2110 +/- 70 BP (Beta-15059). Une troisième date (Beta-15057, 3390 +/- 70 BP) obtenue sur des charbons de bois dans la fosse n°1 est rejetée car elle est manifestement contaminée (Clist, sous presse a).

Les calibrations des dates 14C de l'Age du Fer Ancien sont données dans le tableau 3.

Un autre site, Oyem 1, caractérisé par plusieurs fosses remplies de quelques scories de fer, de fragments de parois (?) de four et de terre brûlée a été daté de 1710 +/- 60 BP (Beta-14830).

c) Age du Fer Récent.

Les fouilles menées en 1985 puis en 1988 ont permis d'identifier un type de structure de fonte du fer que l'on retrouve tout au long de la route Oyem-Bitam-Minvoul.

A ce jour sept fours de fonte ont été fouillés, deux ont été datés par le 14C et un troisième devrait l'être dans quelques mois (Asseko Ndong, 1988a, 1988b; Clist, 1987a, 1987b, sous presse b).

Les creusets des fours ont tous été élaborés sur le même modèle.

Sites	Creuset		Fosse à rôtiches	
	Ø d'ouv.	Prof.	Ø d'ouv.	Prof.
Elarmitang	1,20	0,50	0,13	0,38
Mbam	1,03	0,60	0,13	0,40
Mbomo I	1,50	0,40	0,12	0,40
Mbomo II	1,20	0,42	0,14	0,30
Missele	1,15	0,15*	0,20	0,30
Nkolayop	1,75	0,50	0,15	0,20
Soukoudzap	1,50	0,70	0,20	0,45

Tableau 1: mensurations des fours de fonte fouillés du Woleu-Ntem.

*: profondeur minimum car la structure de Missele a été arasée.

	Ech.N°1	Ech.N°2	Ech.N°3
SiO ₂	63,4%	2,7%	9,4%
TiO ₂			
Al ₂ O ₃	8,7%	4,9%	2,8%
Fe ₂ O ₃	24,6%	80,1%	81,8%
CaO	0,4%	0,2%	0,1%
MgO	0,9%	0,9%	0,9%
Na ₂ O	0,6%	0,6%	0,5%
K ₂ O	0,2%	0,2%	0,2%

Tableau n°2: composition d'une scorie de fer du village de Mbomo (n°1), d'un fragment de minerai de fer d'Akolitang (n°2) et d'Ayoss (n°3) [d'après Asseko Ndout, 1988b, p.18].

Une petite fosse cylindrique est d'abord creusée au centre de ce qui sera le creuset et à sa base. Cette fosse, les traditions orales sont unanimes à ce sujet, recevra le fétiche qui permettra une fonte réussie. Cette fosse à fétiche mesure de 0,12 à 0,20 mètres de diamètre et de 0,20 à 0,45 mètres de profondeur. Les parois sont bien droites, le fond plat. (Tableau 1).

A la suite de cette petite fosse, le creuset lui-même est installé. Il s'agit de fosses dont les diamètres d'ouverture conservés varient de 1,03 à 1,75 mètres et leur profondeur de 0,40 à 0,70 mètres. (Tableau 1).

L'analyse des coupes des sept fours livre un seul et même type de remplissage.

Tout d'abord, probablement lié aux opérations de fonte, une couche de terre rubéfiée épouse le contour du creuset. Plaquée sur celle-ci se trouve une véritable croûte très compacte qui peut atteindre 10 centimètres.

Le remplissage proprement dit se compose toujours d'une première couche noire, parsemée de scories de fer, de tuyères, de charbons de bois, de céramiques. Cette couche comble complètement la fosse à fétiche et le tiers ou la moitié inférieure du creuset. Sur cette couche vient s'appuyer une couche plus claire qui comble le reste de la fosse du creuset; elle peut être grise ou brune. Le matériel de cette couche est identique à la précédente.

Aucun reste de superstructure n'a été découvert au cours de la fouille des sept fours.

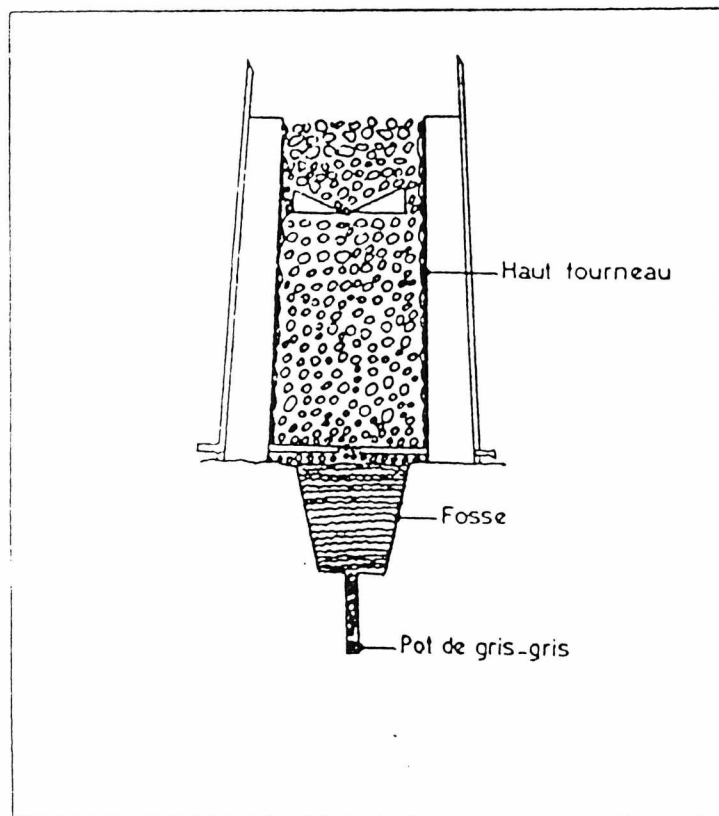
Les tuyères découvertes à Mbam et à Soukoudzap mesurent en épaisseur de 15 à 25 millimètres et ont un diamètre intérieur de 35 à 45 millimètres. Les négatifs de l'empreinte du végétal sur lequel les tuyères ont été moulés sont clairement visibles sur les parois intérieures des objets. Les ouvertures des tuyères sont recouvertes de coulées métalliques. L'une des tuyères du four de Mbam est complètement obturée par un véritable "bouchon".

Nous n'avons pas encore effectué d'analyse métallographiques. Cependant A.Asseko Ndong a réalisé trois analyses sur 2 échantillons de minerai de fer et sur un échantillon de scorie extrait du même type de four que ceux de Mbam et Soukoudzap (Asseko Ndong, 1988b).

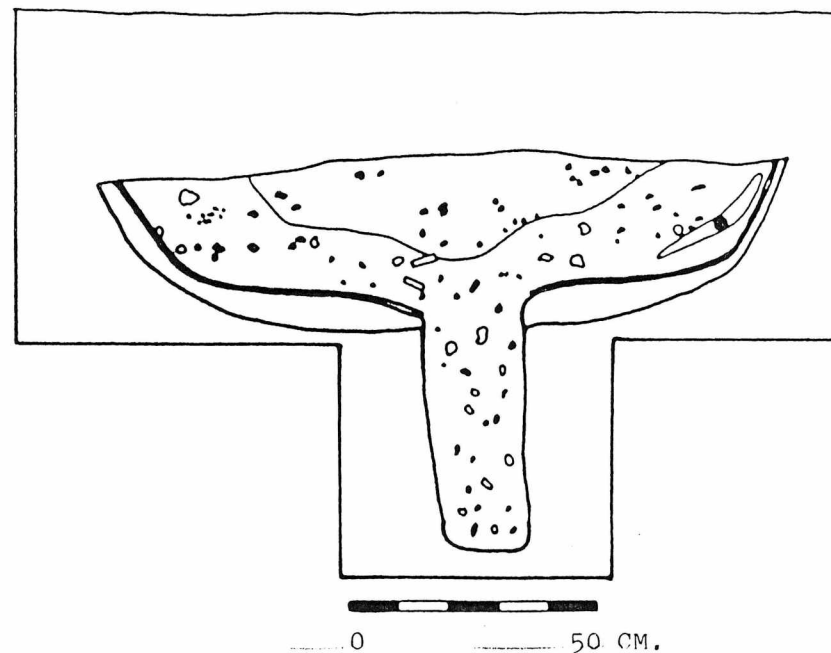
On remarque dans le tableau n°2 la forte teneur en fer de ce minerai (c.80%), et la présence non négligeable de SiO₂ (de 3 à 9 %) et de Al₂O₃ (de 3 à 5%).

Des tessons ont été découverts à Soukoudzap et à Mbam. Ils sont similaires.

1



2



3

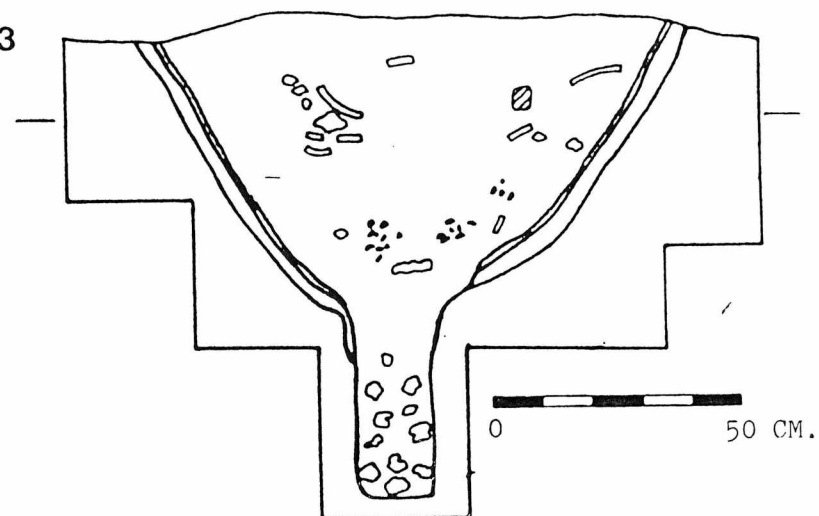


Fig.6: 1= coupe longitudinale d'un haut-fourneau Fang, d'après Tessmann, 1913, p.230; 2= coupe du four de fonte de Soukoudzap; 3= coupe du four de fonte de Mbam.

Les récipients en règle générale ne sont pas ou faiblement décorés. Les décors consistent exclusivement en cannelures larges groupées et tracées verticalement sur le col et l'épaule. Les panses ne sont pas décorées. Les fonds sont plats. Les pâtes, dures, sont blanches ou encore grises.

Il faut souligner la présence dans les premiers 40 centimètres de remplissage du four de Mbam de fragments d'une assiette européenne en porcelaine blanche rehaussé sur la lèvre d'un liseré bleu.

Les fours de fonte du fer de Mbam et de Soukoudzap ont été datés par le 14C.

A Mbam un échantillon de charbons de bois enfoui à -20 centimètres présent en paquet sur quelques centimètres carrés a été daté de 350 +/- 70 BP (Beta-15061).

A Soukoudzap un échantillon de charbons de bois récolté à -40/-50 centimètres a donné 270 +/- 60 BP (Beta-15062).

Trois autres sites du Woleu-Ntem ont été datés des mêmes périodes. Il s'agit des sites d'Akam (Beta-14826, 140 +/- 90 BP), de Nkobomboumou (Beta-14827, 360 +/- 60 BP) et de Ndzomossi (Beta-15060, 140 +/- 80 BP).

La calibration de ces dates par les dernières tables publiées (Stuiver et Reimer, 1986) oblige à nuancer ce que l'on pourrait tirer directement de ces dates radiocarbone.

En effet, le tableau n°3 donne la date calendaire à 1 sigma (colonne 3) pour chacune des dates 14C du Woleu-Ntem ainsi que les probabilités qu'elles tombent réellement dans la fourchette présentée (colonne 4). On voit de suite que les dates Beta-14826 et 15060 sont en fait inutilisables car elles sont comprises entre 1656 et 1955 de notre ère. Par contre les dates Beta-14827, Beta-15061 et Beta-15062 situent entre 1443-1637, 1443-1642 et 1512-1667 (à 86% de probabilités) de notre ère les opérations de fonte dans la région.

Il est ainsi très intéressant de constater que Beta-15061 du site de Mbam et Beta-15062 du site de Soukoudzap sont associés à une structure de fonte du fer qui nous l'avons vu plus haut est strictement identique à celles connues du début du siècle et qui sont associés sans équivoque possible aux Fang.

Nous pouvons ainsi et pour la première fois étendre cette association à la structure fouillée, donc à la date obtenue pour suggérer que les Fang sont présents au Woleu-Ntem et plus précisément dans la région d'Oyem au plus tard vers 1660.

Ces éléments archéologiques confirment l'hypothèse avancée par certains que les Fang seraient restés longtemps en forêt dans le Nord du Gabon avant de descendre lentement vers l'Ogooué et l'Estuaire du Gabon vers 1840-1860 (p.ex. Chamberlin, 1978).

Sites	N° Lab.	Dates 14C BP	Dates cor.	Probabilités
A				
Oyem 1	Beta-14830	1710 +/- 60	AD 241-409	94%: AD 255-395.
Koualessis	Beta-15058	1920 +/- 60	AD 4 - 131	91%: AD 1-133.
Koualessis	Beta-15059	2110 +/- 70	BC 348-51	68%: BC 210-90.
Oyem 2	Lv-1520	2220 +/- 75	BC 392-174	73%: BC 325-205.
Oyem 2	Lv-1521	2280 +/- 55	BC 400-233	50%: BC 402-354; 30%: BC 292-256.
B				
Akam	Beta-14826	140 +/- 90	AD 1656-1955	16%:1912-1945;1%:1953-1955. 20%:1670-1713;16%:1715-1749;6%:1760-1773;41%:1798-1887;
Nkobomboumou	Beta-14827	360 +/- 60	AD 1443-1637	59%:1451-1524;41%:1574-1627.
Ndzorossi	Beta-15060	140 +/- 80	AD 1659-1955	20%:1671-1712;16%:1716-1748;5%:1761-1772;42%:1799-1886;
Mbam	Beta-15061	350 +/- 70	AD 1443-1642	48%:1457-1528;52%:1557-1633. 16%:1913-1944.
Soukoudzap	Beta-15062	270 +/- 60	AD 1520-1662	53%:1512-1602; 33%:1615-1667; 2%:1752-1757;8%:1777-1795; 3%:1948-1953.

Tableau n°3: A= Age du Fer Ancien, B= Age du Fer Récent. Dates radiocarbone avec leur âge en BP, BC/AD (corrigées), et leurs probabilités de se trouver dans la fourchette indiquée (d'après Stuiver et Reimer, 1986).

d) Discussions.

Nous diviserons notre exposé en deux parties distinctes: l'Age du Fer Ancien et l'Age du Fer Récent.

Pour l'instant un trou archéologique existe entre c.AD 400 et AD 1400; celui-ci doit être associé au faible nombre de fouilles à ce jour effectuées et non à une absence d'occupation humaine dans cette tranche de temps.

Les fouilles du site d'Oyem 2 apportent de nouveaux et solides arguments à deux points importants relatifs aux premiers stades de l'expansion des locuteurs bantou en Afrique Centrale.

1°) des villages sont installés profondément en forêt équatoriale, en maintenant des palmiers à proximité de l'habitat, au plus tard c.400-200 BC.

2°) la fonte du fer est pratiquée dans ces villages dès cet instant. Aux alentours du début de l'ère chrétienne de véritables centres de productions existent, distincts des villages (ex.de Koualessis).

Ces dates d'Oyem que nous pouvons associer à d'autres au Gabon (Moanda 1 et 2, Digombe, e.a., 1987, 1988; Makokou, Peyrot et Oslisly, 1987; Mouila, Schmidt, e.a., 1985; Lopé 4, Peyrot et Oslisly, 1987), au sud-Cameroun (Obobogo, de Maret, 1982, 1985; Okolo, Atangana, 1988, Oliga, cfr.communication de J.-M.Essomba à ce séminaire; Nkométou, Ibid.), peut être aussi au Congo (Tchissanga, Tandou-Youmbi, Denbow, in press) placent à c.450-400 BC l'introduction du fer auprès des populations néolithiques ou néolithisées déjà présentes dans la région (Yaoundé = Culture d'Obobogo, cfr.de Maret, sous presse; Libreville, Groupe d'Okala, cfr. Clist, 1988; région de Pointe-Noire, cfr.Denbow, sous presse).

A l'Age du Fer Récent les fouilles ont montré une occupation humaine sans discontinuer de la région d'Oyem à partir de c.AD 1450.

Quatre faits essentiels ont été relevés:

1°) les prospections et les fouilles archéologiques confirment l'importance de la fonte du fer par le nombre élevé de structures de fonte relevées et fouillées tout au long du triangle Oyem-Minvoul-Bitam (Clist, sous presse b).

2°) aucune des structures de fonte ou des structures creu-sées n'a livré des vestiges de fonte du cuivre. Ceci confirme encore - si nécessaire soit il - ce que l'on savait du peu de profondeur diachronique de cette technique de travail des métaux, contrairement à certaines publications récentes et par trop aventureuses.

3°) la chronologie dégagée par les fouilles de Mbam et de Soukoudzap permet de proposer la présence dès 1660 AD dans la région d'Oyem des structures de fonte du fer rigoureusement identiques à celles de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle qui sont sans l'ombre d'un doute réalisées et utilisées par les Fang.

Nous étendons ainsi l'identification ethnique aux fours de Mbam et Soukoudzap et par là même nous plaçons un jalon spatio-temporel aux mouvements des Fang. Ceux-ci sont présents dans la forêt du Woleu-Ntem dans la région d'Oyem depuis au plus tard 1660.

Indirectement on souligne aussi l'existence d'une tradition de la fonte du fer encodée de manière rigide et qui se développe de c.1660 à c.1930 (date approximative des dernières fonte du fer traditionnelle dans le Woleu-Ntem).

4°) l'assiette européenne de Mbam dont le four est daté de 1443-1642 relance le problème de l'existence de circuits commerciaux entre la côte et l'intérieur des terres.

L'assiette a été importée à partir d'un poste européen côtier. Mbam est à 27 kilomètres au sud d'Oyem et à 210 kilomètres au minimum de la côte Atlantique.

Le commerce européen dans cette région (sud-Cameroun, nord-Gabon, Guinée-Equatoriale) commence avec les postes hollandais installés sur l'estuaire du Gabon à partir de 1594 et à Douala au Cameroun (Vansina, 1983, p.102-103). On peut donc restreindre la date du four de Mbam à 1600-1640 *terminus ante quem*.

Conclusions.

Les fouilles menées en 1985 dans la province du Woleu-Ntem en deux courtes missions et présentées dans ces quelques pages illustrent parfaitement la richesse que l'on peut extraire de projet de recherche archéologique dans des régions alors encore inconnues pour cette discipline.

Les conclusions provisoires, énoncées ci-dessus, ne sont qu'un appel à de nouvelles recherches de terrain qui pourront développer certains axes ou en initier de nouveaux.

Bibliographie:

Asseko Ndong (A.), 1988a, *Essai d'une approche ethno-archéologique sur la métallurgie du fer dans la province du Woleu-Ntem*, Mémoire de maîtrise, Université Omar Bongo, Libreville.

Asseko Ndong (A.), 1988b, Recherches en traditions orales et en archéologie dans la province du Woleu-Ntem (Gabon), 1985-1987, *Nsi*, 4, pp.10-20.

Atangana (Ch.), 1988, *Archéologie du Cameroun méridional: étude du site d'Okolo*, Thèse de 3ième. cycle, Université de Paris I, Paris.

Chamberlin (Ch.) 1978, The migration of the Fang into central Gabon during the nineteenth century: a new interpretation, *The International journal of african historical studies*, XI, 3, pp.429-456.

Clist (B.), 1987a, Travaux archéologiques récents en République du Gabon, 1985-1986, *Nsi*, 1, pp.9-12.

Clist (B.), 1987b, 1985: Fieldwork in Gabon, *Nyame Akuma*, 28, pp.6-9.

Clist (B.), 1988, Un nouvel ensemble néolithique en Afrique Centrale: le groupe d'Okala au Gabon, *Nsi*, 3, pp.43-51.

Clist (B.), 1989, Bilan des premiers travaux du département d'archéologie du CICIBA: missions du premier semestre 1985, in *Actes du colloque international: Les peuples bantu, migrations, expansion et identité culturelle*, Libreville, 1-6 Avril 1985, l'Harmattan/CICIBA, Paris, tome 1, pp.103-110.

Clist (B.), Sous presse a, Les plus anciennes traces de fonte du fer en forêt équatoriale au Gabon, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*.

Clist (B.), Sous presse b, Fouilles archéologiques de sites Age du Fer Récent dans la province du Woleu-Ntem, Gabon: 1985-1988, *Revue gabonaise des sciences de l'homme*, 3.

de Maret (P.), 1982, New survey of archaeological research and dates for west-central and north-central Africa, *Journal of African History*, 23, 1, pp.1-15.

de Maret (P.), 1985, Recent archaeological research and dates from Central Africa, *Journal of African History*, 26, 2, pp.129-148.

de Maret (P.), Sous presse, Nouvelles données sur la fin de l'Age de la Pierre et les débuts de l'Age du Fer dans la moitié méridionale du Cameroun, *Actes du Congrès Panafricain de Préhistoire et de l'étude du Quaternaire, Jos (Nigéria), Décembre 1983.*

Denbow (J.), Sous presse, Congo to Kalahari: data and hypotheses about the political economy of the western stream of the Early Iron Age, *The African Archaeological Review*, 8.

Digombe (L.), Schmidt (P.), Mouleingui (V.), Mombo (J.B.) et Locko (M.), 1987, Gabon: The earliest Iron Age of west-central Africa, *Nyame Akuma*, 28, pp.9-11.

Digombe (L.), Schmidt (P.), Mouleingui (V.), Mombo (J.B.) et Locko (M.), 1988, The development of an Early Iron Age prehistory in Gabon, *Current Anthropology*, 29, 1, pp.179-183.

Farine (B.), 1967, Quelques outils principaux des divers faciès préhistoriques des districts de Ndjolé et de Booué, *Bulletin de la Société préhistorique et protohistorique gabonaise*, 7, pp.22-36.

Peyrot (B.) et Oslisly (R.), 1985, *Paléoenvironnement et recherches archéologiques au Gabon: 1984*, Rapport d'activités ronéotypé.

Peyrot (B.) et Oslisly (R.), 1987, *Paléoenvironnement et archéologie au Gabon: 1985-1986*, *Nsi*, 1, pp.13-15.

Stuiver (M.) et Reimer (P.J.), 1986, A computer program for radiocarbon age calibration, *Radiocarbon*, 28, pp.1022-1030.

Vansina (J.), 1983, The peoples of the forest, in Birmingham (D.) et Martin (P.M.) eds., *History of Central Africa*, Longman, London and New-York, tome 1, pp.75-117.

Nsi 6, 1989, pp.97-101.

RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES AU GABON DU LABORATOIRE D'ARCHEOLOGIE DE
L'UNIVERSITE OMAR BONGO.

Lazare DIGOMBE, Michel LOCKO et Marie-Pierre JEZEGOU,
B.P.13131, Libreville, Gabon.

1. Introduction. [1].

Le programme national d'archéologie a été lancé au sein de l'Université Omar Bongo en 1981, sous l'impulsion et la direction de Lazare Digombe, alors Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines. Mais les activités ont véritablement démarré à partir de 1982, avec les missions successives de différents spécialistes français et américain comme D.Grébenart et P.Schmidt, l'acquisition d'un véhicule tout terrain Land Cruiser Toyota et le recrutement de trois enseignants-chercheurs permanents.

L'aménagement des structures provisoires du Laboratoire d'Archéologie (LANA), institution servant de cadre à la réalisation du programme s'est achevé en 1984, et depuis, le rythme des missions à l'intérieur du pays se poursuit, malgré d'énormes difficultés financières et logistiques.

Les axes de recherche s'orientent vers les directions suivantes:

- inventaire des sites archéologiques et fouilles de sites intéressants en vue de l'établissement d'un Atlas archéologique du Gabon.

- étude de la diffusion de la métallurgie, en particulier celle du fer.

- constitution d'une typologie de l'outillage lithique et de la poterie ancienne, avec une approche sur les techniques actuelles de fabrication locale de la céramique, afin de constituer dans une perspective ethno-archéologique des modèles utilisables pour l'étude des céramiques provenant des sites archéologiques.

Le bilan est encourageant, des résultats satisfaisants ayant été enregistrés dans les divers domaines.

2. Inventaire des sites.

Le LANA a pu mener ses recherches dans sept des neuf provinces du Gabon. Il s'agit de l'Estuaire, de l'Ogooué-Maritime, de la Ngounié, de la Nyanga, du Haut-Ogooué, de l'Ogooué-Lolo et du Woleu-Ntem. Pour l'instant on peut enregistrer plus de 120 sites inventoriés et partiellement prospectés.

Cinquante-huit dates ont été obtenues par la méthode du Carbone-14; ceci a permis de situer dans le temps 18 sites avec une précision satisfaisante.

Les sites peuvent être classés en quatre grandes catégories:

- sites à outillage lithique, associé ou non à des foyers.
- sites à poterie, associés ou non à des pierres taillées et à des vestiges métallurgiques.
- sites de la métallurgie du fer, avec présence de fourneaux ou de scories seulement. Quelques sites de la métallurgie du cuivre ont aussi été signalés.
- sites attestés uniquement par des traces de combustion (foyers).

Ce classement appelle quelques remarques. D'abord, on constate la prépondérance des sites à poterie, surtout dans les provinces de l'Ogooué-Maritime, du Haut-Ogooué, de l'Estuaire et de la Nyanga. Dans la Ngounié, encore peu prospectée, il a été découvert autant de sites à outillage lithique que de sites à poterie. Les régions qui ont livré les témoignages de l'Age du Fer les plus intéressants sont le Haut-Ogooué et la Ngounié.

Les sites prometteurs méritant de grandes fouilles sont pour l'instant Ndendé dans la Ngounié pour le Paléolithique, Moanda dans le Haut-Ogooué pour la métallurgie du fer et Massango dans la même province pour le Néolithique.

3. Axes de recherches sur les différents vestiges.

a) L'outillage lithique.

La présence d'un outillage lithique, riche et varié, est l'un des traits saillants de la Préhistoire gabonaise. Cette variété s'exprime d'abord dans la matière utilisée. Il s'agit généralement de quartzites et de grès pour les objets de grand calibre, de quartz et de silex pour les petits outils. Le jaspe noir reste la spécificité de la Ngounié et dans une moindre mesure du Haut-Ogooué.

Cette diversité se retrouve dans les types d'outils fabriqués, avec deux formes d'industries caractéristiques: micro-industrie à base de petits éclats de silex et de petits nucléus, surtout dans la province de l'Estuaire (Kango) et dans celle de la Ngounié (Lac Noir de Ndendé, Mandilou, Yombi, etc. ...) et macro-industrie à base de gros galets de quartzite donnant lieu à l'obtention de bifaces de grande taille, de pics, de choppers, de grattoirs épais sur galet ou rabots. Notons en particulier pour le Haut-Ogooué la présence de très belles haches polies et taillées, de meules, de broyeurs,

Sur la base de cet outillage, il est permis d'envisager une occupation très ancienne du Gabon, remontant sans doute à un Middle Stone Age de l'Afrique Centrale. Les périodes du Paléolithique Récent paraissent toutefois mieux représentées. En vue d'aboutir à une étude typologique plus précise, il conviendra de tenir, progressivement, une fiche descriptive de chaque pièce lithique.

b) La céramique ancienne.

Son étude en est encore à ses débuts. Elle a été précédée par l'élaboration d'une fiche descriptive, détaillée, pour l'inventaire des vestiges en cours de découverte. Cette fiche sera utilisable dans un programme informatique de type "fichier" lorsque le laboratoire sera équipé d'un micro-ordinateur. Par ailleurs, le travail sur la céramique ancienne nécessite des analyses physico-chimiques approfondies, souvent longues et coûteuses, seul moyen sûr pour arriver à caractériser et individualiser des lots de céramique.

Une seule étude a été réalisée à ce jour, sur les poteries retrouvées dans la fosse-dépotoir de Mbilapé IV et maintenant datées de 510 +/- 50 de notre ère. Cette céramique est caractérisée par la présence exclusive de récipients de forme fermée servant soit à la conservation des aliments (jarres aux parois épaisses d'un diamètre d'ouverture de 25 centimètres en moyenne pour une hauteur de 40 centimètres), soit à leur cuisson (pots et marmites d'un diamètre d'ouverture de 10 centimètres en moyenne pour une hauteur inférieure à 20 centimètres). Dans tous les cas la texture de la pâte est peu homogène, lâche et friable; les éléments non plastiques sont très grossiers, en quartz le plus souvent. Enfin, on observe la présence sur un même fragment de deux types de décor: décor par incision et décor estampé.

En rapport avec cette étude de la céramique ancienne du Gabon, deux enquêtes ethno-archéologiques ont été réalisées sur la céramique actuelle dans la province de la Nyanga et dans celle du Woleu-Ntem. Elles doivent être complétées par des analyses sur les échantillons d'argile prélevés.

Mais d'ores et déjà a été mise en évidence la grande différence au niveau qualitatif et esthétique entre les poteries actuelles et celles provenant de sites archéologiques: les poteries anciennes étant de bien meilleure facture, ceci s'explique par le fait que les poteries actuelles font l'objet d'un travail beaucoup moins soigné parce qu'elles ne sont plus utilisées dans la vie quotidienne mais seulement vendues comme souvenirs à des touristes occasionnels.

Les enquêtes ont également permis d'observer la coexistence de deux techniques que l'on retrouve sur les céramiques anciennes: le modelage à la main pour les petits objets et le montage au colombin pour les plus grands. Autre technique ancienne également observée sur la poterie actuelle: l'enduit des parois internes et externes des récipients à partir de décoctions d'écorces.

Toutefois, des variantes ont été remarquées entre les céramiques contemporaines provenant de la Nyanga et celles provenant du Woleu-Ntem: par exemple l'emploi de la technique du colombin pour de petits récipients dans le Woleu-Ntem et, toujours dans cette région, l'adjonction à la pâte de végétaux écrasés.

c) La métallurgie.

Les sites découverts par le laboratoire et attestant la pratique de la métallurgie du fer sont au nombre de 10, notamment:

- cinq sites dans le Haut-Ogoouédont Moanda I daté de 400 avant notre ère à 100 de notre ère, Moanda II daté de 400 à 190 avant notre ère et Mboma daté de c.270 de notre ère.
- trois sites dans la Ngounié c'est-à-dire le Lac Bleu de Mouila avec des dates s'échelonnant de 200 avant notre ère à 280 de notre ère, Yombi Pk.8 daté de c.40 de notre ère et Mandilou encore non daté.
- un site de l'Ogooué-Maritime, Mbilapé IV, où le charbon prélevé en association avec les scories peu abondantes a fourni la date de c.510 de notre ère.
- un site de l'Estuaire, Komo-O.D., encore non daté.

Les sites les plus intéressants sont ceux de Moanda I et II, puis du Lac Bleu de Mouila. Ils présentent, outre des scories, des vestiges de fours. Le gisement de Moanda est l'un des sites gabonais les plus intéressants pour la technologie du fer.

Mais il est encore prématuré, en l'état actuel des recherches, d'avancer une quelconque hypothèse sur la diffusion au Gabon de la métallurgie ancienne en général, du fer en particulier.

4. Conclusion.

Ces différents axes de recherche du laboratoire d'archéologie de l'Université Omar Bongo doivent demeurer prioritaires.

Ainsi, en vue d'obtenir la confection de l'*Atlas Archéologique du Gabon*, le Moyen-Ogooué, l'Ogooué-Lolo et l'Ogooué-Ivindo feront l'objet de plusieurs missions; ce qui n'exclut pas de nouvelles campagnes dans les régions déjà en partie couvertes. Ces prospections et sondages accompagneront les campagnes de fouilles de sites majeurs: Lac Noir de Ndendé (6.000 av.n.ère), Ikengué (3.210 av.n.ère-1820 ad), Moanda I et II (400 av.n.ère), Lac Bleu de Mouila (200 av.n.ère) et Bissobinam près de Cocobeach.

Il s'agit pour ce qui est de la pierre taillée et de la céramique d'effectuer l'analyse progressive des vestiges ramenés au laboratoire en provenance de sites offrant des niveaux bien datés et, si possible, des séquences stratigraphiques.

L'aspect ethno-archéologique en ce qui concerne la céramique continuera à retenir l'attention, avec des enquêtes supplémentaires dans les provinces du Haut-Ogooué et de l'Ogooué-Ivindo où la fabrication de la poterie subsiste.

L'étude typologique sera poursuivie, sur le matériel lithique, comme sur la céramique. Dans la même optique est entreprise, avec le concours du professeur P.Schmidt, l'étude comparative de la technique de construction des fours susceptibles de fournir des renseignements intéressants sur la provenance et le processus d'extraction du minerai, ainsi que sur celui de la fabrication du métal destiné à la forge.

Note:

[1]: **Note des Editeurs:** La communication du Laboratoire d'Archéologie de l'Université Omar Bongo a déjà fait l'objet d'une publication en 1987: Digombe (L.), Jézégou (M.P.) et Locko (M.), 1987, Recherches archéologiques au Gabon: bilan et perspectives, Série Documents, n°2, Laboratoire National d'Archéologie et d'Anthropologie, Université Omar Bongo, Libreville.

LES GRAVURES RUPESTRES DE LA VALLEE DE L'OGOOUÉ.

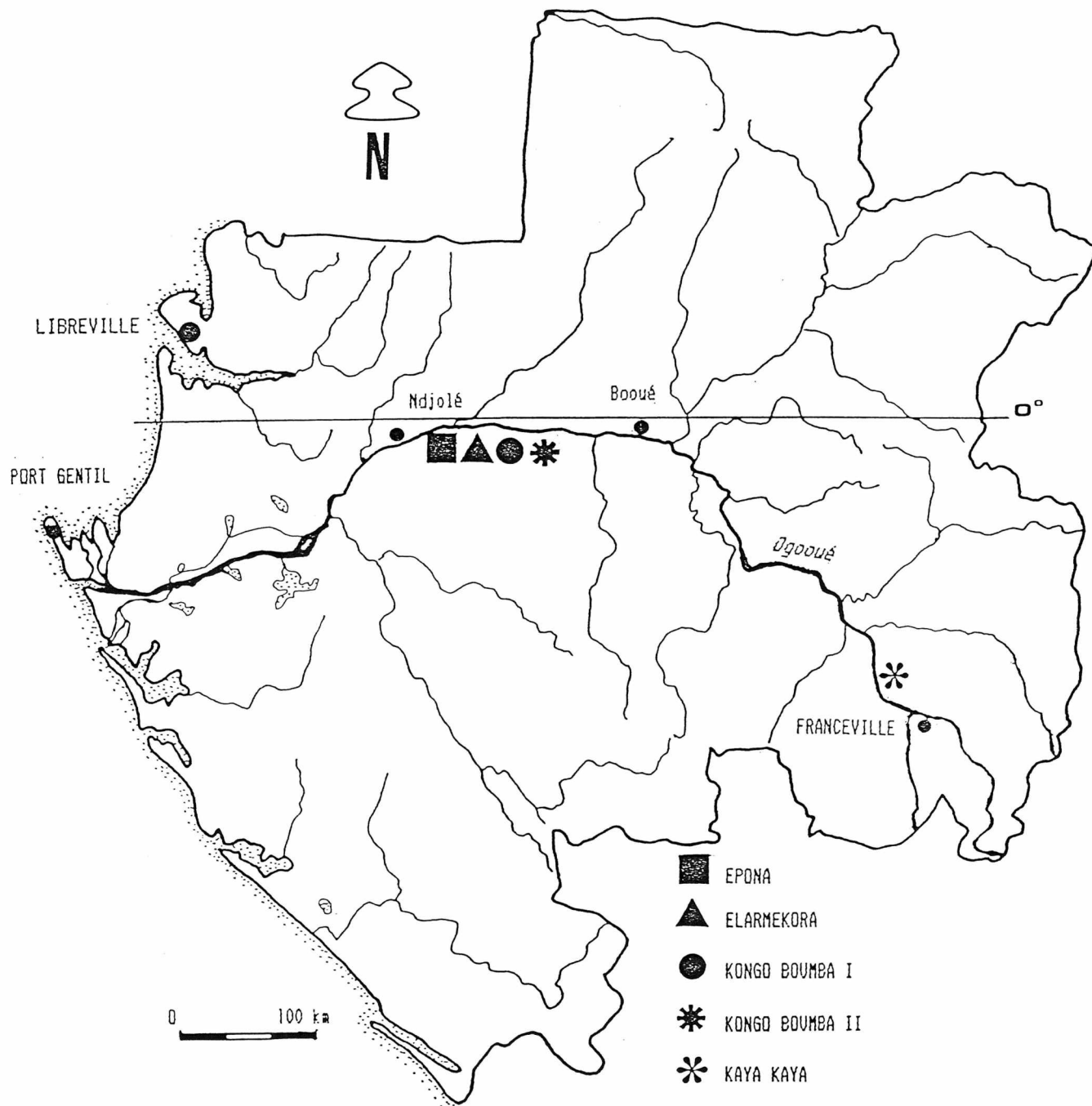
Richard OSLISLY, Projet Paléogab, B.P.4482, Libreville, GABON.

Les manifestations de l'expression créatrice de l'homme à travers les temps préhistoriques sont relativement nombreuses mais ses représentations graphiques, les plus recherchées, sont rares. En effet, en Afrique Centrale, ce n'est que sur le pourtour de la cuvette congolaise, zone de contact entre la forêt et la savane, que nous recensons des gravures rupestres: au Cameroun le gisement de Bidzar (Marliac, 1981), en République Centrafricaine les sites de la haute vallée de la Kotto et de la région de Bakouma (Bayle des Hermens, 1975), les grottes de Kiantapo et de Kiamakonde à l'Est et de Lovo à l'Ouest au Zaïre (Breuil, 1952) et en Angola la grotte de Museque et les ensembles rupestres de Caloca et de Capelo sur la haute vallée du Zambèze (Ervedosa, 1980).

L'art rupestre n'est connu au Gabon que depuis 1987 avec la découverte des gravures du site d'Elarmekora sur la moyenne vallée de l'Ogooué (Oslisly, 1987, 1988; Oslisly et Peyrot, 1987, 1988). Depuis, et surtout en 1989, des prospections systématiques sur les pointements rocheux de cet axe fluvial, vecteur millénaire des produits culturels, ont permis la découverte des nouveaux ensembles rupestres d'Epona près d'Elarmekora, de Kongo Boumba I et Kongo Boumba II dans la réserve de la Lopé-Okanda et de Kaya-Kaya dans la province du Haut-Ogooué (fig.1) (Oslisly, sous presse).

1. Le site d'Elarmekora (00°05'S., 11°10'E.).

Culminantes à plus de 250 mètres au-dessus du fleuve Ogooué, les dalles d'un pointement rocheux pyramidal révèlent près de deux cent trente gravures. Sur les surfaces propices de la roche (rhyolite tufacée) l'homme a matérialisé ses plus profonds désirs en utilisant la technique du piquetage. Chaque figure a été dans un premier temps ébauchée, par des traits minces et rectilignes à peine visibles, finement incisés à l'aide d'un burin de fer. Par la suite l'artiste gravait à l'intérieur de ces ébauches des milliers de petites cupules pour leur donner une véritable forme. La finesse des figurations graphiques et l'homogénéité des cupules semblent conforter l'hypothèse de l'utilisation d'un instrument métallique. Si la répartition de ces représentations sur les dalles rocheuses ne semble pas sujette à aucune règle, elles n'en sont pas moins regroupées suivant cinq zones.



CARTE DES SITES A GRAVURES RUPESTRES DE LA VALLEE DE L'OGOUE.

ZONE A

C'est la zone la plus riche car elle comporte près de cent vingt figures, quelques unes isolées mais la grande majorité regroupée sur huit concentrations dont certaines fresques. L'analyse typologique de ces représentations révèle neuf familles: la forme triangulaire est la plus fréquente (75%) avec les triangles simples, les triangles hampés, les pointes de lance ou alors les pointes de flèche. Les formes zoomorphes (24%) représentées par une faune de petits quadrupèdes (fig.2), de poissons et d'un probable lamentein, s'associent étroitement aux figures triangulaires, ce qui pourrait être un véritable contexte symbolique sur la chasse.

ZONE B

Située à une quinzaine de mètres vers l'Est et d'une superficie de près de douze mètres carrés, cette zone offre une surface gravée par des figures géométriques dont 60% de triangles. Nous y décelons aussi plusieurs petites rainures, vraisemblablement des traces d'affûtage.

ZONE C

C'est sur ce point sommital de 252 mètres que nous trouvons les plus beaux exemplaires de cercles concentriques associés à l'unique rosace à sept pétales mais aussi à une figure, la plus originale du site, dont l'aspect évoque une image anthropomorphe à tête hypertrophiée, forme baptisée ailleurs de "cosmonaute". La famille des cercles est la plus représentative avec dix-neuf figures; à une dizaine de mètres à l'Est se détachent deux figurations lézardiformes et une probable représentation de carapace de tortue.

ZONE D

Elle se situe sur une grande dalle affleurante sur la pente Nord-Est de l'éperon à 75 mètres en contre-bas. Les quarante-deux représentations piquetées font toutes partie de la famille des cercles (fig.3).

ZONE E

A une vingtaine de mètres plus bas, sur la paroi verticale d'un mamelon rocheux, se détachent neuf figures zoomorphes au piquetage zonal très large.

2. Le site d'Epona (00°06'S., 11°08'E.).

Au contact d'une galerie forestière et à trois kilomètres au Sud-Ouest d'Elarmekora, des rochers ovoïdes offrent sur leurs surfaces plus de trois cent quatre-vingt figurations gravées.

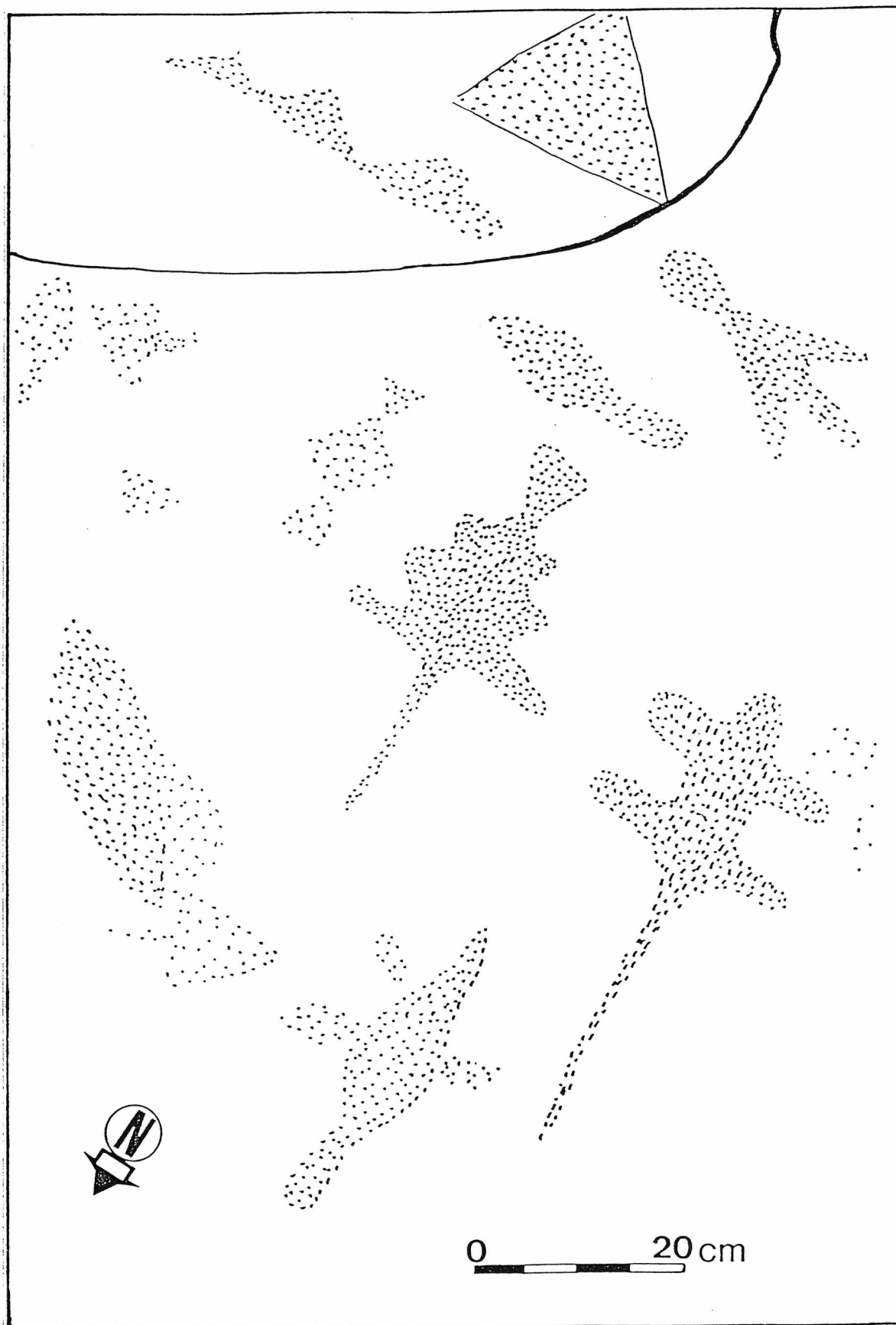


FIG n°1 : ELARMEKORA, Composition de figures zoomorphes et de gravures triangulaires hampées.

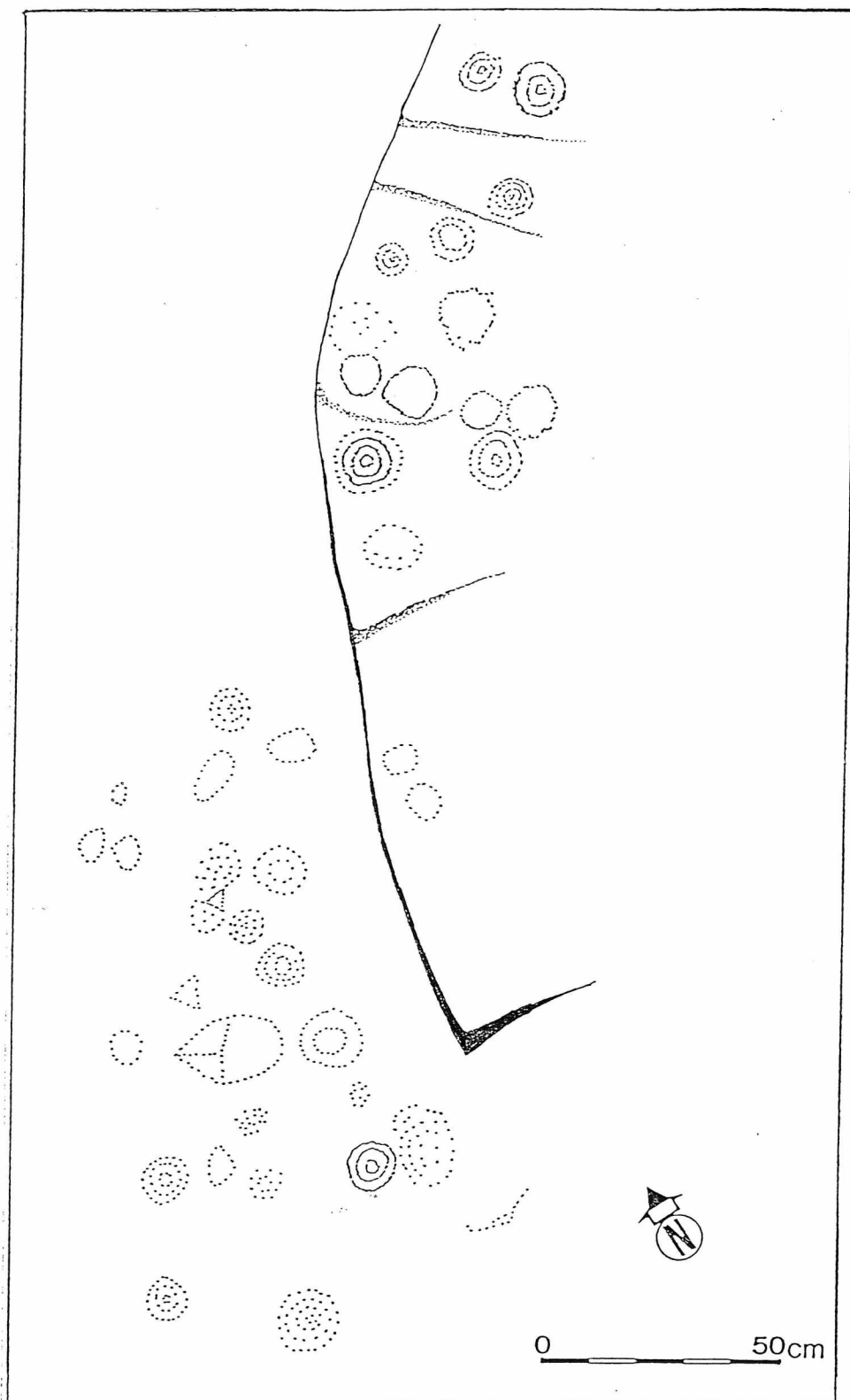


FIG n°2 : ELARMEKORA. Surface rocheuse piquetée de nombreux cercles simples et concentriques.

Ces blocs de ryolithe tufacée s'agencent en trois amoncellements sur les pentes douces d'une colline ensavanée.

Une nouvelle fois, la famille des cercles concentriques ou simples est la plus représentative (98%); nous y trouvons des associations de petits cercles simples gravitant autour d'un grand cercle parfois concentrique disposés comme les pétales d'une fleur.

La présence de cinq figures lézariformes tranche dans la constance de la forme circulaire. Les hommes ont ici encore utilisé les pointes burinantes de fer pour graver par piquetage les figures de leur imaginaire.

ENSEMBLE A

Les surfaces de cinq blocs rocheux sont gravées de plus de quatre-vingt dix figures géométriques, essentiellement des cercles, s'assemblant pour former de petites fresques.

ENSEMBLE B

A une douzaine de mètres en contre-bas, et sur deux rochers aux formes pyramidales, se détachent plus de cent dix nouvelles représentations: cercles concentriques ou simples, rosaces et petites chaînes de cercles.

ENSEMBLE C

Un ensemble de blocs rocheux trente mètres plus bas offre à nouveau sur la surface de ces rochers près de cent quatre-vingt figures toujours de la famille des cercles

3. Le site de Kongo Boumba I (00°05'S., 11°28'E.).

C'est sur un amoncellement de blocs rocheux à mi-pente, sur les berges du fleuve Ogooué que nous avons découvert ce nouveau site à gravures à 40 kilomètres à l'Est d'Elarmekora, dans la réserve de la Lopé.

Des blocs de grès quartzite de forme ovoïde, vraisemblablement érodés par l'action du fleuve dans des temps très reculés, offrent chacun une fresque de figures essentiellement géométriques.

En effet, la quasi-totalité des représentations font partie de la famille des cercles: spirales, cercles concentriques, chaînes de cercles juxtaposés ou alors sécants. Ces chaînes sont les plus nombreuses (90%), pouvant atteindre deux mètres cinquante de long pour les formes les plus simples mais presque cinq mètres quant elles se dédoublent ou se divisent comme les branches d'un candélabre.

Signalons aussi la présence de nombreux traits gravés serpentiformes ou méandriiformes toujours en étroite association avec les chaînes de cercles (fig.5).

Comme à Elarmekora, c'est la technique du piquetage à l'aide d'un burin de métal, qui a été utilisée sur la douzaine de blocs gravés. La roche présente aussi des formes de desquamation avancée qui vont entraîner la perte de certaines

gravures, véritables chefs-d'oeuvres de ce passé culturel govéen.

4. Le site de Kongo Boumba II (00°05'S., 11°28'E.).

Sur un dôme rocheux de grès quartzite relativement plan, à quelques huit cents mètres à l'Est de Kongo Boumba I, cet ensemble de gravures regroupe près d'une trentaine de figures où dominent encore dix-huit cercles concentriques (fig.6).

Nous y avons aussi découvert les premières représentations cruciformes associées à des figures lézariformes.

Le piquetage a encore été réalisé par percussion indirecte à l'aide d'un burin de métal.

5. Le site de Kaya-Kaya (01°35'S., 13°27'E.).

C'est lors de prospections minières par la Compagnie Minière de l'Uranium de Franceville (COMUF) que ce site a été découvert et nous a été signalé en vue d'estimer son importance archéologique et d'y effectuer le relevé des gravures rupestres.

A une quinzaine de kilomètres en aval de Franceville, dans la haute vallée de l'Ogooué et sur une petite rivière affluente, la Missitigui, les blocs de forme oblongue d'un filon de grès quartzite, offrent près d'une trentaine de représentations graphiques.

Sous l'entrelac végétal d'une étroite galerie forestière, ce site présente des motifs fort émoissés d'allure vulvaire gravés sur des blocs rocheux phalliformes.

Cette étroite association nous amène à penser que nous aurions là un site en rapport avec la fécondité.

Les figures se concentrent sur trois rochers; nous avons des sillons sommairement gravés qui ont été réalisés peut-être à l'aide d'instruments métalliques, hypothèse fondée sur la présence de fines traces d'affûtage sur l'un des blocs.

ROCHER A

Sur ce rocher sont tracés des traits rectilignes qui se recoupent ou alors divaguent mais également une figure complexe faite d'arcs de cercle imbriqués coupés d'une incision médiane.

ROCHER B

Ce bloc de forme ovoïde offre sur sa surface une riche composition de gravures d'allure vulvaire et en son centre une figure unique en "phi" considérée comme une schématisation conceptuelle extrême de l'homme (fig.7).

ROCHER C

Se détachent de ce rocher une figure arborescente et une demi-vulve fort émoissées de par la position du bloc en bas d'un rapide à polissage et au milieu du lit de la rivière.

FIG n°4 : KONO BOUHA I. Grande fresque associant spirales, cercles concentriques et chaînes de cercles.

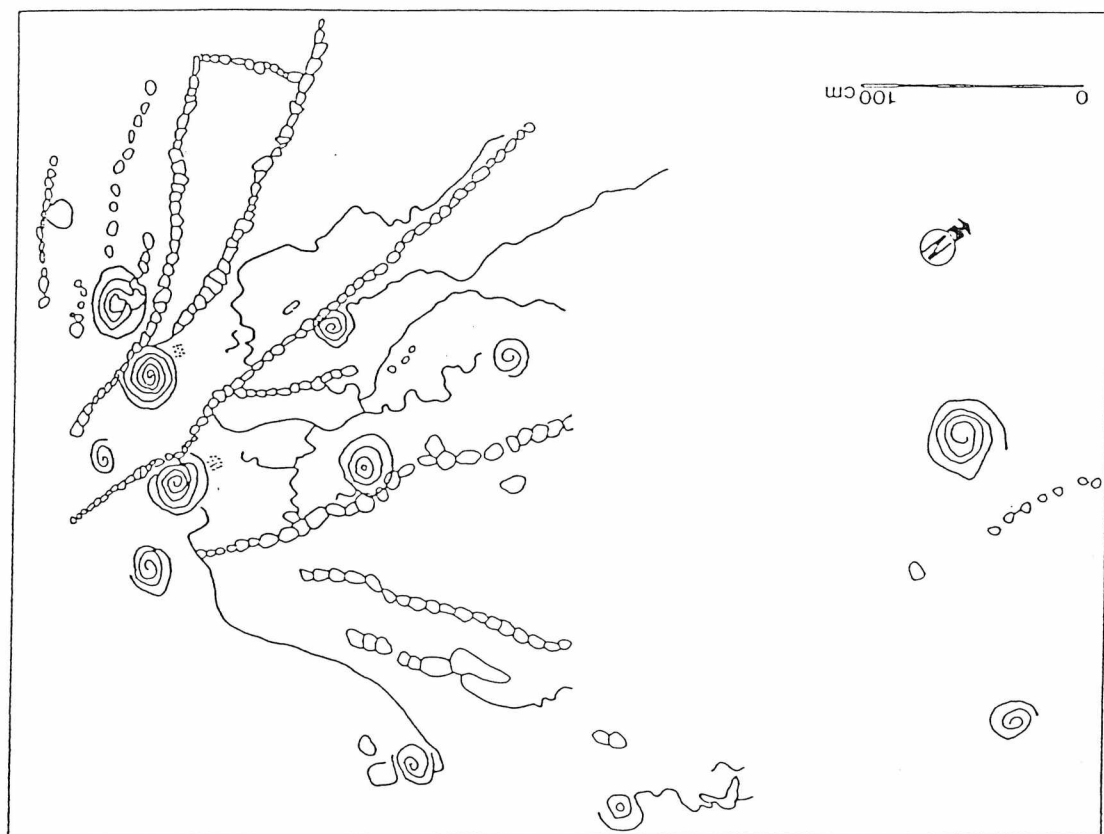
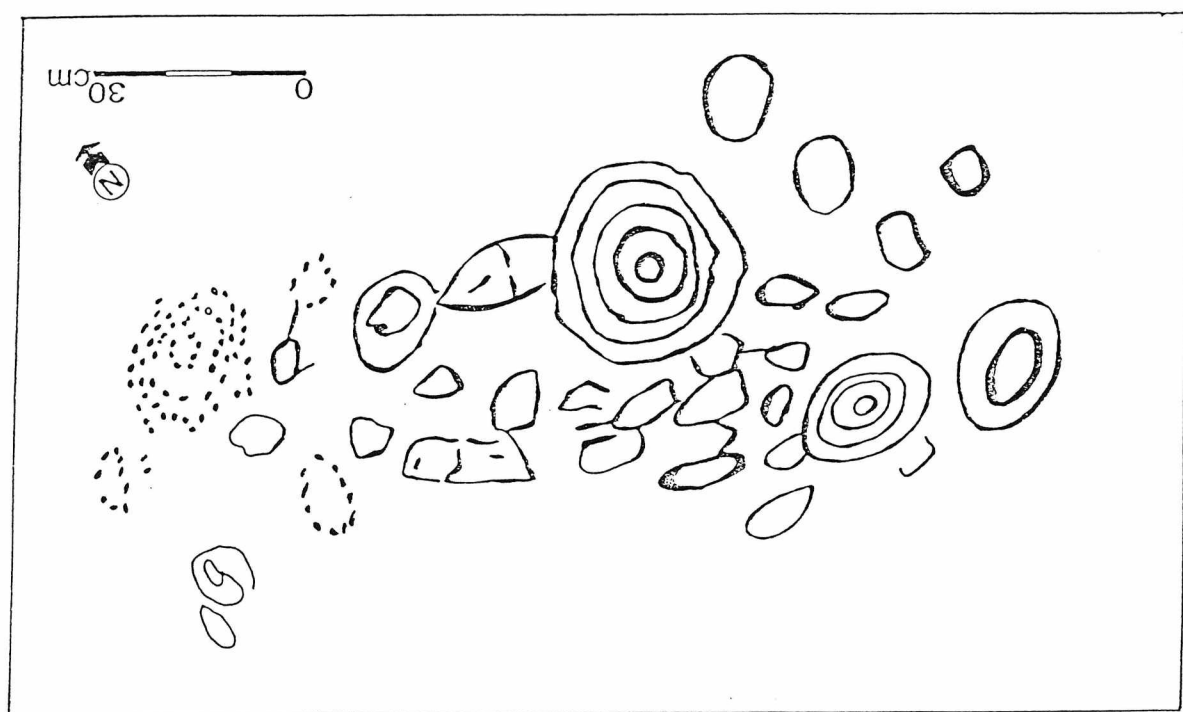


FIG n°3 : EPONA. Composition de cercles imbriqués et simples et de figures inachevées.



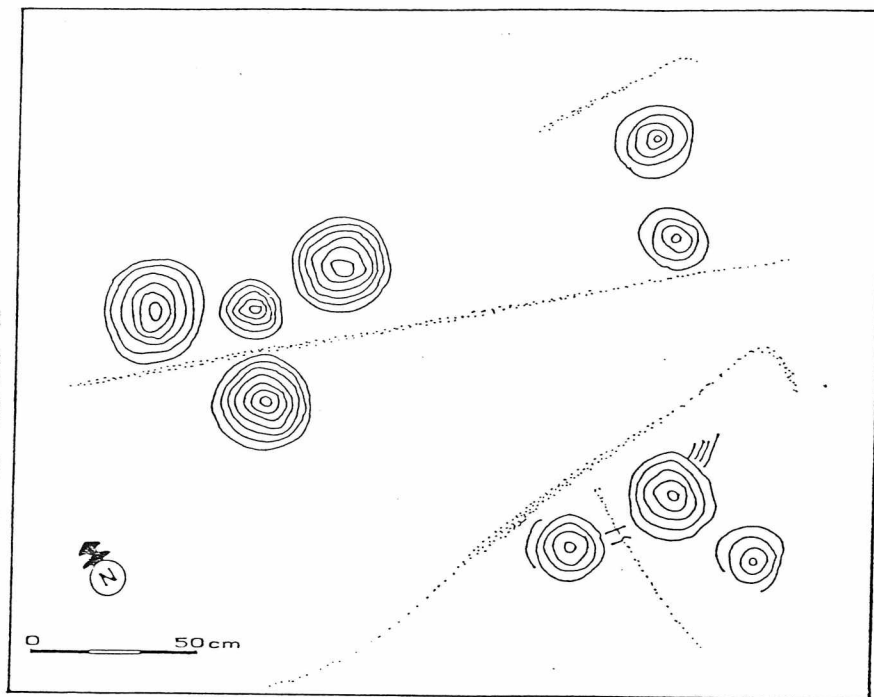


FIG n°5 ; KONGO BOUMBA II. Association de cercles concentriques.

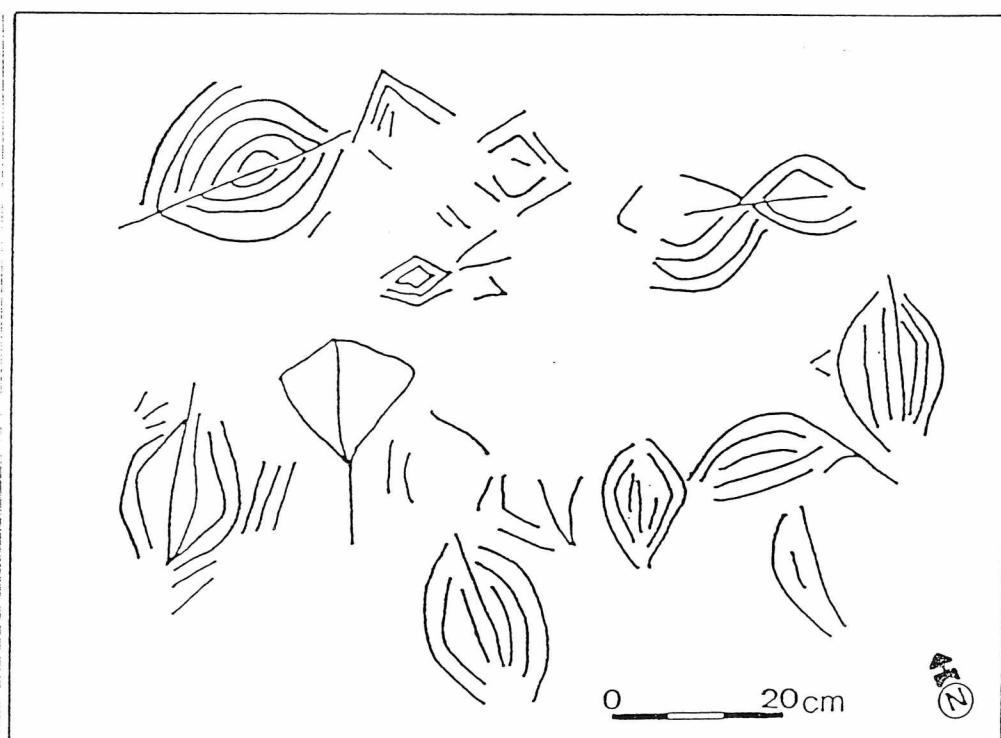


FIG n°5 ; KAYA KAYA. Riche composition de gravures d'allures vulvaires.

6. Discussion.

Dans l'état actuel des recherches c'est sur la vallée de l'Ogooué que se concentrent la majorité des sites. Cet art rupestre de plein air semble intimement lié à son environnement géologique de par sa distribution dans les paysages d'enclaves savanicoles, hérissées d'affleurements rocheux.

Son ancienneté sera toujours difficile à définir, néanmoins vu la patine des figures, vu les techniques de piquetage à l'aide de burins de fer et la chronologie bien cernée de l'Age du Fer dans la moyenne vallée de l'Ogooué, nous estimerions l'âge de ces pétroglyphes à environ 2.000 ans.

En effet, la colline la plus proche du site d'Elarmekora, deux cents mètres à vol d'oiseau, recèle un niveau d'habitat de l'Age du Fer de 1850 BP avec des scories de fer, des tessons de céramique aux décors faits de cercles concentriques comme ceux gravés sur le pointement rocheux. De plus, un faisceau convergeant de dates radiocarbone aux prémices de l'ère chrétienne indique une période florissante de l'Age du Fer pour cette région.

Il en est de même pour les sites de Kongo Boumba aux nombreux motifs de cercles concentriques que l'on retrouve aussi dans les décors des céramiques ansés du groupe "Okanda" datées pour les plus anciennes dès le second siècle avant notre ère (Oslisly, 1986).

Bien que la technique d'élaboration soit différente, les gravures du site de Kaya-Kaya peuvent elles aussi être estimées du début de l'ère chrétienne car à la même période, dans les environs proches un Age du Fer y est reconnu.

La vallée de l'Ogooué, axe obligé, tend à devenir un haut lieu de l'art rupestre de plein air en Afrique Centrale, mais il ne faudra surtout pas oublier que ces gravures devront nécessiter face à l'homme une protection de quelconque manière afin de sauvegarder ce patrimoine de l'Art Préhistorique.

BIBLIOGRAPHIE.

Bayle des Hermens (R.de), 1975, *Recherches préhistoriques en République Centrafricaine*, Labethno, Nanterre.

Breuil (H.), 1952, *Les figures incisées et ponctuées de la grotte de Kiantapo (Katanga)*, Annales du Musée Royal du Congo belge, série sciences humaines, n°32, Tervuren.

Ervedosa (C.), 1980, *Arqueologia angolana*, Republica Popular de Angola, Ministerio da Educaçao, Lisboa.

Marliac (A.), 1981, *Recherches sur les pétroglyphes de Bidzar au Cameroun septentrional*, Mémoire ORSTOM n°92, Paris.

Oslisly (R.), 1986, *Archéologie des enclaves savaniques du Moyen-Ogooué*, mémoire de D.E.A., Université de Paris I.

Oslisly (R.), 1987, Découverte des premières gravures rupestres au Gabon, *Nyame Akuma*, 29, pp.26-27.

Oslisly (R.), 1988, Gravures rupestres au Gabon: les pétroglyphes d'Elarmekora, *L'Anthropologie*, 92, 1, pp.373-374.

Oslisly (R.), En préparation, *L'Ogooué des pétroglyphes*.

Oslisly (R.) et Peyrot (B.), 1987, *L'art préhistorique gabonais*, Rotary-Club de Libreville, Libreville.

Oslisly (R.) et Peyrot (B.), 1988, *La préhistoire au Gabon*, Editions du Ministère de l'Education Nationale, Libreville.

Nsi 6, 1989, pp.115-125.

PALEOECOLOGIE DU GABON A 15.000 ANS B.P.: SITUATION THEORIQUE ET
IMPLICATIONS SUR LA PALEOECOLOGIE DE LA FIN DU PLEISTOCENE.

Bernard PEYROT, Projet Paléogab, B.P.5145, Libreville, Gabon.

"L'écologie de l'homme préhistorique, c'est-à-dire la reconstitution de son environnement et de son mode de vie, est devenu un élément très important des recherches archéologiques." (Moeyersons et Roche, 1978, p.37).

Cette opinion publiée il y a quelques années est tout à fait juste dans la mesure où, les milieux naturels ont joué un rôle inducteur ou sélectif de cladogenèse, particulièrement aux époques reculées des premières humanités, alors que les hommes étaient dépendants des ressources et soumis aux risques de leur environnement avec lequel leur adaptation était vitale. La compréhension de la mouvance des individus et des groupes, de leur évolution techno-culturelle aux périodes couvertes par l'archéologie ne peut être véritablement atteinte si l'on n'intègre pas les relations étroites qui s'établissaient ainsi aux époques lointaines entre les hommes et les paysages.

L'apport des sciences de l'environnement en ce domaine est considérable et parmi elles, la géographie physique fournit, grâce à ses méthodes d'une approche globale de l'étude des paysages actuels et anciens, alliée à un constant souci de la dimension historique, les moyens de retrouver les modalités concrètes des échanges entre des milieux mouvants et les sociétés du passé.

Un paléo-environnement centre africain ?

Jusqu'à la seconde moitié de ce siècle, les espaces de forêt dense des tropiques humides africains étaient considérés comme fixés depuis les origines et insensibles aux fluctuations climatiques, tant la vigueur de cet "enfer vert" masquait aux observateurs cette "puissance illusoire" aujourd'hui largement démontrée.

C'est à des botanistes tels A.Aubreville ou R.Schnell que l'on doit le constat pertinent selon lequel l'extraordinaire hétérogénéité floristique et faunistique des massifs forestiers d'Afrique Centrale traduisait de profondes perturbations bioclimatiques et d'importantes modifications physionomiques et spatiales (Aubreville, 1962, 1967; Schnell, 1950) (fig.1).

Depuis, les recherches de paléo-environnement se sont multipliées apportant sans cesse de nouveaux indices et de nouvelles preuves convergentes de profondes perturbations des paysages quaternaires de cette aire géographique.

En même temps, les données de l'archéologie, tout en révélant la présence de contextes techno-culturels chronologiquement différenciés, posaient implicitement les questions des liens de plus en plus manifestes entre les hommes et leur milieu (Mortelmans, 1955; De Ploey, 1965; Cahen, 1975; Bayle des Hermens, 1975; Lanfranchi, 1979).

Mais les données les plus précises et les plus révéla-trices ont été apportées par les études de paléo-écologie fondées sur des analyses palynologiques couplées à des mesures radiochronologiques. Ainsi, citerons-nous les travaux de J.Maley au Nigéria et au Cameroun par lesquels, la réalité d'une période fraîche et aride entre 20.000 et 14.000 ans B.P., au cours de laquelle les forêts ont cédé la place aux savanes, tandis que des essences orophytes s'établissaient à de moyennes altitudes, a été magistralement démontrée (Maley, 1987, 1989; Maley et Brenac, 1987).

Des constats similaires ont été faits par les études sédimentologiques des prismes sédimentaires "off-shore" réalisées par P.Giresse et ses collaborateurs (Caratini et Giresse, 1979), comme par des analyses palynologiques de sondages à l'intérieur des terres (Elenga, 1987). De même, des observations botaniques révélaient l'existence de flores rélictuelles afromontagnardes sur certains massifs de la bordure occidentale du bassin du Congo. Ainsi, la découverte de *Podocarpus latifolius*, de *Rapanea melanophloeos*, d'*Ocotea gabonensis* au Mont Kouiy sur le versant congolais du Massif du Chaillu (Maley, e.a., 1990), au Mont Koupé au Cameroun (Letouzey, 1968) et plus récemment au Gabon d'orophytes sur inselbergs (*Rytigynia neglecta*, *Dalbergia oligophylla*, *Mesanthemum jaegeri*) déjà signalées au sud-Cameroun par J.F.Villiers (1981). Dernièrement la découverte de *Podocarpus latifolius* sur le versant équato-guinéen des Monts de Cristal (communication orale P.Oberson).

Se fondant à la fois sur les données des paléo-températures (faune océanique de foraminifères) et les modèles de la climatologie actuelle du Golfe de Guinée, la thèse d'un contrôle des conditions atmosphériques et des échanges océan-continent par les températures de surface des eaux marines (S.S.T.[1]) et les upwellings et celle du rôle inducteur des upwellings dans les changements bio-climatiques survenus dans cette partie de l'Afrique Centrale ont été proposées (Maley, 1989), confirmant l'analyse de Van Zinderen Bakker (1982).

Les mécanismes sont simples: le renforcement des alizés dans la partie Ouest de l'Atlantique déclenche des upwellings, tant en position équatoriale que le long des côtes (courant profond de Lomonosov; Wauthy, 1983). Ces eaux fraîches de surface stabilisent l'atmosphère donnant naissance à une couverture nuageuse stratiforme faiblement pluviogénique qui, transportée sur le continent réduit les températures et les pluies. Du fait d'un déficit hydrique, les forêts régressent au profit des savanes. Ainsi, vers 18.000 ans BP, il ressort des reconstitutions que les remontées d'eaux froides devaient durer une grande partie de l'année, entraînant une phase de régression forestière et d'expansion des savanes sur le continent centre-ouest africain, dont le Gabon (Maley, 1989).

Le Gabon: une aire très sensible aux oscillations climatiques.

Le Gabon, en position trans-équatoriale se trouve à la charnière des influences des centres d'action des deux hémisphères, situation instable et fragile, très sensible à la moindre fluctuation. Cette fragilité apparaît déjà dans l'équilibre acrobatique par lequel la forêt gabonaise ne peut se maintenir que grâce à une couverture nuageuse de 6 à 8 octas, qui, provoquant une baisse des températures, réduit l'évaporation lors de la grande saison sèche de Juin à Septembre, qui, normalement, serait fatale. De même, l'écharpe des savanes et steppes littorales est largement due aux cinq mois de saison sèche, annuellement déterminée par les upwellings côtiers.

Dans le contexte actuel, il suffit d'une légère modification de l'un des paramètres de contrôle pour que le pays en soit immédiatement affecté. Ainsi en est-il des descentes très méridionales de la Z.I.T.C. [1], entraînant l'Harmattan jusque sur les îles de Sao Tomé et Principe et par 3° de latitude Sud (Wauthy, 1983) ou de l'absence complète de saison sèche estivale, due à un phénomène "El Niño" dans le Golfe de Guinée (Piton, 1987).

Il n'est que trop évident que cette situation très fragile a été largement perturbée lors des oscillations paléo-climatiques Quaternaires, où la durée et l'intensité des saisons sèches fluctuaient selon la dynamique océanique, allant de longues périodes de péjorations pluviométriques générées par les refroidissements, à de brutales réhumidifications lors d'invasions d'eaux chaudes peu salées qui amplifiaient la mousson.

Un modèle théorique: reconstitution de la paléo-écologie du Gabon à 15.000 ans BP.

C'est sur la base de ces données qu'une reconstitution paléo-climatique théorique du Gabon à 15.000 BP, au coeur de la phase rhexistasique de Würm III (Léopoldvillien, Ogolien ou encore Pléistocène Supérieur) est tentée par expression cartographique synthétique.

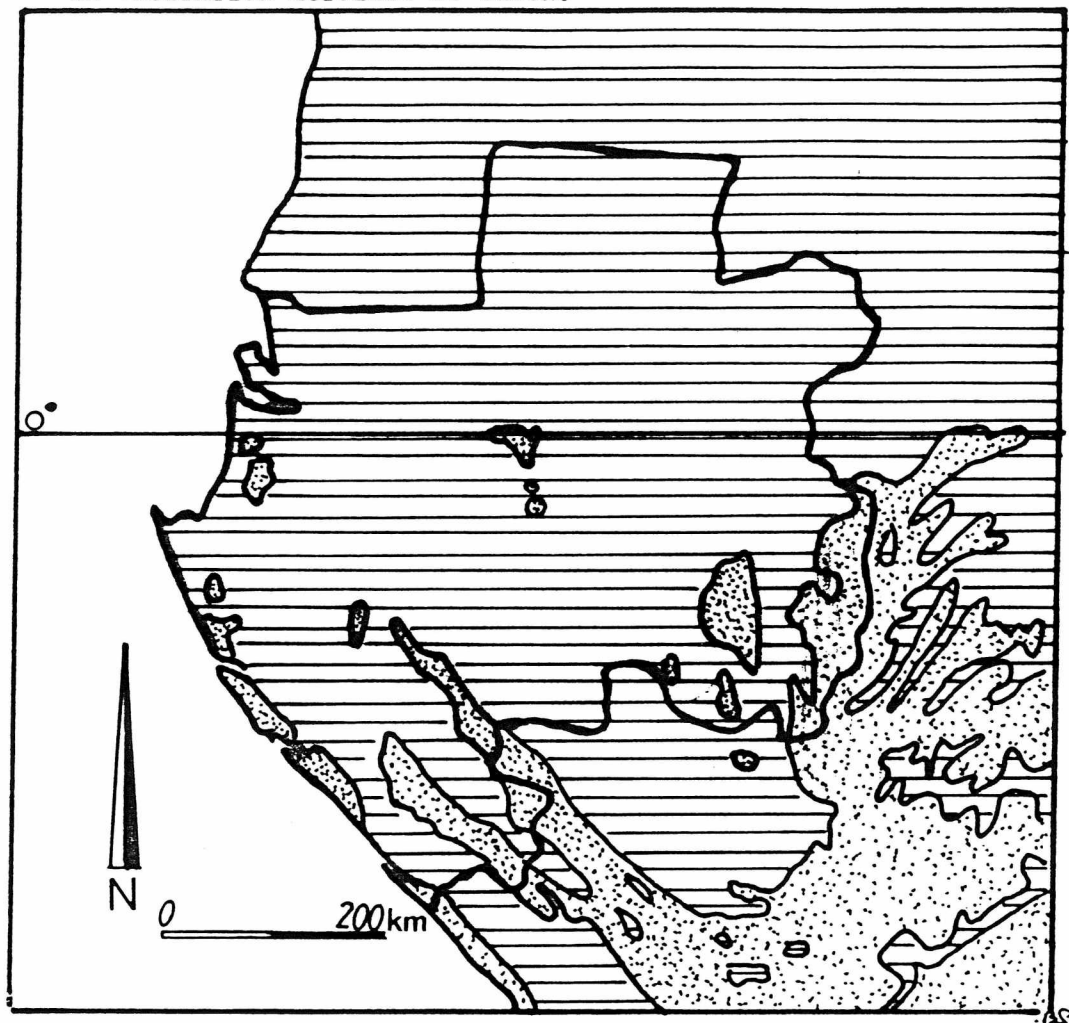
Cette reconstitution se fonde sur une quasi-permanence des upwellings équatoriaux et littoraux dans le Golfe de Guinée, qui abaissaient les températures océaniques de 6 à 9°C. et généraient une couverture nuageuse stratiforme à basse altitude (+/- 500 mètres A.S.L.[1]) de 6 à 8 octas, très peu précipitante.

Les pluies étaient réduites de 25%, les températures continentales de 8°C. Dès 300 mètres, et plus bas dès les premières pentes, une atmosphère humide et froide baignait les reliefs exposés à l'alizé, tandis qu'une ligne de rivage océanique à -100 mètres en-dessous du 0 actuel, exondait de vastes plages, balayées par un flux d'alizé dynamisé dont les vitesses moyennes atteignaient 6 mètres/seconde, sans calmes et sans brise de terre du fait d'un trop faible gradient thermique entre les terres et l'océan. Ces conditions ramenaient l'isohyète de 2.000 millimètres à 1.500 millimètres, réduisaient le biotope forestier à une portion congrue de l'espace gabonais qui était localisée en des sites refuges sur les pentes des massifs dominants exposés au flux Atlantique tandis que les savanes occupaient tout l'espace, cerné par l'isohyète de 1.350 millimètres, limite écologique des formations arborées et des formations herbeuses (fig.2).

Les indices paléo-écologiques au Gabon.

Des témoins de cette situation existent. Ainsi, une étude palynologique d'un sondage dans le paléo-lac de la Lopé (moyenne vallée de l'Ogooué) a révélé que les pollens de savane représentent, avec 95%, l'essentiel du cortège floristique; les 5% restant correspondent à des arbres de lisière ou même d'espaces ouverts (Peyrot, en préparation; étude palynologique en cours par J.Maley). Cette région apparaît comme la moins diversifiée sur le plan des essences forestières, avec seulement 69 espèces, 53 genres et 28 familles, tandis que près de Mitzic et du centre d'endémisme des Monts de Cristal, on recense 131 espèces, 95 genres et 32 familles (Reitsma, 1987). Toujours dans cette région de l'Ogooué-Ivindo on signale dans les peuplements la présence de *Kotibé* (*Nesogordonia fouassieri*) et d'*Ayous* (*Triplochiton scleroxylon*) arbres de l'ouest africain et de forêts semi-décidues. De même, il faut remarquer que les *Okoumés* (*Aucoumea klaineana*) et *Ozouga* (*Sacoglottis gabonensis*), arbres conquérants, constituent d'importants peuplements sur les revers du Massif du Chaillu en particulier près de Bakoumba, de Pana et le long de la haute et moyenne vallée de l'Offoué à proximité d'enclaves résiduelles de savanes.

LA VEGETATION ACTUELLE DU GABON.



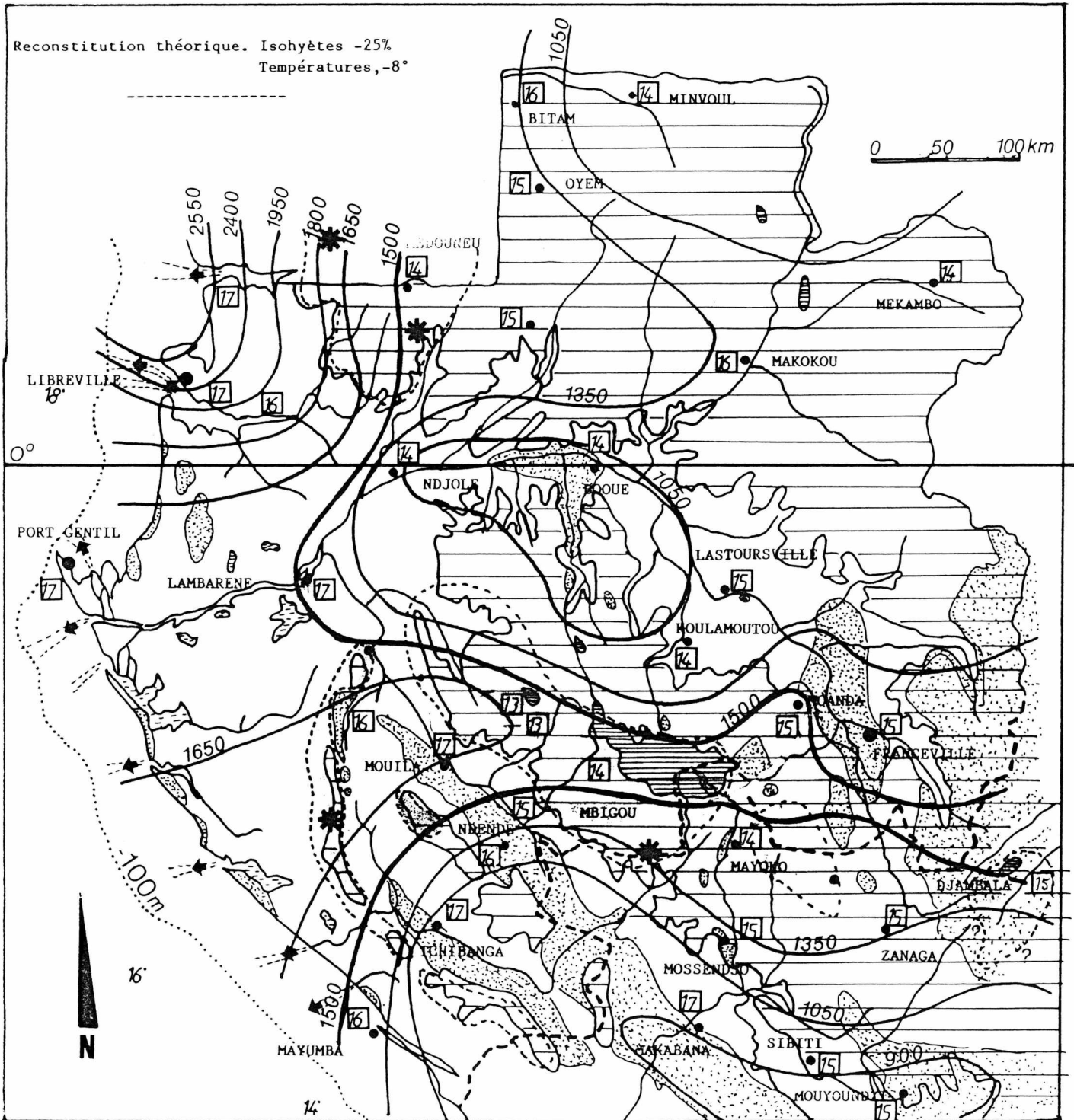
Forêts



Savanes Zambéziennes.

D'après R.POURTIER. 1989."L'espace-Gabon: Une étendue forestière."

En une série de langues tentaculaires, les savanes de l'aire congolaise, pénètrent jusque sur la ligne équatoriale. Formations rélictuelles, elles procèdent des aridifications du Pleistocène moyen et supérieur de l'Afrique centrale.



- | | | | | | |
|--|-------------------------|--|----------------------|--|------------------------------|
| | Reliefs à plus de 400m. | | Forêts refuges | | Ligne de rivage Ogoïlianae |
| | Reliefs à plus de 800m | | Vallées sous marines | | Taxons afromontanes |
| | Savanes actuelles | | paléotempératures | | Paléotempératures océaniques |

Une communauté floristique des savanes de la boucle de l'Ogooué avec celles du Haut-Ogooué et des dépressions du Niari-Nyanga est manifeste.

Sur le plan faunistique il est intéressant de noter que l'inventaire des oiseaux de la réserve de la Lopé a mis en évidence la présence de 52 espèces savaniques nidificatrices sur les 145 reconnues dans l'ensemble des formations herbeuses du Gabon (comm. orale P.Christy). Or, on constate qu'aucune espèce de savane, propre aux régions ouvertes du Cameroun, ne se rencontre à la Lopé, alors qu'on y trouve des espèces d'affinité méridionale telles que le pipit *Anthus pallividentris*, la fauvette *Cisticola brunnescens*, le serin *Serinus capistratus* et quatre sous-espèces de type congolo-rhodésien. Ces espèces ont donc bénéficié de couloirs de pénétration entre les savanes continues des plateaux angolais et congolais pour occuper la savane incluse de la Lopé (communication orale P.Christy).

On peut ainsi penser qu'une jonction entre les aires savaniques était effective aux époques des grandes aridifications permettant aux flores et aux faunes congolo-zambéziennes de se propager jusque sur la ligne équatoriale. La présence sur les lignes de crêtes proches de la Mingoué de traces d'incendie daté du sixième siècle de notre ère ainsi que de fours de fonte du fer datés de 230-390 de notre ère (Gif-7775)(Oslisly, en préparation) distants de plus de 80 kilomètres des savanes de la Lopé, semble indiquer une occupation humaine de ces régions aujourd'hui désertes ou tout au moins de contacts entre les zones ouvertes méridionales et celles de la vallée de l'Ogooué. On doit aussi constater la liaison systématique entre les petites enclaves de savanes résiduelles et les interfluves aplanis et souvent indurés (niveau ferrugineux) comme la concentration des vestiges archéologiques toujours plus fréquents dans ces clairières que sous forêt (céramiques, outils en pierre polie, structures de foyers, pierres taillées, etc. ...). Sous forêt les rares vestiges se rencontrent toujours sur des crêtes ou sur des niveaux plans, et ne remontent guère au-delà des industries du Paléolithique Supérieur, voire du Néolithique ou de l'Age du Fer Ancien, situations chronologiques postérieures aux savanisations Pléistocènes et plus ou moins intégrées dans la phase de reforestation et de phytostabilisation Holocène.

On notera que les façades occidentales des Monts de Cristal, Du Chaillu, des Monts Koumounabwali et des plateaux Batéké, baignées dans une atmosphère humide et fraîche, offraient de bonnes conditions aux flores afromontagnardes qui, dès 400 mètres A.S.L. retrouvaient les conditions des biotopes originels, situés au-dessus de 2.000 mètres. Plus haut, du fait d'une orographie jouxtant les 900 mètres, et d'une seconde strate nuageuse à 1.500-2.000 mètres de strato-cumulus, des précipitations orageuses entrecoupées d'éclaircies pouvaient alimenter une forêt de moyenne altitude de type équatorial.

Mues par une pulsion aridifiante venue du Sud, les savanes zambéziennes, dont on retrouve le cortège floristique et faunistique dans les enclaves résiduelles intra-forestières, se sont propagées jusque sur la ligne équatoriale, en contournant le Massif Du Chaillu par les couloirs naturels de la haute Louéssé et du cours amont de l'Ogooué, en position d'abri. Puis elles ont gagné la moyenne vallée de l'Ogooué, en suivant les plateaux indurés et les vallées, telles que celle de l'Offoué.

Préhistoire et environnement.

Au cours de 60 millénaires de préhistoire reconnue remontant vraisemblablement à 300.000 ans selon certains indices géomorphologiques - comme les hautes terrasses fluviatiles estimées Mindel du tunnel de Junkville sur le cours de l'Ogooué qui incorporent de l'outillage taillé sur galets - les hommes des lointaines humanités gabonaises ont été les témoins involontaires de ces oscillations paléoécologiques. Est-ce un hasard s'il y a une conjonction des anciennes terrasses fluviatiles à galets et cette industrie archaïque de "pebble-culture"? Est-ce un hasard si les "regs de ruissellement" et les "stone-lines", source facile de matière première naturellement débitée, ont nourri les industries évoluées du "complexe post-acheuléen"? Est-ce un hasard si les sites archéologiques se concentrent dans les savanes, du moins jusqu'à la fin de l'Âge de la Pierre? N'est-ce pas un espace ouvert que reflète la thématique cosmogonique des pétroglyphes de l'Ogooué (cfr. dans ce volume R.Oslisly)? N'y a-t-il pas une liaison entre les havres collinaires savaniques et le haut degré de maîtrise technique et esthétique de la céramique? Que penser de la concentration des fours de fonte du fer sur les tertres ouverts, à l'orée de la forêt? Que penser, enfin, de cette systématique des villages ou vestiges d'établissements toujours en sommet de colline et en savane?

Il semble que les espaces ouverts aient joué un rôle dans l'édification des "civilisations des clairières" du moyen et du haut cours de l'Ogooué, de la Ngounié, de la Nyanga et de la façade Atlantique. Elles ont pu guider les hommes et leur offrir de meilleures conditions que la touffeur des forêts. Si, aujourd'hui, des sites sous forêt sont découverts, il apparaît que ce recouvrement végétal est plus récent que les vestiges et jusqu'à présent on ne connaît aucun site dans les massifs forestiers à fort endémisme... .

A la fin du Pléistocène, les savanes sont devenues l'espace organisé de sociétés en cours de structuration, espace précieux que les hommes ont défendu par le feu, vers 9.000/8.000 ans BP, face à la pression d'une reconquête forestière rapide concomitante de la phase de biostasie Holocène. Elles ont perduré en partie grâce à l'anomalie climatique de la boucle de l'Ogooué, grâce à des conditions locales édaphiques, grâce

aussi aux feux des hommes. Réfugiées en haut des crêtes, elles ont été les routes logiques, les plus faciles, des contacts à longue distance, établis par ces hommes porteurs d'outils polis, puis porteurs du fer, arme ouvrant enfin à la pénétration d'un espace devenu forestier. Aujourd'hui, certaines ont succombé sous les assauts de la sylvie, mais d'autres où, voilà peu, cheminaient et bivouaquaient les caravanes de l'Histoire, subsistent encore, fragiles témoignages de cette mutation complète des paysages végétaux au Pléistocène.

Forestier depuis seulement la première moitié de l'Holocène, le Gabon porte encore l'empreinte de ces périodes où les espaces ouverts couvraient près de 70% de son territoire.

BIBLIOGRAPHIE.

Aubreville (A.), 1962, Savanisations tropicales et glaciations Quaternaires, *Adansonia*, 2, 1, pp.16-84.

Aubreville (A.), 1967, Les étranges mosaïques forêt-savane du sommet de la boucle de l'Ogooué au Gabon, *Adansonia*, 7, pp.13-22.

Bayle des Hermens (R.de), 1975, *Recherches préhistoriques en République Centrafricaine*, Labethno, Nanterre.

Cahen (D.), 1975, *Le site archéologique de la Kamoa (région du Shaba, République du Zaïre), de l'Age de la Pierre Ancien à l'Age du Fer*, Annales du Musée Royal de l'Afrique Centrale, série sciences humaines, n°84, Tervuren.

Caratini (C.) et Giresse (P.), 1979, Contribution palynologique à la connaissance des environnements continentaux et marins du Congo à la fin du Quaternaire, *Compte rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, série D, 288, pp.379-382.

De Ploey (J.), 1965, Position géomorphologique, genèse et chronologie de certains dépôts superficiels du Congo occidental, *Quaternaria*, 7, pp.131-154.

Elenga (H.), 1987, *Les plateaux Batéké (Congo), paléoenvironnements Quaternaires d'après l'étude palynologique du sondage de Bilanko*, mémoire de D.E.A., Universités d'Aix-Marseille I-II-III, Nice et Perpignan.

Lanfranchi (R.), 1979, *Recherches préhistoriques dans la moyenne vallée du Niari (République Populaire du Congo)*, Thèse de 3^e Cycle, Université de Paris I.

Letouzey (R.), 1968, *Etude phytogéographique du Cameroun*, Lechevallier, Paris.

Maley (J.), 1987, Fragmentation de la forêt dense humide africaine et extension des biotopes montagnards au Quaternaire récent: nouvelles données polliniques et chronologiques, implications paléoclimatiques et biogéographiques, *Palaeoecology of Africa and the surrounding islands*, A.A.Balkema, Rotterdam, 18, pp.307-334.

Maley (J.), 1989, Late quaternary climatic changes in the sea surface temperatures variations: palaeoclimatology and palaeometeorology modern and past patterns of global atmospheric transport, *Atmospheric sciences*, série 5, Dordrecht.

Maley (J.) et Brenac (D.), 1987, Analyses polliniques préliminaires du Quaternaire récent de l'ouest-camerounais: mise en évidence de refuges forestiers et discussion des problèmes paléoclimatiques, *Mémoires et Travaux de l'E.P.H.E.*, 17, pp.129-142.

Maley (J.), Caballé (G.) et Sita (P.), 1990, Etude d'un peuplement résiduel à basse altitude de *Podocarpus latifolius* sur le flanc congolais du massif du Chaillu: implications paléoclimatiques et biogéographiques, étude de la pluie pollinique actuelle, in Lanfranchi (R.) et Schwartz (D.) éds., *Paysages quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique*, ORSTOM, Paris, pp.489-510.

Moeyersons (J.) et Roche (E.), 1977-1978, Evolution paléogéographique et phytosociologique en Afrique Centrale durant le Pléistocène Supérieur: interprétation des données géomorphologiques, botaniques et palynologiques, *Etudes d'Histoire Africaine*, IX-X, pp.37-48.

Mortelmans (G.), 1955, Les industries à galets taillés (pebble-culture) du Katanga, *Actes du 2^e Congrès Panafricain et des études apparentées*, Alger, pp.295-298.

Oslisly (R.), en préparation, *Archéologie des savanes du Moyen-Ogooué*, Thèse de Doctorat, Université Paris I.

Peyrot (B.), en préparation, *Géomorphologie de la bordure occidentale du bassin du Congo*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université Louis Pasteur de Strasbourg.

Piton (B.), 1987, Les anomalies océanographiques et climatiques de 1983 et 1984 dans le golfe de Guinée, *Veille satellitaire*, 16.

Reitsma (J.M.), 1987, *Végétation forestière du Gabon*, Tropenbos Technical series, vol.1, Ede.

Schnell (R.), 1950, *La forêt dense: introduction à l'étude botanique de la région forestière d'Afrique occidentale*, Lechevallier, Paris.

Van Zinderen Bakker (E.M.), 1982, African palaeoenvironments at 18.000 BP, *Palaeoecology of Africa and its surrounding islands*, ??

Villiers (J.F.), 1981, *Formations climaciques et relictuelles d'un inselberg inclu dans la forêt dense camerounaise*, Thèse de Doctorat, Université de Paris VI.

Wauthy (B.), 1983, La climatologie du Golfe de Guinée, *Océanographie Tropicale*, 18, 2, pp.103-138.

Note:

[1]: Les abbréviations A.S.L., S.S.T. et Z.I.T.C. dans cet article signifient respectivement "Above Sea Level", "Sea Surface Temperatures" et "Zone Inter-Tropicale de Convergence".

THE FIRST SOUTH AFRICAN PASTORALISTS AND THE EARLY IRON AGE.

David PHILLIPSON, Museum of archaeology and anthropology,
Downing street, Cambridge CB2 3DZ, Royaume-Uni.

This paper will briefly discuss the archaeology of a part of Bantu Africa not covered by other contributions to this seminar. I have prepared it in order to keep in focus the huge area of Bantu settlement which lies in the eastern and southern parts of the continent.

Prior to the last millenium BC, the whole of Africa to the south of the equatorial forest appears to have been inhabited by people who lacked any knowledge of metals, of pottery, or of systematic food production, whether by the herding of domestic animals or by the cultivation of plants. Subsequently, there is now abundant archaeological evidence that the earliest farmers south of the forest were people with a coherent, integrated village-based life-style and a mixed farming economy, the emphasis of which varied - as one would expect - according to the opportunities and dictates of local environments (Phillipson 1989). I personally find that the protestations of scholars who deny the intimate link between the varied elements of this package as it occurred in most areas south of the forest become progressively less convincing as research advances. Undoubtedly, the factors were not originally linked, and they are attested independently of each other in several forest and more northerly areas: it is, however, as a combined package that they are first recognisable in the southern savanna. Let us note that the village/farming life-style south of the forest, with its accompanying pottery and metallurgical expertise, was in marked contrast with the economy and technology of the stone-tool-using hunter-gatherer peoples who preceded and, in some areas, co-existed with them. We now have sufficient data in many areas to view these developments in a broad, but specifically archaeological context. We can place the emphasis on economy and settlement rather than on artefact typology. I shall try to show that this approach permits a greatly improved understanding of the cultural processes involved in the inception of farming in southern Africa.

Much of this region differs from that further to the north-west in possessing environmental conditions which are often suitable for the herding of domestic animals on a substantial scale, and for the raising of cereals. This contrasts with the

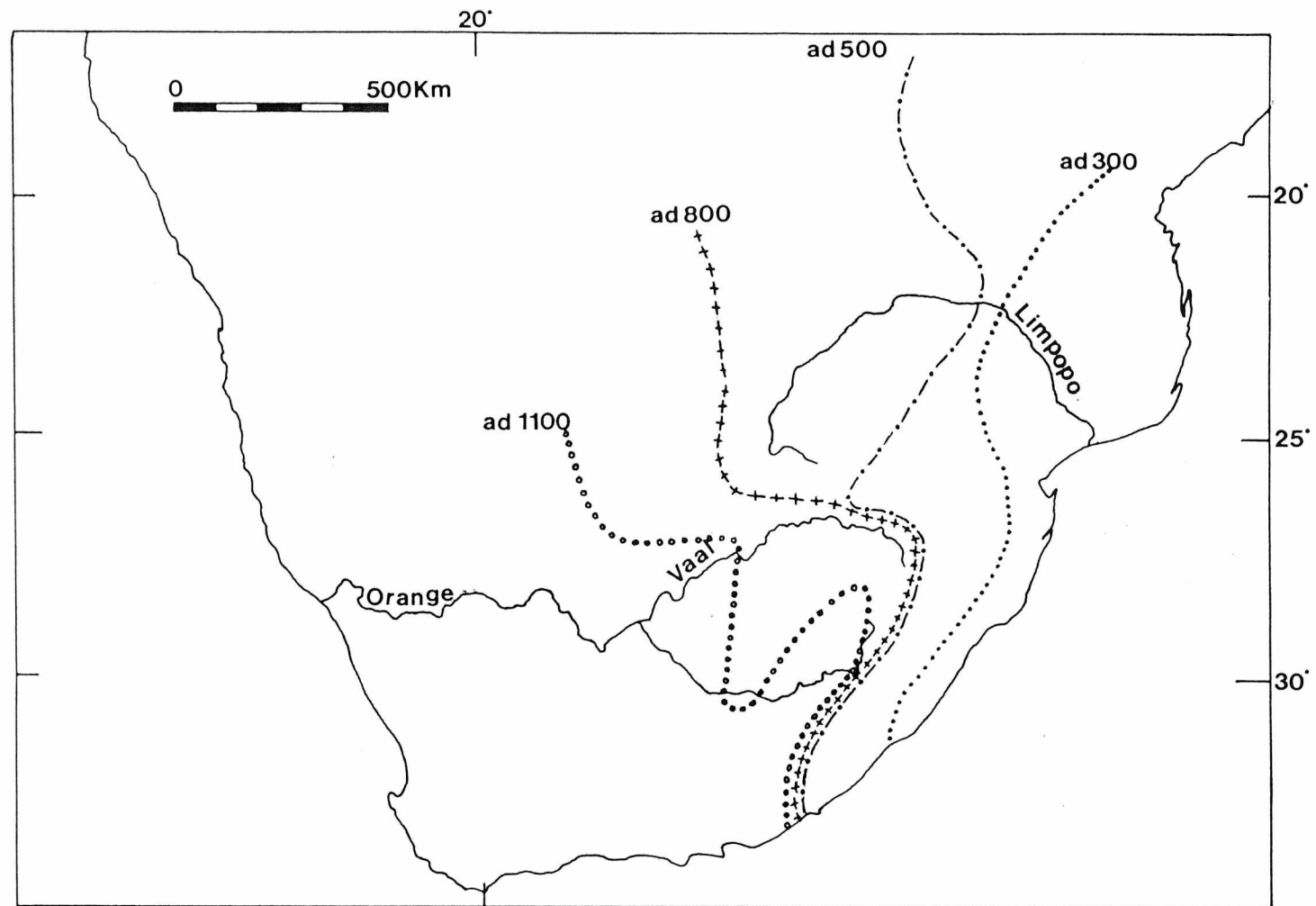


Fig.1: Map showing the approximate extent of Early Iron Age settlement in southern Africa at ad 300, ad 500 ad 800 and ad 1100.

concentration on propagation of root and other vegetable crops in the north-westerly regions.

Particular interest attaches to the beginning of the herding of domestic animals in southern Africa. In an earlier paper (Phillipson 1989) I have drawn attention to the contrast between the first village settlements in the eastern and central areas. In the relatively well watered east, mixed-farming societies supported both by cultivation and by herding were established from about the second century AD onwards. By contrast, the counterpart development in the more arid inland region took place more gradually; and settlements there were supported largely by the herding of domestic animals - predominantly cattle - from the second half of the first millenium AD. In both these regions the early farming settlements are attributed to the Early Iron Age.

There is one other group of people with access to domestic animals who are relevant to the present discussion. Sheep (and possibly cattle) were herded in south-westernmost Africa from as long ago as the first century AD. Bones of domestic sheep (Klein 1984) have been recovered at several sites of this period in coastal regions of the western Cape Province of South Africa, associated with pottery that is clearly distinct from that of the Early Iron Age; the tools are exclusively of stone and bone, and there is no evidence for the working of iron. It is recognised that these occurrences pre-date by up to two centuries the first Early Iron Age settlement of South Africa - that of coastal Natal. They are some 400-500 years older than any substantial farming settlements currently known in more inland regions (fig.1). Since wild sheep are totally unknown in southern Africa, it must be assumed that the domestic animals were introduced from somewhere further north.

In recent years attention has again been focussed on the presence in over twenty rock-shelter sites in south-western Zimbabwe of the remarkable pottery known as Bambata ware (Robinson 1966). Similar pottery has now been reported from open-air sites in central Botswana (Denbow 1986). Despite confusion that has arisen from the extension of the term 'Bambata ware' to apply to other archaeological assemblages, it is clear that the original discoveries are markedly distinct in form, technology and style from the pottery that is found on the village sites of the early farmers. In 1981, further excavations at Bambata Cave in the Matopo Hills revealed sherds of Bambata ware associated with microlithic artefacts, bones of domestic sheep, and charcoal which has been dated to the third/second century BC (Walker 1983).

Several scholars have attributed great significance to this date, which is supported by another age-determination for similar pottery at the nearby site of Tshangula. This emphasis

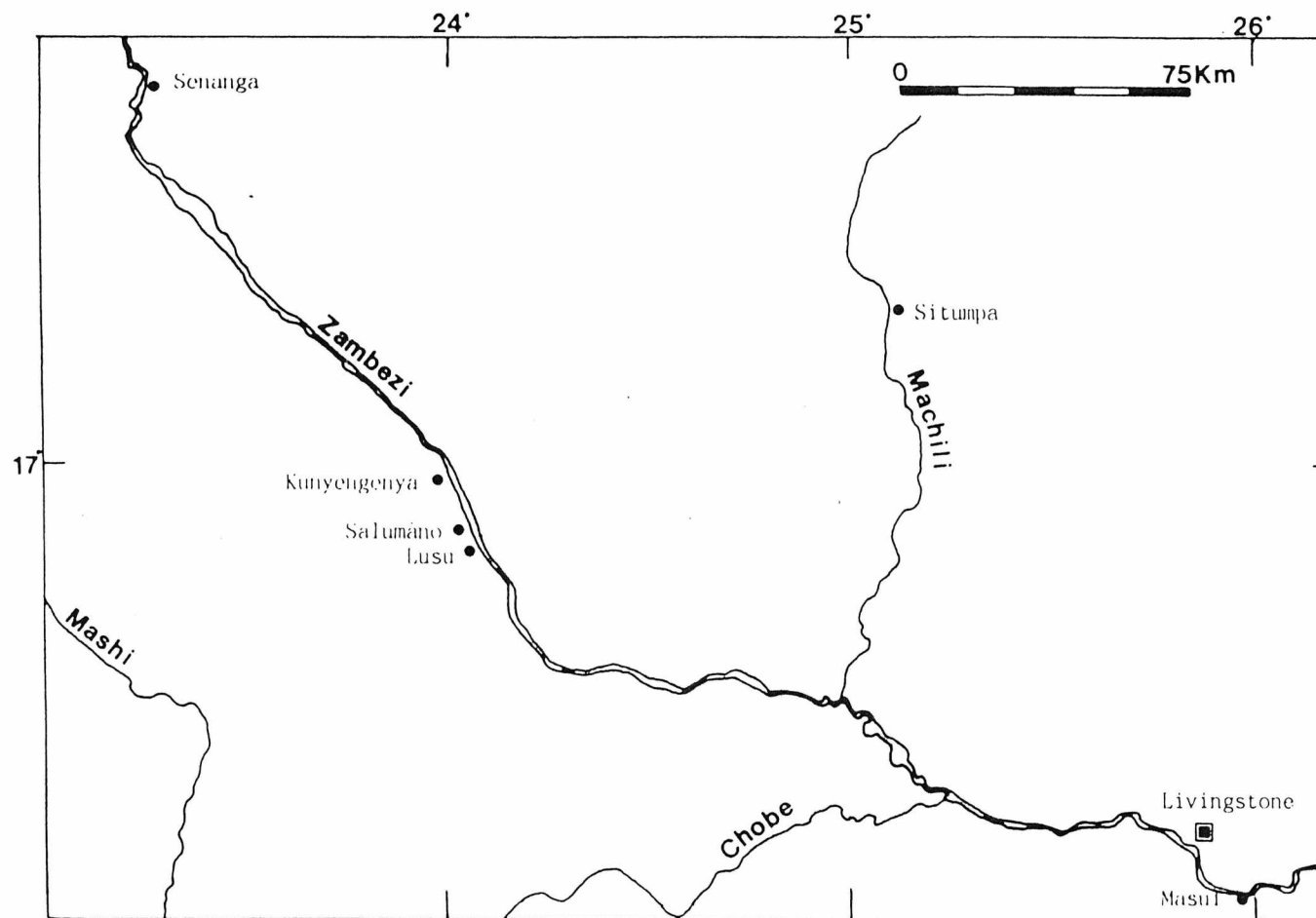


Fig.2: Distribution map of Situmpa ware sites in the upper Zambezi valley.

on the Bambata date for early domestic sheep has been stimulated by other arguments - not primarily archaeological - of researchers such as Ehret (1982) and Elphick (1985) that it may have been from an early centre in northern Botswana or adjacent south-western parts of Zimbabwe that domestic stock were by some means transmitted southwards to reach the south-western coastal regions of South Africa where they were herded, far beyond the territory of the metal-using mixed-farming peoples, by the very beginning of the Christian era. The suggestion has been made that the domestic animals, to have been present in southernmost Africa at such an early date, must have been derived from a source other than the metal-using farmers of the Early Iron Age. Walker's evidence from Bambata has been cited in support of this view.

In this context, I believe that research recently undertaken by the Zambia National Monuments Commission is highly relevant. Only preliminary reports have so far been published by the excavator, N. Katanekwa, and I am very grateful for his permission to cite them here. Katanekwa's (1981a; see also Vogel and Katanekwa 1976) work in the upper Zambezi valley permits a reasonably clear Iron Age succession to be proposed where previously only isolated, poorly documented discoveries had been recorded, too disparate to provide a coherent pattern. In particular, we can now see that Desmond Clark's so-called Situmpa ware (Clark and Fagan 1965) does indeed represent a distinct and very early ceramic horizon. Almost identical pottery is now known from further work at Situmpa, at Lusu and from Kunyenganya (Phillipson 1968), as well as from several new sites along the Zambezi and its tributaries between Senanga and Sesheke (fig.2). The most significant of Katanekwa's discoveries is the large multi-component site of Salumano, 30 kilometres upstream from Katima Kulilo. Here, the lowest horizon contains exclusively pottery of Situmpa type, apparently associated with bones of domestic cattle (Plug 1981). Two of these Situmpa ware occurrences are now dated by four radiocarbon analyses made by three laboratories (fig.3): an age in the last four centuries BC is very strongly indicated, with the mean date close to 200 BC (Katanekwa 1981b).

It would be rash at this stage to offer detailed speculation about the affinities and associations of the Situmpa material. At least at Salumano it appears to belong with a clear village-horizon, albeit one of much smaller extent than its successors of the mid-first millennium AD. At Lusu, Situmpa pottery overlay an aceramic horizon with microlithic tools. Such tools have not been recovered in direct association with Situmpa pottery, although neither - so far - has evidence for the working of metal. Probably the closest typological and stylistic parallels for Situmpa pottery are with the earliest wares to the north and east, where they are associated with metal-working and with

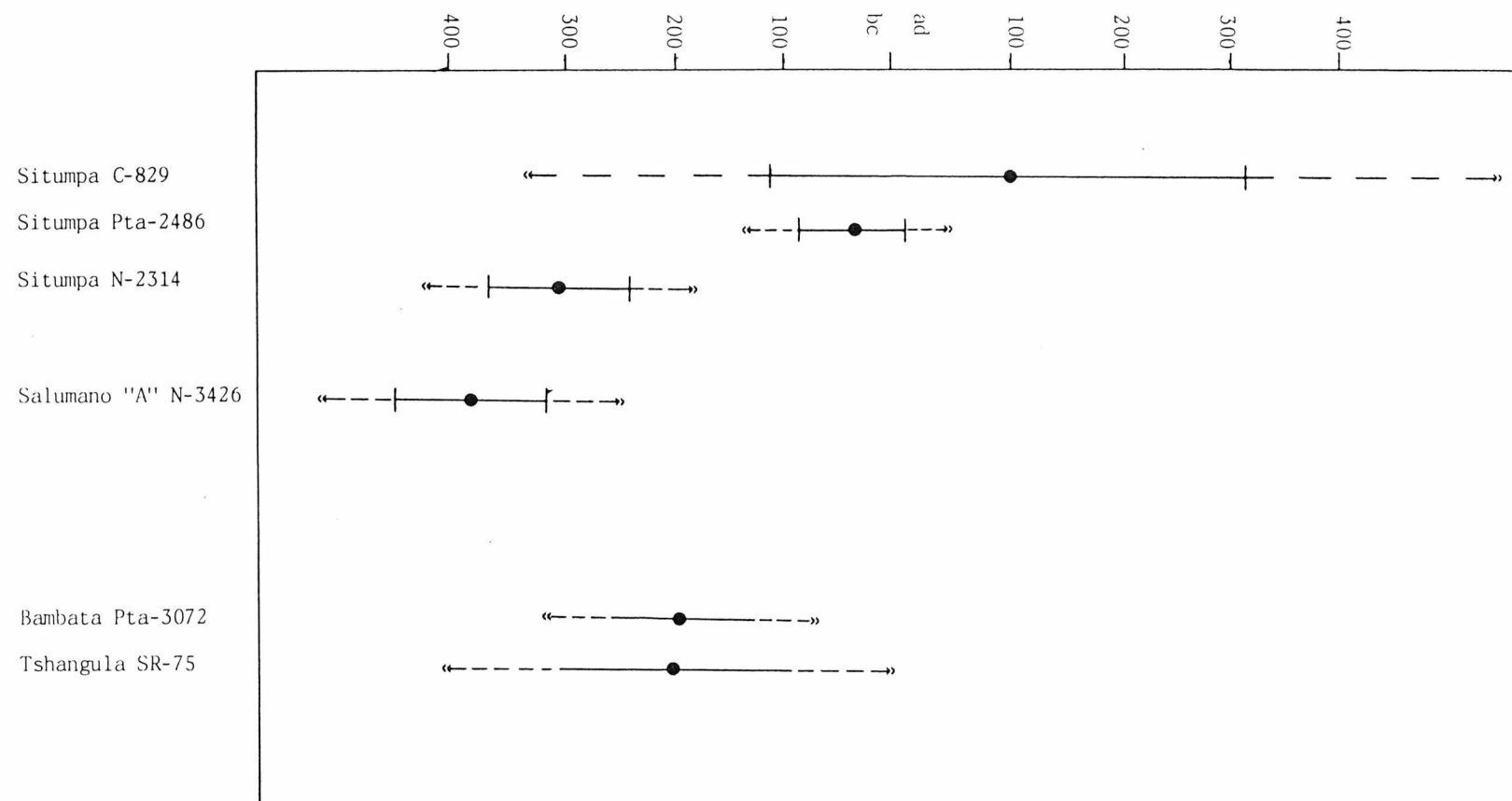


Fig.3: Radiocarbon dates for Situmpa and Bambata pottery. The uncalibrated dates are shown to one (continuous line) and two (dotted line) standard deviations.

evidence for a mixed-farming economy.

These discoveries in the upper Zambezi valley strongly suggest that metal-using mixed-farming peoples were present in this part of Africa during the last few centuries BC. This is several hundred years earlier than the date proposed by most recent writers, and is at least as early as the age now indicated for Bambata ware in the Matopos, some 500 kilometres to the south-east. If future research confirms the picture that now seems to be emerging, our view of the introduction of domestic stock to south-western Africa becomes at once simpler and more coherent. There is no longer any need to postulate an archaeologically invisible pastoral population in south-central Africa before the establishment of the metal-using farmers. The latter are now seen to have been present in the sub-continent at a sufficiently early date to have served as the source of the sheep that were herded in south-westernmost Africa around the beginning of the Christian era.

In conclusion, I should like to make an observation on the international nature of archaeological research in Bantu Africa. My paper has drawn heavily on published accounts of work in South Africa, and incorporates results of my own observations in Botswana, Zimbabwe and Zambia. Ideally, it should have included research also in parts of Namibia and Angola. I take this opportunity to thank all those archaeologists who have so kindly shown me their discoveries and discussed their implications with me.

Two points arise from this. One is that it is increasingly difficult for archaeologists employed in national institutions to work in neighbouring countries. There is thus a growing role to be played by international organisations such as CICIBA. The second point is that, in the regions of Bantu Africa with which this paper has been concerned, only a minority of countries are member-states of CICIBA. I urge that steps be taken to bring these countries - notably Zimbabwe, Botswana and (now) Namibia - into membership so as to facilitate a better and more comprehensive understanding of the archaeology of Bantu Africa as a whole.

REFERENCES.

Clark (J.D.) and Fagan (B.M.), 1965, Charcoals, sands and channel-decorated pottery from northern Rhodesia, *American anthropologist*, 67, pp.354-371.

Denbow (J.), 1986, A new look at the later prehistory of the Kalahari, *Journal of african history*, 27, pp.3-28.

Ehret (C.), 1982, The first spread of food production to southern Africa, in Ehret (C.) and Posnansky (M.) eds., *Archaeological and linguistic reconstruction of african history*, University of California Press, Berkeley, pp.158-181.

Elphick (R.), 1985, *Khoikhoi and the founding of white South Africa*, Johannesburg.

Katanekewa (N.M.), 1981a, Upper zambezi Iron Age research project, phase II: a preliminary report, *Archaeologia zambiana*, 20, pp.12-14.

Katanekewa (N.M.), 1981b, Radiocarbon dates for Zambia 1977-1980, *Archaeologia zambiana*, 20, pp.23-24.

Klein (R.G.), 1984, The prehistory of Stone Age herding in South Africa, in Clark (J.D.) and Brandt (S.) eds., *From hunters to farmers: the causes and consequences of food production in Africa*, University of California Press, Berkeley, pp.281-289.

Phillipson (D.W.), 1968, The Early Iron Age in Zambia: regional variants and some tentative conclusions, *Journal of African History*, 9, pp.191-211.

Phillipson (D.W.), 1989, Bantu-speaking people in southern Africa: an archaeological perspective, in *Actes du colloque international "Les peuples bantu, migrations, expansion et identité culturelle"*, Libreville, 1-6 Avril 1985, l'Harmattan/CICIBA, Paris, tome 1, pp.145-164.

Plug (I.), 1981, The fauna from Salumano, an Early Iron Age site in Zambia, *Archaeologia zambiana*, 20, pp.20-22.

Robinson (K.R.), 1966, Bambata ware: its position in the Rhodesian Iron Age in the light of recent research, *South african archaeological bulletin*, 21, pp.81-85.

Vogel (J.O.) and Katanekewa (N.M.), 1976, Early Iron Age pottery from western Zambia, *Azania*, 11, pp.160-167.

Walker (N.), 1983, The significance of an early date for pottery and sheep in Zimbabwe, *South african archaeological bulletin*, 28, pp.88-92.

C I C I B A

Département d'Archéologie / Banque de Données

ARCHEOLOGIE PREHISTOIRE PALEOENVIRONNEMENT

Catalogue 1989

Séminaire International des Archéologues
du Monde Bantu.

Libreville : 11 - 15 Décembre 1989

SESSION 2

BILAN DE L'ARCHEOLOGIE DANS LES ETATS-MEMBRES SUR LES PLANS
ADMINISTRATIFS, FINANCIERS, INSTITUTIONNELS ET LEGISLATIFS

SESSION 3

LE CICIBA ET LE RESEAU DES ARCHEOLOGUES.

ETAT DES STRUCTURES DE RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES DANS LES ETATS-MEMBRES DU CICIBA.

Bernard CLIST et Raymond LANFRANCHI, Département d'Archéologie, CICIBA, B.P.770, Libreville, GABON.

L'archéologie ne peut espérer prendre de l'ampleur dans les Etats-Membres du CICIBA qu'avec le développement du nombre des archéologues (problème de la formation), la création ou le renforcement d'unités de recherches (problème des équipements de laboratoire, de l'insertion des archéologues formés), la mise à disposition de budgets de fonctionnement et d'activités conséquents (frais de laboratoires, frais de terrain) et enfin la mise sur pied de petites bibliothèques d'archéologie au sein de ces structures où notamment les périodiques soient accessibles et donc reçus régulièrement (budgets de fonctionnement).

Pour cerner l'état de la recherche archéologique dans les Etats-Membres du CICIBA, deux questionnaires ont été envoyés à tous nos collègues. Tous les points énumérés ci-dessus y étaient repris. Les réponses à ces questionnaires ont été retournés entre 1986 et 1988. Tous les laboratoires ou structures existantes dans la région ont répondu. Depuis 1988, l'image d'ensemble a été périodiquement réajustée.

Nous remercions chaleureusement tous nos collègues des Etats-Membres et du Cameroun qui ont répondu positivement à nos questionnaires complétés par la suite par des échanges de courrier. Cet état des structures n'aurait pas été possible sans leur concours actif: il s'agit de Messieurs D.Ben Ali (Comores), J.-M.Essomba (Cameroun), A.Manima Moubouha (Congo), B.Peyrot et M.Locko (Gabon), Kanimba Misago et Muya wa Bitanko (Zaïre), F.Musonda (Zambie). Dans certains cas, pour suppléer à une lacune, nous avons consulté la bibliographie (Centrafrique) ou encore nous avons effectué des missions sur place (cas de l'Angola en 1987 et 1988).

1. Unités de recherches, compétences.

D'emblée on notera que la Guinée-Equatoriale, le Rwanda et Sao Thomé et Principe n'ont qu'une structure administrative ministérielle et ce dans le meilleur des cas. Aucune équipe nationale de recherches n'existe dans ces trois états.

A) ANGOLA: Aujourd'hui les recherches archéologiques sont concentrées au Musée National d'Archéologie de Benguéla à environ 450 kilomètres au sud de Luanda.

Inauguré le 18 Mai 1979, le Musée comprend un directeur, L.Pais Pinto, et une équipe de jeunes angolais dont quatre d'entre eux ont été sélectionnés pour une formation de type universitaire. Aucun archéologue angolais n'est encore présent dans la structure (cfr. Nsi, 3, pp.5-14 pour un premier bilan des travaux).

M.Ramos du Centre de Préhistoire et d'Archéologie de Lisbonne suit de près les recherches et participe lui-même aux travaux par sa spécialisation sur la Préhistoire de ce pays.

Le Département d'Archéologie du CICIBA effectue lui aussi régulièrement des missions de terrain depuis 1987.

B) CENTRAFRIQUE. En 1962-1963 P.Vidal, alors jeune ethnologue, découvre les premiers mégalithes du pays dans la région de Bouar près de la frontière du Cameroun. De 1966 à 1968 une mission du Musée de l'Homme sous la direction de R.de Bayle des Hermens étudie la préhistoire du pays. En 1974 et 1975 une équipe sous la direction de N.David fouille deux mégalithes. Près de 15 ans plus tard, leurs résultats représentent l'essentiel de l'archéologie de la Centrafrique. On peut citer comme structures, la station archéologique de Bouar, mise sur pied par P.Vidal, et le CURDHACA (Centre Universitaire de Recherche et de Documentation en Histoire et Archéologie Centrafricaine); on lira avec intérêt à ce sujet l'article de P.Vidal p. .

En dehors de P.Vidal, plusieurs étudiants centrafricains sont depuis quelques temps en formation à divers niveaux: au niveau thèse surtout avec M.Ahmat, D.Komboro-Ngbalet, E.Zangato, L.Koté, J.Moga (cfr. Nsi, 2, pp.20-23 et Nsi, 3, pp.20-23) et au niveau maîtrise avec F.Yandia. Cette formation se fait en collaboration entre l'Université de Bangui et l'Université de Paris X.

C) COMORES. Un laboratoire d'archéologie existe au sein du Centre National de Documentation et de Recherches Scientifiques de Moroni.

Il a pour personnel D.Ben Ali - directeur du Centre - S.A.Dahalani, A.M.Ahmed, P.Vérin, C.Chanudet et H.Wright.

Quoique membres du laboratoire, C.Chanudet, P.Vérin et H.Wright viennent de l'extérieur en mission. H.Wright vient de l'Université du Michigan aux Etats-Unis et C.Chanudet est en poste au C.N.R.S. français.

Il faut encore signaler que les Comores sont intégrées à un programme régional qui outre ce pays comprend la Somalie, le Kenya, la Tanzanie, le Mozambique, le Zimbabwe, le Botswana, Madagascar et la Suède. Le programme a pour thème "Urban origins in eastern Africa". Ce programme a été initié en 1986.

D) CONGO. Au sein de la Faculté des Lettres de l'Université Nationale Marien Ngouabi de Brazzaville a été créé un Laboratoire d'Anthropologie auquel se rattache l'Archéologie.

De 1975 à 1986 R.Lanfranchi - coopérant français - a travaillé à l'Université en tant qu'enseignant et chercheur; il a réalisé plusieurs fouilles à travers le pays.

Depuis le départ de R.Lanfranchi et jusque tout récemment, deux archéologues y oeuvraient: A.Manima Moubouha - congolais - et N.Sanviti - française du Ministère de la Coopération de son pays. Aujourd'hui seul reste en poste A.Manima Moubouha.

En dehors des structures universitaires de recherches, on doit encore citer pour être complet les travaux de B.Pinçon sur les plateaux Téké du pays qui vient de quitter le pays en 1989 et ceux de Ph.Simon qui après avoir réalisé des fouilles au Rwanda est maintenant basé à Lékana sur le plateau Kukuya dans le cadre de l'opération Villages-Centres.

J.Denbow de l'Université du Texas à Austin aux Etats-Unis vient en mission dans la région de Pointe-Noire sur la côte depuis 1987 (cfr. *Nsi*, 3, pp.37-42 et 7 sous presse).

E) GABON. Il existe, en dehors du Département d'Archéologie du CICIBA (cfr.*infra*), une structure de recherches dans le pays: le Laboratoire d'Archéologie de l'Université O.Bongo de Libreville qui dépend de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines. En dehors de son directeur L.Digombe, trois archéologues évoluent au sein d cette unité: A.Diop, sénégalais, M.-P.Jézégou, française et M.Locko, congolais.

En outre, le Laboratoire de l'Université recevait la collaboration d'une équipe américaine de l'Université de Brown dirigée par P.Schmidt qui est maintenant à l'Université de Floride; cette collaboration a porté sur un projet de paléo-métallurgie dans le Haut-Ogooué.

Pour être exhaustif, il faut mentionner enfin l'existence d'un projet de recherches sur le paléoenvironnement du Gabon ("Paléogab"), organiquement rattaché à l'Ecole Normale Supérieure de Libreville. Ce projet de recherches n'est pas une structure à proprement parler mais n'en demeure pas moins l'une des trois composantes de l'archéologie gabonaise avec le laboratoire universitaire et le Département d'Archéologie du CICIBA. Ce projet se compose de deux membres actifs: B.Peyrot, géographe à l'Ecole Normale Supérieure, et R.Osliisly, conseiller pédagogique en Education Physique et Sportive auprès de l'Institut Pédagogique National, tous deux de nationalité française.

Les étudiants gabonais post-maîtrise ne sont pas nombreux. On peut mentionner A.Asseko Ndong inscrit en troisième cycle à l'Université Libre de Bruxelles, A.Issembé, titulaire d'un D.E.A., inscrit en thèse à l'Université de Paris I.

F) RWANDA. Nous avons précédemment souligné l'inexistence d'équipes de recherches locales. Il faut cependant mentionner les travaux menés par Ph.Simon (voir Congo) et B.Lugan ces dernières années. Enfin, dans le cadre d'un travail de thèse de Doctorat Mlle.M.C.Van Grunderbeek de l'Université flamande de Bruxelles, en mission, a travaillé plusieurs années sur l'Age du Fer Ancien du pays et du Burundi voisin.

G) ZAIRE. Le Zaïre par ses deux antennes de l'Institut des Musées Nationaux de Kinshasa et de Lubumbashi participe aux recherches archéologiques de la région.

A Kinshasa, un archéologue zaïrois - Kanimba Misago - anime la cellule. Il a été jusque récemment épaulé par A.de Backer, archéologue belge sous contrat UNESCO.

A Lubumbashi, l'archéologie gravite aussi autour d'un archéologue zaïrois - Muya wa Bitanko .

Nous ne connaissons pas en dehors de Tshilema Tshihuluka, d'étudiants zaïrois inscrits en thèse d'archéologie.

Il faut rappeler qu'au sein de l'Université Nationale de Kinshasa existe un petit musée d'archéologie qui conserve toujours le matériel découvert ou exhumé par H.Van Moorsel à partir des années quarante.

Enfin, des missions extérieures viennent régulièrement dans le pays. Il s'agit d'une équipe belge de l'Université Libre de Bruxelles et du Musée Royal de l'Afrique Centrale qui a consacré l'essentiel de son travail au Bas-Zaïre et au Shaba sous la direction de P.de Maret, d'une équipe allemande de l'Université d'Hambourg sous la direction de M.Eggert qui est désormais en poste à l'Université Erlangen-Nürnberg à Erlangen qui a travaillé dans la région de l'Equateur et enfin d'une équipe américaine de l'Université de Michigan avec N.Boaz, A.Brooks, J.Harris qui s'intéresse aux dépôts anciens de la Rift Valley occidentale dans le secteur de la vallée de la Semliki au Kivu (cfr.Nsi, 1, pp.18-20; Nsi, 5, pp.23-29).

Toutes ces équipes travaillent en étroite collaboration avec les archéologues nationaux.

H) ZAMBIE. En Zambie existe deux institutions distinctes mais complémentaires, le Livingstone Museum et la National Monuments Commission elle aussi basée à Livingstone dans le sud du pays.

Au Livingstone Museum, un seul archéologue est actuellement en poste. Il s'agit de F.Musonda. Un second archéologue zambien est en formation de troisième cycle à l'Université d'Indiana aux Etats-Unis, il s'agit de Sibanyama Mudenda qui est ethnologue de formation. N.Toth et K.Schick de l'Université d'Indiana coopèrent et travaillent sur le terrain avec le Livingstone Museum (cfr.Nsi, 5, pp.30-32).

La National Monuments Commission est dirigée par N.Kataneke qui a travaillé sur l'Age du Fer de Zambie. Il est épaulé par un second archéologue qui est J.Jambo.

I) CICIBA. Les archéologues en poste au Département d'Archéologie du CICIBA à Libreville sont au nombre de deux. L'un, R.Lanfranchi, est coopérant français, l'autre, B.Clist, est britannique sur contrat local. B.Clist est arrivé en Janvier 1985, R.Lanfranchi en Octobre 1986.

Tableau 1: Etat des compétences dans les Etats-Membres.

Légende: A= diplômés en archéologie en poste dans les Etats, B= chercheurs actifs résidant, C= archéologues missionnaires depuis le 1er.Janvier 1985, D= archéologues nationaux en formation, E= Total de A+B+C. (cfr. annexe pour leurs noms).

Pays	A	B	C	D	E
Angola	0	2	4	2	6
Centrafrique	0	1	0	6	1
Comores	0	3	3	0	6
Congo	1	1	3	3	5
Gabon	3	3	3	2	9
Guinée Equatoriale	0	0	2	0	2
Rwanda	0	0	0	1	1
Sao Thomé et Principe	0	0	0	0	0
Zaïre	2	0	5	2	7
Zambie	3	0	4	1	7
CICIBA	2	0	0	0	2
Total	11	10	24	17	46

2. LES LABORATOIRES.

A) ANGOLA. L'Angola possède un Musée National d'Archéologie situé à Benguela. Ce musée possède un bâtiment principal couvrant environ 4.000 mètres carrés et un bâtiment annexe d'environ 500 mètres carrés sur deux niveaux. En outre, d'autres bâtiments et un terrain constructible appartiennent aussi au Musée.

Le bâtiment principal abrite le dépôt de fouilles qui regroupe la presque totalité du matériel archéologique conservé sur le territoire angolais, les bureaux du Musée, une petite bibliothèque, une salle d'étude du matériel archéologique. En 1987-1988 un laboratoire de photographie était en cours d'aménagement.

A l'exception d'une table à dessin, le matériel de laboratoire est inexistant.

B) CENTRAFRIQUE. Nous n'avons pas reçu d'informations sur ce pays. On se reportera sur l'article de P.Vidal reçu en Décembre 1989.

C) COMORES. Le Laboratoire d'Archéologie du Centre National de Documentation et de Recherches Scientifiques comprend une pièce de 22,75 mètres carrés qui abrite des tables et des réserves de céramiques.

Un projet d'équipement du local existe.

D) CONGO. Le Laboratoire d'Anthropologie de l'Université Nationale dispose d'une salle près de la bibliothèque munie de quelques meubles de rangement, de tables. Une petite pièce au rez-de-chaussée sert de dépôt de fouilles.

E) GABON. Le projet "Paléogab" ne possède pas de salle de travail. Un équipement d'analyse sédimentologique est installé dans une petite salle annexe du bureau du département de géographie de l'Ecole Normale Supérieure. Aucun autre matériel n'est disponible.

Le Laboratoire d'Archéologie de l'Université Nationale O.Bongo quant à lui possède six pièces de travail qui contiennent une table à dessin, le petit matériel de dessin indispensable, un lecteur de micro-fiches, des meubles de rangement. Le dépôt de fouilles y est installé.

F) GUINEE-EQUATORIALE. Aucun service de recherches archéologiques existe pour l'instant dans ce pays.

G) RWANDA. Nous ne connaissons pas de service d'archéologie équipé dans cet état.

H) SAO TOME ET PRINCIPE. Aucun service de recherches archéologiques existe dans le pays.

I) ZAIRE. A Kinshasa l'Institut des Musées Nationaux ne possède ni laboratoire d'archéologie ni équipement pour les analyses. Il existe cependant un petit laboratoire de photographie et une petite bibliothèque.

A Lubumbashi, la situation est meilleure. Un local de 35 mètres carrés abrite un laboratoire de restauration des métaux; un autre local abrite une table à dessin et une loupe binoculaire (cette dernière appartient en propre au directeur du Musée, Muya wa Bitanko).

J) ZAMBIE. Un laboratoire d'archéologie existe depuis les années cinquante au sein du Musée de Livingstone. Il est équipé de microscopes, de loupes binoculaires, de balances de précision, d'une chambre claire.

K) CICIBA. Le Département d'Archéologie possède un laboratoire d'analyse du matériel avec tables, loupe binoculaire, balances de précision, banc lumineux, un laboratoire de dessin avec table à dessin, chambre claire et un petit matériel complet, un laboratoire de sédimentologie avec colonne de tamis, pH-mètre, étuve et les premiers éléments d'un laboratoire de paléoenvironnement avec microscope, verrerie, etc.

3. Equipement de fouilles et budget d'activités.

A) ANGOLA. Le matériel de fouilles du Musée National d'Archéologie de Benguela est l'un des plus complet de la sous-région: deux véhicules tout terrain qui sont le résultat d'un bricolage de plusieurs véhicules "cannibalisés", un petit matériel de fouille assez complet, théodolite avec mire, etc.

...
Un budget de fouille est prévu chaque année au budget général du Musée.

B) CENTRAFRIQUE. La Coopération française a aidé l'archéologie de Centrafrique a raison d'environ 2 millions de francs CFA par an sur 19 ans. Cette enveloppe n'était pas destinée uniquement aux opérations de terrain (cfr.P.Vidal, p.).

C) COMORES. Le Laboratoire d'Archéologie des Comores ne possède que le petit matériel de fouilles tel que truelles, mètres et double-mètres, tamis, etc. ... Le reste de l'équipement est amené par les missions extérieures françaises ou américaines.

Le budget d'activités est d'origine extérieure: les travaux de terrain sont financés par des contributions occasionnelles de l'Université de Paris, du C.N.R.S. français (R.C.P.441) et de l'Université du Michigan aux Etats-Unis.

Il est possible que dans le cadre du projet régional "Urban origins in eastern Africa" un financement de l'Agence suédoise pour la Coopération en Recherche avec les Pays en Voie de Développement soit débloqué en faveur des Comores.

D) CONGO. Le Laboratoire d'Anthropologie de Brazzaville possède un véhicule tout terrain Land Cruiser Toyota, un matériel de fouille convenable, un matériel de photographie (2 appareils photo) et un matériel de dessin.

De plus, il dispose d'un budget d'activités annuel ainsi qu'un crédit extérieur qui vient du Ministère français de la Coopération. Ceci a amené la réalisation de plusieurs prospections et fouilles qui sont relatées dans les Nsi n°1 et 3.

Les missions américaines de J.Denbow financent les travaux effectués dans la région de Pointe-Noire sur le littoral congolais.

E) GABON. Le projet "Paléogab" de l'Ecole Normale Supérieure possède que le petit matériel de fouille indispensable à un sondage. Le véhicule de terrain comprend soit les véhicules Suzuki tout terrain des membres du projet, soit, et ce depuis tout récemment, un véhicule tout terrain fourni par l'aide extérieure d'origine privée.

Le budget d'activités dépend des liquidités du fond destiné aux projets de recherches de l'Université O.Bongo ainsi que de l'aide du privé, par exemple d'Elf-Gabon.

Au laboratoire universitaire existe un petit matériel de fouilles complet, quatre appareils photographiques, un véhicule tout terrain Land Cruiser Toyota, don de la présidence de la République du Gabon.

Ce laboratoire n'a pas actuellement de budget d'activités. En 1988-1989 le travail de terrain s'est réalisé grâce à l'aide du Ministère français de la Coopération.

F) ZAIRE. L'antenne de Kinshasa de l'Institut des Musées Nationaux ne possède pas en propre de matériel de fouilles. Aucun budget d'activités n'est prévu. C'est donc grâce à l'aide extérieure que le terrain peut se faire: PNUD/UNESCO pour une mission au Bas-Zaïre en 1986, crédits américains pour des missions sur la Semliki en 1986 et en 1988.

A Lubumbashi, le Musée possède un matériel de fouille; il s'agit de celui de la mission belge au Zaïre. Il manque un matériel de photographie qui n'est pas sur place mais qui est amené par l'équipe belge.

Comme à Kinshasa le budget d'activités est inexistant. A tel point qu'en dehors d'une mission financée par l'ACCT en décembre 1986 et d'une mission conjointe belgo-américano-zaïroise à l'été 1988 (cfr. Nsi, n°7 sous presse) aucun travail de terrain n'a pu être effectué!

G) ZAMBIE. Le Musée de Livingstone ne possède pas de matériel de fouilles. Le budget d'activités était en 1989 de 1.500\$ américains (soit environ 450.000 francs CFA).

H) CICIBA. Le Département d'Archéologie possède un matériel de fouille assez complet: matériel de photographie Nikon, de dessin, de fouilles proprement dit, de topographie. En outre, un véhicule tout terrain de marque Dangel Peugeot, don de la France, a été remis au Département en 1986.

Le budget d'activités effectivement perçu par le Département d'Archéologie entre 1985 et 1989 inclus, soit sur 5 ans, a été de 517.000 francs CFA par an.

Ceci a nécessité l'appoint d'une aide extérieure venant de la France, des Etats-Unis, de l'Allemagne Fédérale de l'UNESCO, du PNUD et de l'ACCT.

4. Documentation.

A) DOCUMENTATION PERIODIQUE.

Le tableau 2 reprend l'état de la documentation archéologique périodique dans les Etats-Membres tel qu'énoncé dans les réponses fournies à nos questionnaires.

Il ressort de ce tableau l'absence quasi-complète dans les laboratoires de recherche des revues où sont publiés les travaux d'archéologie africaine. En général, l'argent fait défaut pour les abonnements. Deux exceptions à la règle: le CICIBA et le Musée de Livingstone. Notons cependant que la crise qui frappe tous les pays de la région n'a pas épargné le

CICIBA: les abonnements 1989 aux revues d'archéologie n'ont pas été renouvelés!

Seul le bulletin de liaison *Nsi* édité par le Département d'Archéologie du CICIBA depuis 1987 est reçu dans toutes les structures des Etats-Membres du Centre. Mais ceci est du essentiellement à notre politique d'envoi gratuit à ces institutions et centres de recherche au cours de notre campagne de lancement de ce nouveau périodique.

Il est à noter que le Laboratoire d'Anthropologie de Brazzaville par l'intermédiaire de A. Manima Moubouha s'est déjà réabonné pour 1990, ce qui démontre que ces institutions des Etats-Membres sont en mesure de payer l'abonnement de *Nsi* qui est pour eux que de 3.000 francs CFA!

Nous soulignerons la création en 1988 du Bulletin du Groupe de Recherches Archéologiques au Congo (=GRAC) dont le premier numéro est sorti de presse avec l'appui de la mission française d'Aide et de Coopération. Il est intitulé "*Kala-Kala*".

B) PUBLICATIONS OCCASIONNELLES.

En ce qui concerne les revues pouvant contenir des informations archéologiques produites localement, la situation n'est guère meilleure. Il s'agit surtout des *Annales des Facultés des Lettres et Sciences Humaines de Yaoundé* publiées depuis 1969, de celle de Libreville depuis 1977, de celle de Brazzaville depuis 1972. Le principal écueil est l'irrégularité des parutions.

Au Congo il existe depuis 1976 les *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire* (douze numéros parus) où des articles d'archéologie sont parfois publiés.

Au Zaïre il n'existe que les *Annales Aequatoria*.

Au Gabon outre les *Annales de l'Université*, on peut citer la *Revue gabonaise des sciences de l'homme* dont le premier numéro est paru en décembre 1988; le volume n°3 de 1990 sera consacré à l'archéologie. Cette nouvelle revue, bien conçue, est éditée par le Laboratoire Universitaire de la Tradition Orale (=LUTO). On rappellera l'existence de la revue *Muntu* du CICIBA qui sort de presse régulièrement depuis 1984; elle contient elle aussi de temps à autre des articles d'archéologie.

Pour le Cameroun on citera la revue à caractère régional *Afrika Zamani*.

Au Rwanda on ne peut guère citer que les *Etudes Rwandaises*, Série Lettres et Sciences Humaines depuis 1986-1987, publication trimestrielle.

Enfin, en Zambie existent *The Livingstone Museum Newsletter* qui contient outre les informations concernant la vie quotidienne du Musée des rapports provisoires de fouilles archéologiques; ce bulletin en est à son deuxième numéro. Le *Zambia Museums Journal* qui contient de temps à autre des articles de fond en archéologie nationale paraît depuis 1970.

Tableau n°2: Diffusion des périodiques d'archéologie africaine dans les Etats-Membres.

Légende: 1= CICIBA, 2=Musée National d'Archéologie d'Angola, 3= Centre de Documentation Comores, 4= Laboratoire d'Anthropologie Congo, 5= Laboratoire universitaire Gabon, 6= Projet Paléogab Gabon, 7= Musée de Lubumbashi Zaïre, 8= Musée de Kinshasa Zaïre, 9= Musée de Livingstone Zambie.

Revues	1	2	3	4	5	6	7	8	9
Afr.Arch.Rev.	x	-	-	-	-	-	-	-	x
Azania	x	-	x	-	-	-	x	-	x
Nyame Akuma.	x	x	-	-	-	x	x	-	x
South afr.arch.bull.	x	-	-	-	-	-	-	-	x
Cah.cong.d'anth.et d'hist.	x	-	-	x	-	x	-	-	-
Afrika Zamani	x	-	-	x	-	-	-	-	-
West afr.arch.journ.of Arch	x	-	-	-	-	-	-	-	-
L'Anthropologie	x	-	x	-	-	x	-	-	-
World Arch.	x	-	-	-	-	-	-	-	-
Journ.of Arch.Science	x	-	-	-	-	-	-	-	-
Archaeometry	x	-	-	-	-	-	-	-	-
Radiocarbon	x	-	-	-	-	-	-	-	-
Nsi	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Muntu	x	-	x	x	-	-	x	-	-
Taloha	-	-	x	-	-	-	-	-	-
Etudes del'Océan Indien	-	-	x	-	-	-	-	-	-

5. DISCUSSIONS.

a) Compétence.

Notre tour d'horizon accentue l'absence ou la rareté des archéologues confirmés qui ne peuvent être suppléés qualitativement par des chercheurs ou scientifiques d'autres disciplines. Une priorité doit être dégagée pour la formation d'étudiants nationaux en archéologie. Mais cet effort doit aller de pair avec la création de postes budgétaires par les différents gouvernements pour réinsérer ces jeunes archéologues formés à l'étranger. Dans le même temps un effort doit être consenti pour rehausser la qualité de l'enseignement

universitaire de l'archéologie dans les Etats-Membres du CICIBA qui permettra alors la formation sur place des compétences.

b) Laboratoires.

Mis à part les laboratoires de Livingstone et du CICIBA à Libreville, le minimum requis ne se rencontre nul part.

A Benguela les bâtiments ont le mérite d'exister. Tout un axe de financement d'équipement de laboratoires est donc amené à se développer dans les années qui viennent.

c) Equipement de fouilles, budget d'activités.

On rejoint ici ce qui a été dit plus haut. On remarquera cependant que ce qui était vrai pour les laboratoires de Livingstone ne l'est plus pour le matériel de fouille. A Benguela, c'est l'inverse qui s'est produit: le matériel de fouilles présent sur place est l'un des plus complet de la région. Au Congo et au Gabon le minimum est atteint. A Lubumbashi le matériel de fouille a été acquis par la Belgique.

Les budgets d'activité dans certains cas sont inexistantes (Congo, Gabon, Zaïre), ou insuffisants (Zambie et CICIBA-Gabon).

d) Documentation.

Un constat: l'absence quasi-généralisée de liquidités pour les abonnements aux revues d'archéologie africaine a fortiori aux revues d'archéologie des autres continents, abonnements qui sont parmi les principales bases d'un service d'archéologie dynamique et compétitif.

Cette lacune n'est que partiellement comblée par le bulletin de liaison Nsi du Département d'Archéologie du CICIBA. Sa justification se trouve encore renforcée.

La possibilité offerte par le CICIBA via son Département d'Archéologie et son Centre de Documentation d'envoyer dans les Etats-Membres des copies papier ou encore des micro-fiches des documents recensés dans les bibliographies du bulletin de liaison Nsi n'est que l'un des moyens imaginé par le Centre pour pallier effectivement l'absence constatée de moyens. Là encore, un effort important est à fournir.

Nous n'avons pas inclus dans les questionnaires de demandes concernant l'existence de bibliothèques (ouvrages) dans les différents services.

Des recoupements faits entre nos propres enquêtes et celles de la Banque de Données du CICIBA démontrent à nouveau une absence complète de moyens à ce niveau.

6. CONCLUSIONS.

Ce bilan de l'état de la recherche archéologique dans les dix Etats-Membres du CICIBA a mis en relief le sous-développement de la discipline ainsi que certains axes qu'il faudra privilégier afin d'aboutir rapidement à une archéologie digne de ce nom.

Les séances de travail de ce Séminaire International permettront - nous en sommes convaincus - de mettre sur pied des programmes qui assoieront ce développement.

Annexe:

1. Diplômés en archéologie en poste dans les Etats-Membres.

Angola: -; Centrafrique: -; Comores: -; Congo: A.Manima Moubouha; Gabon: A.S.Diop, M.-P.Jézégou, M.Locko; Guinée-Equatoriale: -; Rwanda: -; Sao Thomé et Principe: -; Zaïre: Muya wa Bitanko, Kanimba Misago; Zambie: J.Jambo, N.Kataneke, F.Musonda; CICIBA: B.Clist, R.Lanfranchi.

2. Chercheurs actifs et résidents.

Angola: H.Abranches, L.Pais Pinto; Centrafrique: P.Vidal; Comores: D.Ben Ali, S.Ahmed Dahalawi, A.Mze Ahmed; Congo: Ph.Simon; Gabon: B.Peyrot, R.Oslisly, L.Digombe; Guinée-Equatoriale: -; Rwanda: -; Sao Thomé et Principe: -; Zaïre: -; Zambie: -.

3. Archéologues missionnaires depuis le 1er Janvier 1985.

Angola: B.Clist, P.de Maret, R.Lanfranchi, M.Ramos; Centrafrique: -; Comores: C.Chanudet, P.Vérin, H.Wright; Congo: P.de Maret, J.Denbow, M.Eggert; Gabon: P.de Barros, R.de Bayle des Hermens, P.Schmidt; Guinée-Equatoriale: B.Clist, P.de Maret; Rwanda: M.-C.Van Grunderbeek; Sao Thomé et Principe: -; Zaïre: T.Boaz, A.Brooks, T.Childs, P.de Maret, M.Eggert, J.Harris; Zambie: J.D.Clark, D.Phillipson, K.Schick, N.Toth.

4. Archéologues nationaux en formation.

Angola: A.Barros, H.da Silva; Centrafrique: M.Ahmat, D.Komboro-Ngbale, L.Koté, J.Moga, F.Yandia, E.Zangato; Comores: -; Congo: L.Mpika; Gabon: N.Ambouroué-Avaro, A.Asseko Ndong, A.Issembe; Guinée-Equatoriale: -; Rwanda: J.Ndibwami; Sao Thomé et Principe: -; Zaïre: Tshilema Tshihuluka, Nkanza Lutayi; Zambie: Sibanyama Mudenda.

LE CENTRE D'INFORMATION ET DE DOCUMENTATION DU CICIBA.

G.Béville, Banque de Données, CICIBA, B.P.770, Libreville, GABON.

Recherche et documentation sont deux concepts inséparables. La recherche documentaire constitue l'une des activités essentielles des chercheurs et apprentis-chercheurs que sont les étudiants en troisième cycle. Rares sont les exemples de recherche scientifique convenablement menée qui ait fait l'économie de cette démarche. L'aptitude à la recherche documentaire ne présente pas seulement un intérêt incident pour l'étudiant ayant à réaliser un travail précis dans un temps donné. Elle l'intéresse aussi parce qu'elle conditionne son avenir. On connaît le cas de ces "nouveaux docteurs", qui font d'excellents professionnels pendant quelques années puis qui s'effondrent, dépassés par le cours des choses dans leur domaine et par leur incapacité à s'initier à un autre: de pareilles mésaventures ne remettent pas en cause leurs qualités intellectuelles intrinsèques mais plutôt leur manque de méthode en matière de recherche documentaire. Aller à l'information permet d'envisager sa recherche; pour obtenir de l'information sans lacune majeure, on est en effet conduit à préciser la manière d'envisager son travail.

Au cours de ses études ou de sa carrière, le chercheur doit affronter trois types de recherche documentaire:

- *- la constitution de bibliographies qui se prolonge ou non par la recherche des documents signalés.
- *- le suivi des recherches en cours dans son domaine, qui s'effectue par le dépouillement des informations dispensées dans des publications scientifiques spécialisées.
- *- l'entretien d'une culture générale de haut niveau dans les domaines annexes ou adjacents à son domaine.

Dans tous les cas, la recherche documentaire met le chercheur au contact des bibliothèques ou centres de documentation spécialisés. Ces unités sont donc l'outillage intellectuel indispensable à la recherche; elles exercent une fonction clé dans la transmission de l'information scientifique et technique.

C'est pourquoi le Centre International des Civilisations Bantu a fait de la création et du développement de son Centre d'Information et de Documentation (=C.I.D.) le noeud de ses activités, le passage obligé de ses programmes.

Une structure au service de la Recherche.

Cette structure est articulée autour de trois pôles principaux. Le premier concerne la sélection et l'acquisition des documents permettant aux chercheurs de réaliser leurs travaux documentaires; le deuxième est le stockage et le traitement de tous les documents afin de pouvoir y retrouver les informations contenues; enfin, le troisième concerne la diffusion sous différentes formes, des produits documentaires extraits à partir de la phase 2. Cette articulation est organisée au sein d'une architecture en forme de réseau étoilé dont le centre est représenté par le siège du CICIBA; chaque pays membre, par ses antennes documentaires informatisées, en étant une des branches. Ce type d'architecture devrait permettre, à terme, de collecter et centraliser les informations en provenance de chaque pays membre, afin de pouvoir rediffuser à chaque antenne la somme des neuf autres. Ceci concernera aussi bien les références aux documents que les documents eux-mêmes.

1. Sélection et acquisition.

L'une des premières tâches d'un service de documentation est de fournir aux chercheurs les outils leur permettant d'effectuer la sélection des documents dont l'acquisition semble nécessaire.

Pour ce faire le CID du CICIBA a, dès le départ, mis l'accent sur les abonnements, d'une part aux revues secondaires (bibliographiques) et d'autre part aux revues primaires (principales revues en matière d'archéologie et d'histoire de l'Afrique par exemple).

A partir du dépouillement de ces deux types de revues, le balayage de tout ce qui paraît est rendu possible. Il fut même une époque, à l'ère du téléphone et de l'interrogation des banques de données extérieures, où l'on pouvait extraire des fichiers spécialisés des informations courantes et rétrospectives en matière de suivi des publications internationales.

Une fois donc les publications intéressant le chercheur sélectionnées, un système d'acquisition du document primaire a été mis sur pied, également dès le départ du service. Deux fournisseurs, l'un en France, l'autre en Grande-Bretagne, drainent toutes les commandes d'ouvrages (livres, actes de congrès, atlas, etc. ...). Un accent particulier a été mis sur l'acquisition des thèses, outils en général fort intéressants pour les chercheurs, puisque faisant le point scientifique et bibliographique sur une question précise.

Pour les obtenir, en particulier celles soutenues en Amérique du Nord, nous nous ravitaillons auprès d'un organisme

spécialisé dans le microfilmage de toutes les thèses: University Microfilm International à Ann Arbor, dans le Michigan. Dans le monde francophone, la "pêche" est un peu plus longue mais possible grâce aux outils mis en place par le C.N.R.S. depuis quelques années (par ex.: inventaire des thèses de doctorat soutenues devant les universités françaises).

Quant aux articles de périodiques, les plus nombreux, ils sont acquis soit sous la forme de reproductions commandées à des organismes spécialisés (British Library Lending Division, C.N.R.S. français), soit sous la forme de tirés-à-part fournis par les auteurs eux-mêmes. Cette dernière méthode est rendue possible grâce à l'abonnement aux *Current Contents* ou revue des sommaires des périodiques d'une discipline donnée. Dans le cas de l'archéologie sont balayées les collections "Social and behavioral sciences", "Arts and humanities" et "Physical, chemical and earth sciences". Ces *Current Contents* donnent, pour chaque publication, l'adresse de l'auteur, permettant ainsi de lui envoyer une demande de tiré-à-part de sa publication. Le taux de réponses dépasse les 70% et cette méthode permet donc, à très faible coût, de monter rapidement une collection d'articles de périodiques. Elle évite par la même occasion des abonnements onéreux à des revues dont l'utilité majeure n'est pas reconnue.

Toute cette couverture de la littérature mondiale en matière d'archéologie et des disciplines voisines nécessite bien entendu des moyens financiers et une régularité de gestion pour éviter les coupures dans les abonnements, les achats différés trop longtemps, etc. ... C'est le maintien de cette structure unique en son genre sur le continent africain qui pose aujourd'hui de très gros problèmes.

2. Stockage et traitement.

Le stockage et le traitement des outils de références, des livres, des thèses, des articles de périodiques, mais aussi des documents audio-visuels, font que le C.I.D. est à même de réaliser des services et produits documentaires dont il assure lui-même la diffusion.

Ces services concernent tout d'abord les réponses aux questions ponctuelles posées par les utilisateurs du C.I.D.. Ces questions sont pratiquement toujours orales mais peuvent également parfois parvenir par courrier.

Ils concernent également et surtout les recherches bibliographiques effectuées sur la banque de données "CICIBASE" du C.I.D.. Les recherches peuvent être effectuées en venant directement au siège, en adressant une demande par courrier, ou encore en s'adressant aux micro-stations nationales au fur et à mesure de leur installation.

Une fois la sélection et l'acquisition faites, les documents sont réceptionnés dans le service de documentation et traités afin d'en extraire les informations pertinentes qui serviront à les retrouver ultérieurement. Ce traitement consiste, d'une

part à décrire la forme du document (l'auteur, le titre, l'éditeur, le nom du périodique, l'année, etc. ...) et d'autre part à décrire son contenu c'est-à-dire à réaliser une indexation en caractérisant les concepts et idées par des mots-clés ou descripteurs. Ce sont ces mots-clés qui serviront à retrouver le document lors d'une recherche thématique.

Cette opération d'indexation est réalisée par les spécialistes du domaine, en l'occurrence par les archéologues du Département d'Archéologie du CICIBA, puis vérifiée et normalisée par le service de documentation lui-même.

Ces informations sont alors stockées en mémoire d'ordinateur afin de constituer la banque de données de références bibliographiques du CICIBA. Toutes les références (5.600 à ce jour dont plus de 1.200 en archéologie et paléo-environnement) sont alors accessibles lors de recherches multicritères par l'intermédiaire d'un logiciel de recherche documentaire.

Une fois la ou les références pertinentes retrouvées, l'accès du document est aisé puisque à chaque référence correspond dans le fonds du CICIBA un document; ceux-ci peuvent être sous forme papier (livres/thèses) ou sous forme microfiches/films (articles de périodiques/thèses).

La consultation des documents se fait en salle de lecture où des équipements adéquats sont à la disposition des utilisateurs pour la lecture des microformes et leur reproduction éventuelle. Un service de photocopies assure les reproductions papier.

Le fonctionnement et la maintenance de ces équipements coûtant cher, tous les services sont payants.

Cette organisation sur le site central du CICIBA est répercutée dans chacune des micro-stations du réseau documentaire. Chaque micro-station a (ou aura) en charge la collecte et le traitement des documents produits au niveau national. Les informations et documents collectés sont ensuite adressés au site central pour enrichir la Banque de Données et lui permettre de rediffuser dans les Etats-Membres la somme des différents apports nationaux. Le microfilmage des documents aura lieu soit sur place, soit au site central. Le support microfiche trouve dans la circulation de tous ces documents l'une de ses justifications.

A terme, chaque micro-station pourra, selon ses besoins, dans les domaines qui l'intéressent, posséder la même documentation que le site central.

Parallèlement à l'aspect bibliographique, le centre d'information et de documentation du CICIBA a mis en place des fichiers informatisés d'instituts, de chercheurs, un lexique ethnique de la zone bantu, un annuaire de documentation et des centres de documentation, etc. ... Toutes ces bases de données sont accessibles sur le site et dans les micro-stations opérationnelles. Chaque micro-station devra, là encore, drainer les informations nationales correspondantes afin d'alimenter le

fichier central. Cette circulation se fait dans un premier temps sur le support informatique disque souple 5 pouces un quart, en attendant que des centres nationaux de télécommunications se mettent en place et permettent la transmission directe des données par réseau téléinformatique.

3. Diffusion.

Les différentes banques et bases de données permettent également d'éditer un certain nombre de produits sous forme papier. Un bulletin des acquisitions est édité trimestriellement afin de tenir les utilisateurs au courant des derniers documents entrés; des catalogues thématiques sont publiés ponctuellement, tel celui sur "Archéologie, Préhistoire, Paléoenvironnement" diffusé à l'occasion de ce séminaire; une nouvelle version du lexique ethnique sortira pour la fin de l'année 1989; des annuaires, de chercheurs, de documentalistes et de centres de documentation sont également disponibles sous forme papier. La plupart des produits sont vendus afin de permettre d'amortir les coûts de production. Une lettre d'information, celle-ci gratuite, verra le jour au début de 1990, et tiendra les correspondants et utilisateurs du C.I.D. informés de l'évolution de leur service de documentation.

CONCLUSIONS.

Cette structure documentaire à vocation régionale, malgré des débuts très prometteurs, connaît aujourd'hui un certain nombre de difficultés, que nous espérons passagères, dans la poursuite de son fonctionnement; l'arrêt des abonnements en 1989, la suppression du téléphone depuis Juin 1987, en sont des exemples brûlants.

Malgré ces obstacles, le service tente de poursuivre sa tâche et de rester performant. Les demandes concernant, par exemple, des reproductions de documents, sont honorées. La recherche de subventions et d'aides diverses fait que nous pensons pouvoir très rapidement installer une station d'interrogation de banques de données sur disques compacts, ce nouveau support (optique) dont l'utilisation dans les pays en voie de développement semble tout à fait prometteur grâce en particulier aux faibles coûts d'investissement, à l'inaltérabilité du support, à la liberté d'interrogation indépendamment des réseaux de télécommunications.

C'est en lui apportant son concours par la fourniture d'information et de documentation dans le cadre de son réseau, et en le mettant à contribution par toutes sortes de demandes que les archéologues et historiens du monde Bantu permettront à cette structure documentaire de se maintenir et de se développer.

BIBLIOGRAPHIE.

Béville (G.), 1987, La Banque de Données bibliographiques du CICIBA, Nsi, 1, pp.37-38.

SESSION 4

ORIENTATIONS POUR UNE NOUVELLE POLITIQUE ARCHEOLOGIQUE, UN

CAS EXEMPLAIRE: MBANZA KONGO.

MBANZA KONGO, VILLE ARCHEOLOGIQUE.

Emmanuel ESTEVES, Centro Nacional de Documentação e Investigação Histórica, B.P.1035, Luanda, Angola.

Avant d'aborder notre communication, nous voudrions d'abord remercier le Directeur Général du CICIBA pour l'invitation qu'il nous a adressé pour participer au premier séminaire international des archéologues du monde bantou.

Cette modeste communication a pour titre "Mbanza Kongo, ville archéologique".

Pour pouvoir répondre à l'esprit du séminaire et atteindre les objectifs visés par cette réunion d'archéologues, nous examinerons la situation concrète de la ville de Mbanza Kongo, afin de mieux définir une nouvelle politique pour sa préservation, sa conservation et sa revalorisation.

Notre communication s'articule en trois points. Le premier abordera succinctement l'importance de Mbanza Koongo, le deuxième rendra compte des travaux entrepris entre 1967 et 1970 qui ont permis la découverte de certains vestiges de l'ancienne ville et enfin le troisième sera l'illustration par diapositives des deux premiers.

1.L'importance de Mbanza Koongo.

Divers groupes bantou fondèrent en Afrique Centrale des royaumes et des empires. L'un de ces ensembles politiques fut le Royaume du Koongo dont la capitale était Mbanza Koongo.

Par sa situation géographique ainsi que par son organisation politique et sociale, ce royaume attira l'attention des Européens (Portugais) durant les grands voyages de découvertes et d'aventures.

Malgré l'existence de diverses sources et d'oeuvres consacrées au royaume, tenter d'établir la physionomie et les événements historiques de la ville est un véritable défi. La période comprise entre la fondation de Mbanza Koongo et l'établissement des Portugais dans cette ville est une période mal connue. Les sources font défaut.

Mais à partir des dernières années du XV^{ième}. siècle, la ville commence à être connue dans les relations.

Les descriptions de la ville faites par Pigafetta (1587), Cavazzi (1654-1667) contiennent des informations et des iconographies assez précises.

Les intenses activités politique, commerciale, culturelle et religieuse que la cour entretenait avec les territoires avoisinants et les pays européens (Portugal, Espagne, Hollande, Italie) provoquèrent un développement de la ville, ce qui changea son aspect. A certains endroits elle devint une cité fortifiée, entourée d'une muraille de pierre et de chaux. Duarte Lopes qui vivait là, rapporte que Ambassa était un bourg important avec des maisons bâties avec de la pierre et de la chaux, couvertes de tuiles et de chaume.

La ville présentait au XVII^{ième}. siècle des caractéristiques à la fois de ville moyen-âgeuse (fortifications, murailles) et de ville coloniale, avec une répartition en trois zones: le bumbu (= la cour), le quartier des Européens et celui, mixte, habité par l'aristocratie et le peuple.

Mbanza Koongo était une ville prospère, un lieu de rencontres, relativement bien peuplé: 100.000 habitants en 1506, 10.000 habitants en 1595, 40.000 à 70.000 habitants et plus de 4.000 Européens au XVII^{ième}.siècle. C'était un lieu de rupture de charge parce que carrefour de routes commerciales.

Toutes les provinces étaient liées à la capitale. Et à partir de là, on pouvait atteindre les marchés de Mpumbu, Lwangu, Luanda, Matamba, Kasanji, Kwangu et d'autres régions situées au-delà des frontières du Koongo (région des grands lacs).

Comme centre de développement intellectuel Mbanza Koongo avait des écoles primaires et féminines (une soeur du roi Nvemba a Nzinga professait dans l'une des écoles) et des centres de métiers.

L'on inculquait aux élèves la grammaire, la langue portugaises, le latin, l'histoire, la philosophie, l'arithmétique.

L'influence du christianisme se faisait sentir. De nombreuses congrégations religieuses (dominicaines, jésuites, carmélites, capucins) s'établirent dans la capitale du Koongo. L'influence religieuse se faisait aussi sentir par le nombre des églises qui y furent érigées. Il y en avait au total douze: San Salvador, Notre Dame da Conceição, San Joaquim, Santo Antonio de Padua, de Santa Cruz, de Santo Inacio, Notre Dame de la Victoire, Sainte Elisabeth, Sainte Marie, Notre Dame de Rosario, Santo Joao Baptista, de la Miséricorde.

Mbanza Koongo fut le premier siège épiscopal du continent africain (1597).

La ville considérée comme telle au XVI ième. siècle alla se dégradant du XVII ième. au XIX ième. siècle pour diverses raisons: trafic des esclaves, destruction des valeurs culturelles koongo, le regimento, les luttes pour le pouvoir entre les clans (Kinlaza, Kimpanzu, Kinvemba, Nevuzi).

L'ancienne capitale du royaume du Koongo telle que présentée dans les iconographies et décrite par les textes anciens n'existe plus.

Les principaux agents destructeurs sont la nature et l'homme. Les intempéries et la reforestation actuelle touchèrent les infrastructures de la ville.

En 1798 Raimundo di Dicomano malgré l'état de dégradation avancée des infrastructures vit les ruines des palais du Roi et de l'Evêque, les murs de la cathédrale, les ruines des maisons des prêtres de la Compagnie de Jésus et celles des onze églises.

Quatre-vingt et un ans plus tard, Bentley rencontra en 1879 en plus des ruines des églises, une partie des murailles de 4,57 à 6,09 mètres de haut et de 0,76 à 0,91 mètres d'épaisseur.

En plus de l'action dévastatrice de la nature, l'homme a accéléré la destruction de la ville durant l'occupation coloniale et la seconde évangélisation (mission protestante en 1878, mission catholique en 1881). Ce sont les anciennes constructions qui fournirent une partie du matériel des nouveaux édifices coloniaux: forteresses, administration civile, résidences, missions catholique et protestante, magasins,

Aujourd'hui, à l'exception des ruines de l'église de Sé (1517?, 1548?) et un mur qui protège le cimetière des rois et des nobles, tout de l'ancienne ville a disparu.

Beaucoup de personnes qui y vont dans l'intention d'admirer les merveilles de l'ancienne capitale du Koongo, reviennent déçus. Mais, seuls ceux qui ne sont pas initiés à l'histoire de la ville en sortent tristes. Pourtant les initiés savent que le sol renferme des vestiges de l'ancienne ville.

Après avoir souligné l'importance de Mbanza Koongo, analysons le fondement profond de l'histoire de cette ville et les perspectives pour son développement économique et culturel.

2. La zone archéologique.

Malgré l'existence d'informations et d'iconographies publiées par des anciens chroniqueurs, beaucoup d'entre nous après avoir regardé des gravures de Mbanza Koongo, doutent comme le fait Olivier Bouveignes qui affirme que la gravure est moins une reproduction exacte qu'un témoin de l'imagination des graveurs des Pays-Bas et de leur savoir faire.

Plusieurs personnes pensent de la sorte. Ils ne croient pas à l'existence en Afrique Centrale d'une ville qui disposait d'infrastructures semblables à celles des cités européennes du Moyen-Age.

En 1963 la Commission des Monuments Nationaux avait proposé au Gouvernement d'Angola et au Gouverneur du District du Zaïre, la possibilité d'occuper par des espaces verts la zone nord de la ville où, il y a quelques siècles, se concentrèrent les principales constructions en vue de mener des études archéologiques. Cela faisait un sixième de la zone urbaine; il restait donc les cinq sixièmes pour l'habitat de la ville.

Cette proposition rencontra au départ l'agrément des autorités coloniales, celui du Gouverneur Général de l'Angola et celui du Gouverneur du District du Zaïre.

Sensibilisé, le Gouverneur Général reconnut la grande importance du patrimoine historique de cette ville et commença à accorder l'attention nécessaire et encourager les travaux de protection et de valorisation du patrimoine. Le Gouverneur du District du Zaïre (Abilio Freire da Cruz) manifesta son intérêt sollicitant l'étude des moyens de conservation des ruines de l'église de Sé et la protection du cimetière.

Les estimations du coût global étaient de 50.000 escudos. La population locale devait fournir des informations sur l'existence des sites d'anciennes églises, des restes de fondations de pierre ou d'autres indices de constructions anciennes.

Malgré l'accord unanime sur la recherche archéologique, ceci ne freina pas l'urbanisation et les travaux dans certaines zones. Le site de l'église de Sé, par exemple, se trouve très proche de la piste de l'aéroport et des anciennes installations militaires qu'occupait la mission protestante.

Deux solutions se présentaient aux urbanistes:

- urbanisation géométrique.
- urbanisation conservant et récupérant les restes d'anciennes constructions.

C'est la seconde solution qui fut adoptée parce qu'elle présentait de nombreux avantages: création de réserves archéologiques, développement harmonieux de la ville, existence d'un ensemble unique englobant les murs de Sé, le cimetière des rois, les missions protestante et catholique supprimant à cette occasion les rues qui sectionnaient transversalement cette zone.

L'on devait procéder de la même manière pour les terrains situés du côté opposé à l'emplacement du marché prévu. Les deux secteurs devaient être intégrés dans une zone historico-archéologique et interdits à la construction, parce qu'étant des sites de monuments historiques.

En décembre 1967, le nouveau plan d'urbanisation a été remis au Conseil Municipal de Sao Salvador. Ce plan indiquait la création de deux zones urbaines:

- une zone mineure, interdite à tous types de construction.
- une zone majeure, dont l'urbanisation dépendait des résultats des recherches archéologiques.

De 1966 à 1970, on entreprit de manière épisodique des travaux archéologiques de sondages et de fouilles. Ces travaux ont été réalisés à la faveur de travaux publics (ouverture de tranchées pour la pose de fils électriques et canalisations de la rue principale du centre commercial).

Ce sont ces travaux qui fournirent des pistes à des recherches systématiques et à la définition de onze gise-ments archéologiques où furent découverts divers objets sur les sites du palais royal, d'un couvent, d'une muraille et de diverses fondations.

On retrouva entre autres objets, des restes de squelettes humains, des grains de chapelet, des pipes en argile cuite, deux pièces de monnaies de cuivre (1873 et 1892), un collier, des bracelets, deux cordelières en or et en argent.

En 1970, le Conseil Municipal de Sao Salvador organisa de nouveaux travaux: ouverture et pavement de rues dans la zone mineure. Ceci était en violation flagrante du plan d'urbanisme.

Lorsque commencèrent à apparaître les vestiges de l'ancienne ville de Mbanza Koongo, l'équipe de recherches affronta le refus du Conseil Municipal pour arrêter les travaux urbains; cette situation déclencha selon Waldemar d'Orey une guerre épistolaire. Le zèle d'autrefois était révolu; le Conseil Municipal interdisait la poursuite des travaux de fouilles et la préservation des fondations exhumées. Utilisant la technique bien connu du fait accompli, le Président du Conseil Municipal

décida de boucher les tranchées, recouvrant ainsi les structures mises au jour. Les rues furent asphaltées par la suite.

Incroyable mais vrai, certaines rues furent asphaltées de nuit, telle la rue n°5 qui longe le Parc Infantil et le tronçon de l'ex-rue Gago Coutinho, derrière le Musée du Royaume de Koongo.

Face à cette attitude incompréhensible et hostile à l'histoire de l'Angola et à la revalorisation du patrimoine architectural et culturel de la ville de Mbanza Koongo, le groupe de recherches cessa son travail et les fouilles furent abandonnées.

On édifia dans les deux zones des constructions en dur. Tous les efforts et les bonnes intentions de l'équipe scientifique furent vaines. Les vestiges de l'ancienne ville retournèrent sous la terre.

Après avoir exposé l'historique de cette ville et les tentatives de fouilles, nous passons à la troisième partie de notre communication: la projection des diapositives du matériel découvert au cours des fouilles de 1966-1970.

SESSION 5

L'ASSOCIATION DES ARCHEOLOGUES DU MONDE BANTU.

PROPOSITIONS DE STATUTS POUR L'ASSOCIATION DES ARCHEOLOGUES DU MONDE BANTU.

TITRE I: GENERALITES. DE LA DENOMINATION DU SIEGE, DE L'OBJET ET DE LA DUREE.

Article 1:

Il est créé sous l'égide du CICIBA une association, pourvue de la personnalité civile, dénommée "Association des Archéologues du Monde Bantu" et ci-dessous dénommée "AARMOBA".

Article 2:

Le siège social est établi à Libreville, Gabon.

Article 3:

L'AARMOBA a pour objet de regrouper tous les archéologues soucieux de l'avenir de la discipline et conscients de son importance pour la reconstitution de l'Histoire des Peuples Bantu, la sauvegarde du patrimoine culturel et sa mise en valeur dans le sens du développement culturel des nations concernées.

Article 4:

L'AARMOBA est constituée sans limitation de durée.

TITRE II: MEMBRES DE L'AARMOBA.

Article 5:

L'AARMOBA est constituée de trois catégories de membres: membres de droits, membres associés, membres d'honneur.

- sont membres de droit:

*- les archéologues en poste dans les Etats-Membres du CICIBA.

*- les institutions ou organismes des Etats-Membres du CICIBA opérant dans le domaine de l'archéologie.

*- les archéologues opérant dans des états non-membres du CICIBA spécialisés dans le domaine de l'archéologie du monde bantu.

*- les institutions ou organismes d'états non-membres du CICIBA spécialisés dans le domaine de l'archéologie du monde bantu.

- sont membres associés:

*- les archéologues qui ne sont pas spécialisés dans le domaine de l'archéologie du monde bantu.

*- les institutions ou organismes archéologiques qui ne sont pas spécialisés dans le domaine de l'archéologie du monde bantu.

- sont membres d'honneur:

*- des personnalités du monde bantu ou non, reconnues pour leurs hautes compétences.

Article 6:

La demande d'adhésion à l'Association en qualité de membre de droit ou de membre associé est faite par écrit auprès du Secrétaire Général de l'Association. L'adhésion ne devient effective que lorsque le postulant s'est acquitté de sa première cotisation. Une carte de membre lui est alors délivrée.

Article 7:

Tous les membres de droit et associés jouissent des mêmes droits et ont les mêmes obligations.

Article 8:

La qualité de membre se perd:

*- par la démission;

*- par la radiation prononcée pour motif grave, l'intéressé ayant été préalablement entendu; il dispose d'un droit de recours auprès de l'Assemblée Générale. Le membre qui cesse de faire partie de l'Association est sans droit sur le fond social de l'AARMOBA.

TITRE III: DES ORGANES DE L'AARMOBA.

Article 9:

L'AARMOBA est composée d'une Assemblée Générale et d'un Conseil de Direction.

Article 10:

L'Assemblée Générale est l'instance suprême de l'Association. Elle se compose de tous les membres de droit et de tous les membres associés à jour de leurs cotisations statutaires. Elle se réunit en session ordinaire tous les quatre ans. Elle peut toutefois se réunir en session extraordinaire conformément à l'article 12. A chaque session, l'Assemblée Générale constitue son bureau qui comprend un Président, un Vice-Président, un Rapporteur. Elle est convoquée par le Conseil de Direction.

Article 11:

L'Assemblée Générale a pour compétence de:

- *- orienter et définir la ligne générale de l'activité de l'Association.
- *- désigner les membres élus du Conseil de Direction.
- *- entendre et apprécier le rapport d'activité du Conseil de Direction et le rapport financier de l'Association.
- *- approuver, modifier et réviser les statuts.
- *- adopter le règlement intérieur de l'Association.
- *- procéder à la nomination des membres d'honneur.
- *- approuver les affiliations de l'Association avec des organismes ayant des vocations similaires.
- *- fixer les tarifs des cotisations, d'adhésion et des souscriptions aux publications.
- *- examiner le recours des membres radiés par le Conseil de Direction..

Article 12:

Le Conseil de Direction est l'organe exécutif de l'Association. Il se réunit en session ordinaire tous les deux ans au siège de l'Association, sur convocation du Secrétaire Général, un mois avant la session.

Il peut toutefois se réunir en session extraordinaire à la demande du quart des membres.

Toute convocation doit comporter l'ordre du jour et le calendrier de la session.

Article 13:

Le Conseil de Direction dont les membres sont élus pour un terme de deux ans renouvelable une fois se compose de:

- un Secrétaire Général.
- un Secrétaire Général Adjoint.
- un Secrétaire chargé des Publications.
- un Trésorier.

Article 14:

Le Conseil de Direction a pour compétence de:

- exécuter les directives et les décisions de l'Assemblée Générale;
- convoquer et préparer les Assemblées Générales;
- assurer l'exécution du budget de l'Association;
- représenter l'Association en justice et dans les relations avec les organismes et institutions nationaux et/ou internationaux;
- proposer le projet de règlement intérieur de l'Association et le programme général de l'Association;
- proposer les modifications et les révisions des statuts;
- prononcer l'adhésion des membres de droit et des membres associés et leur radiation éventuelle;
- proposer les affiliations de l'Association à des organismes similaires;
- entériner la démission des membres de droit et des membres associés;
- constater la vacance des postes des membres du Conseil de Direction et pourvoir provisoirement à leur remplacement;
- proposer les tarifs des cotisations, droits d'adhésion et des souscriptions aux publications.

Article 15:

Les membres du Conseil de Direction exercent leurs fonctions gratuitement. Toutefois, les frais débours occasionnés par l'accomplissement de leur mandat peuvent leur être remboursés.

Article 16:

L'Association peut s'affilier à toutes les organisations internationales ou nationales poursuivant les mêmes buts qu'elle, dans le domaine bantou ou en dehors.

Le Conseil de Direction publie périodiquement tous les six mois une liste des organisations auxquelles l'Association est affiliée.

L'appartenance des membres de l'AARMOBA n'interdit nullement l'adhésion de ceux-ci à d'autres organisations scientifiques et/ou professionnelles nationales ou internationales, auxquelles l'Association est ou non affiliée.

TITRE IV: DES FINANCES.

Article 17:

Les ressources de l'AARMOBA se composent:

- des droits d'adhésion et des cotisations des membres;
- des financements du CICIBA ou de ses partenaires;
- des subventions des organismes nationaux, internationaux ou des collectivités publiques;
- des cachets perçus pour la réalisation des activités de recherche effectuée sur commande;
- des dons ou legs de toute personne physique ou morale;
- de toute ressource provenant des activités organisées par l'Association, publications, plaquettes, etc. ...

Article 18:

La cotisation des membres de droit ou des membres associés couvre une année civile. Elle doit être renouvelée au cours du premier trimestre de chaque année civile.

Article 19:

L'AARMOBA jouit de l'autonomie financière. Pour ce faire elle dispose au lieu de son siège, d'un compte bancaire au nom de l'Association des Archéologues du Monde Bantu.

Ce compte est sous la double signature du Secrétaire Général et du Trésorier.

Article 20:

Le Conseil de Direction, par son Trésorier, tient à jour la comptabilité - recettes et dépenses, et une comptabilité - matières, en rapport avec les ressources de l'Association prévue à l'article 17.

Cette comptabilité est contrôlée et vérifiée annuellement par un Commissaire au Compte désigné par l'Assemblée Générale.

Elle fait l'objet d'un compte-rendu détaillé à chaque Assemblée Générale pour quitus.

TITRE V: DES PUBLICATIONS.

Article 21:

L'AARMOBA dispose auprès du CICIBA du Bulletin de Liaison Nsi qui est centralisé et réalisé au sein du Département d'Archéologie du CICIBA. L'information concernant l'AARMOBA est insérée dans le Bulletin.

Le produit des abonnements de ce Bulletin de liaison est versé sur le compte de l'Association pour les publications.

L'Association doit donc conjointement avec le Département d'Archéologie du CICIBA en assurer le financement et la diffusion.

Tout mouvement sur le compte de l'Association concernant les abonnements du Bulletin de Liaison Nsi doit recevoir au préalable l'accord du Département d'Archéologie du CICIBA.

Article 22:

L'AARMOBA peut créer une revue de haut niveau sur l'Archéologie du monde bantu.

Article 23:

La cotisation statutaire et le droit d'adhésion donnent accès à la gratuité des services du Bulletin de Liaison.

Les membres de l'Association peuvent bénéficier d'une réduction sur toutes les autres productions scientifiques et techniques de l'Association.

TITRE VI: DES MODIFICATIONS DES STATUTS ET DE LA DISSOLUTION DE
L'ASSOCIATION.

Article 24:

Toute proposition ayant pour objet la modification des statuts ou la dissolution de l'AARMOBA est examinée en Assemblée Générale extraordinaire. Le Conseil de Direction doit convoquer tous les membres au moins six mois à l'avance.

Article 25:

Aucune décision n'est acquise si elle n'est pas votée à la majorité des deux tiers des membres de l'AARMOBA.

Si cette majorité qualifiée n'est pas acquise, une nouvelle Assemblée Générale extraordinaire est convoquée dans les mêmes conditions que ci-dessus qui statuera définitivement et valablement sur la proposition en cause, à la majorité des deux tiers des membres présents.

Article 26:

En cas de dissolution de l'AARMOBA, l'Assemblée Générale extraordinaire fixe les modalités de dissolution et de liquidation et se prononce sur l'affectation des biens de l'Association.

TITRE VII: DISPOSITION TRANSITOIRES ET FINALES.

Article 27:

Le Séminaire des Archéologues du Monde Bantu, réuni à Libreville du 11 au 15 Décembre 1989 en Assemblée Constituante a mis sur pied un Comité de Direction provisoire composé conformément à l'Article 12 des présents statuts.

Ce Comité de Direction provisoire restera en fonction jusqu'à l'adoption des présents statuts par la première Assemblée Générale.

Article 28:

Durant la période transitoire le Comité de Direction Provisoire devra se conformer aux dispositions des statuts sociaux quoique non encore adoptés par l'Assemblée Générale.

Article 29:

Les présents statuts entrent définitivement en vigueur à la date de leur adoption par la première Assemblée Générale.

ANNEXES

COMITE D'ORGANISATION.

DIRECTION DE L'ORGANISATION.

- Lupwishi MBUYAMBA
- BAYONA-ba-MEYA
- Raymond LANFRANCHI
- Bernard CLIST
- Jeannette DIVAGOU

SECRETARIAT.

- Marie Simone ATSAME
- Rose MEYILA

REPROGRAPHIE.

- Luc KOTO

RECEPTION AEROPORT.

- Béatrice IPENDAGA
- Jean-François MAMADOU YOUNBA
- A. TAIROU
- Denis SONABE

INTERPRETARIAT.

- Ginette ISSEMBE

Proposition pour le bureau du Séminaire.

Président :	Gabon (L. DIGOMBE)
1e Vice-Président :	Zambie (F. MUSONDA)
2e Vice-Président :	Zaire (MUYA WA BITANKO)
Rapporteur Général :	Congo (A. MANIMA-MOUBOUHA)
Rapporteur Général Adjoint :	Comores (D. BEN ALI)

LISTE DES PARTICIPANTS.

Angola: ESTEVES Emmanuel, Historiador, Centro Nacional de Documentação e investigação Histórica, B.P.1035, Luanda, Tél: 354205 (dom.), 334410/6 (Centro).

Congo: MANIMA MOUBOUHA Aimé, Archéologue, Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire, Université Marien Ngouabi, B.P.2731, Brazzaville.

Gabon: DIGOMBE Lazare, Directeur de l'Enseignement Supérieur et de la Coopération Universitaire au Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique; Laboratoire d'Archéologie de l'Université Omar Bongo, B.P.17050, Libreville, Tél.: 73.01.42.

ISSEMBE Aristide, Etudiant en Thèse, Université Paris I, B.P.15251, Libreville, Tél.: 74.61.51.

LOCKO Michel, Laboratoire d'Archéologie, Université Omar Bongo, B.P.13275, Libreville, Tél.: 73.63.66.

MEYE Flaubert, Etudiant en Licence, Faculté des Lettres, Université Omar Bongo, B.P.13131, Libreville.

OSLISLY Richard, Conseiller Pédagogique, Institut Pédagogique National; Projet Paléogab, B.P.4482, Libreville, Tél.: 72.39.92..

PEYROT Bernard, Géographe, Ecole Normale Supérieure, Projet Paléogab, B.P.5145, Libreville, Tél.:73.43.20.

Zaïre: KANIMBA MISAGO, Archéologue, Institut des Musées Nationaux du Zaïre, B.P.4249, Kinshasa II.

MUYA WA BITANKO KAMUANGA, Archéologue, Directeur du Musée de Lubumbashi, Institut des Musées Nationaux, B.P.2375, Lubumbashi, Tél.: 3279.

Zambie: KATANEKWA Nicholas, Archaeologist, Director of the National Monuments Commission (for Preservation of Relics and Monuments), P.O.Box 60124, Livingstone, Tél.: 03321693.

MUSONDA Francis, Archaeologist, Acting deputy Director, Livingstone Museum and archaeologist, P.O.Box 60498, Livingstone.

Belgique:

de MARET Pierre, Archéologue, Doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres, Université Libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres, 50 Avenue Franklin Roosevelt, 1050 Bruxelles, C.P.175.

Cameroun:

ESSOMBA Joseph-Marie, Historien, Université de Yaoundé, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, B.P.755, Tél.: 23.21.02.

Royaume Uni:

PHILLIPSON David, Archaeologist, University Museum Curator, Cambridge University, Museum of archaeology and anthropology, Downing Street, Cambridge CB2 3DZ, Tél.: 0223-333511 (Mus.), 0954-211163 (Home).

CICIBA: BAYONA BA MEYA, Directeur de la Recherche du CICIBA, B.P.770, CICIBA, Libreville.

BEVILLE Gilles, Ingénieur Documentaliste, Banque de Données du CICIBA, B.P.770, CICIBA, Libreville.

CLIST Bernard, Archéologue, Département d'Archéologie, B.P.770, CICIBA, Libreville.

LANFRANCHI Raymond, Archéologue, Département d'Archéologie, B.P.770, CICIBA, Libreville.

PNUD/UNESCO:

MBUYAMBA LUPWISHI, Conseiller Technique Principal auprès du CICIBA, PNUD/UNESCO, Libreville.

DISCOURS D'OUVERTURE PRONONCEE PAR MONSIEUR ARIEL FRANCAIS, REPRESENTANT
RESIDENT DU PNUD AU GABON, 11 DECEMBRE 1989.

Au nom du Programme des Nations-Unies pour le Développement et de l'Organisation des Nations-Unies pour l'Education, la Science et la Culture, je suis heureux de saluer les participants à ce premier séminaire des archéologues du monde bantu.

L'importance des fouilles et des données archéologiques dans l'identification et la promotion des valeurs culturelles des peuples bantu a été parfaitement perçue par le projet d'assistance technique des Nations-Unies au CICIBA qui a inscrit ce volet dans son programme en cours. Mais cette action vient compléter les deux stages de formation des jeunes archéologues des Etats-Membres du CICIBA qu'il faut considérer comme maillons d'une même activité.

Aussi, on peut à juste titre penser que la redéfinition de l'orientation des futures recherches et la mise en place d'un réseau de chercheurs en vue du lancement d'une intense campagne de terrain, tous résultats attendus de cette réunion, permettront d'établir à terme dans cette région des structures permanentes de présentation et de promotion en vue du développement du riche patrimoine culturel bantu.

Le PNUD en effet est convaincu que le développement véritable implique la prise en compte de tous les aspects de la vie de l'homme dans son histoire comme dans son environnement.

Il sait par ailleurs que la coopération entre les pays du continent, de la même région, surtout lorsqu'ils ont des affinités aussi profondes que peuvent l'être les similitudes culturelles, méritait d'être envisagée. Cette coopération, ici entre chercheurs peut aller de la simple coordination à l'intégration des programmes, des méthodes et même des produits culturels.

Aussi le PNUD considère-t-il à cet égard le projet du CICIBA dans sa démarche, comme un projet exemplaire. C'est ainsi que dès avant sa naissance il lui a accordé son appui. Et cet appui demeure.

Vous comprendrez dès lors le prix que nous attachons à votre rencontre ainsi qu'aux fructueux travaux que vous ne manquerez pas de développer au cours de cette semaine, travaux dont les résultats concrets devraient permettre un pas de plus dans la connaissance de l'homme, une des voies essentielles pour son développement.

ALLOCUTION DU DIRECTEUR-GENERAL DU CICIBA, MONSIEUR THEOPHILE OBENGA,
11 DECEMBRE 1989.

Monsieur le Ministre d'Etat, Chargé de la Culture, des Arts, de l'Education Populaire et de la Francophonie, Président du Conseil d'Administration du CICIBA,

Mesdames, Messieurs,

Chers amis,

C'est normalement un simple mot de bienvenue que je devrais vous adresser au nom du CICIBA, mais la circonstance d'aujourd'hui, et l'évènement qu'elle crée, m'amène à moins de réserve: veuillez me l'autoriser Monsieur le Ministre d'Etat.

De fait, ce séminaire, le premier du genre en Afrique Centrale, en réunissant des spécialistes reconnus de l'archéologie du monde bantu, constitue en lui-même un acte de courage et de vérité. Je remercie par conséquent tous les participants à ce séminaire, pour leur déplacement de Libreville, ville africaine devenue célèbre pour l'accueil des rencontres internationales. Je remercie d'un même sentiment profond le PNUD et l'UNESCO qui ont permis l'organisation matérielle et scientifique de ce séminaire, sans oublier la structure du CICIBA qui s'est occupée de façon si méticuleuse de votre réunion.

De l'archéologie naît l'évidence de l'histoire profonde des sociétés humaines. L'objet de l'archéologie est précisément ce rapport fondamental de l'homme aux temps archaïques par l'étude des pierres, des poteries, des sols d'occupation, de l'environnement. Je dirais volontiers que l'archéologie existentialise notre lieu terrestre, et dénoue la temporalité sociale mieux que toute autre science humaine. L'archéologie en effet apporte aux hommes vivants la conscience du passé le plus lointain, de même que la conscience ultérieure.

Mais cet arrière-fond substantiel de l'existence humaine qu'est l'archéologie, avec toute la portée de sa pédagogie, toute la valeur de son enseignement, n'est pas d'accès aisé. Vous aurez par conséquent à débattre entre spécialistes, entre hommes de terrain et de laboratoire, des difficultés de votre discipline, tout en faisant le point sur l'essentiel qui a déjà été acquis, comme sur le futur de vos recherches. Les messages premiers de l'évolution sociale et historique des sociétés de notre sous-région sont définitivement entre vos mains et vos intelligences, qui sont les outils par excellence de votre métier, où l'intuition hardie non plus n'est absente.

Voilà révélée la nécessité, pour vous, de travailler ensemble. Aussi la création d'une association dynamique est-elle désormais à l'ordre du jour, plus que jamais, afin de mieux coordonner vos travaux, vos efforts multiformes. Parmi les grands axes de recherche de l'archéologie de notre sous-région, nous pouvons nommer la localisation du foyer immédiat des peuples bantu avant les migrations, le schéma des migrations lui-même, encore que les migrations, dans ces périodes fort reculées de l'histoire, soient difficiles à cerner dans le détail, comme on peut le constater avec le magnifique ouvrage de Jean Guilaine, La France d'avant la France. Du néolithique à l'âge du fer (1980).

De toutes les manières, vous pouvez compter sur le CICIBA où la Banque de Données et le Département d'Archéologie ont déjà informatisé et traité scientifiquement une documentation assez exhaustive qui ne manquera pas de vous rendre d'appréciables services.

L'impression générale, si je ne m'abuse moi-même, est celle que voici: une nouvelle étape se fait voir, après tant d'années d'impatience, pour un véritable renouveau de l'archéologie en Afrique Centrale. Le CICIBA, dans le silence et le travail précis, aura contribué de façon significative à cet essor de la recherche archéologique dans ces pays de forêt et de savane de notre sous-région.

Je ne sais pas comment disaient les gens du néolithique pour formuler leurs souhaits mais je vous dis mbolo et je traduis: meilleurs vœux pour vos travaux, meilleurs encouragements pour la santé de l'archéologie africaine!

DISCOURS DE CLOTURE DU DIRECTEUR-GENERAL ADJOINT DU CICIBA AU PREMIER
SEMINAIRE DES ARCHEOLOGUES DU MONDE BANTU.

- Monsieur le Haut-Commissaire,
- Monsieur le Représentant-Résident du PNUD,
- Messieurs les Délégués des Etats participants,
- Honorables invités,
- Mesdames et Messieurs,

A l'issue de ce premier séminaire du genre que le PNUD, l'UNESCO et le CICIBA ont consacré aux débats scientifiques sur l'archéologie dans le monde bantu, j'ai la joie et le plaisir de vous dire, au nom du Directeur-Général du CICIBA, combien nous avons apprécié à sa juste valeur la qualité et le niveau scientifique de vos réflexions sur l'archéologie dans cette partie de notre planète.

Plus qu'une simple réflexion spéculative et contemplative dressant un bilan, vos travaux ont été une véritable mise en commun concrète de vos expériences scientifiques respectives dans la recherche en archéologie. Votre mise en commun se veut dynamique. Aussi l'aviez-vous traduite par des résolutions pratiques que vous avez prises tant en matière des actions que vous voulez voir les décideurs prendre en faveur de l'archéologie qu'en matière des objectifs précis que vous assignez à cette discipline scientifique. Elle s'est traduite également par les propositions pertinentes que vous avez formulées en ce qui concerne la mise en place des structures susceptibles d'aider la recherche archéologique à s'effectuer selon les orientations appropriées.

Une fois de plus encore, le Séminaire qui s'achève aujourd'hui a confirmé le CICIBA dans son rôle de coordination et d'animation de la recherche et de la documentation en archéologie relative au monde bantu. Le CICIBA vous en remercie. Il s'engage encore plus à faire ce qui lui est possible pour que les instruments de la coordination que ce séminaire a confirmés fonctionnent pour le développement de la recherche en archéologie. Dans le même ordre d'idées, le CICIBA vous saurait gré de contribuer par vos recherches à la survie et au développement harmonieux de ces instruments qui sont le réseau des chercheurs et de documentation en archéologie sur la zone bantu et l'Association des archéologues du monde bantu.

Le bulletin de liaison du CICIBA intitulé *Nsi*, le Département d'Archéologie du Centre et d'autres supports de la recherche en archéologie sont à votre disposition pour aider le

CICIBA dans son rôle de la coordination de la recherche en archéologie dans le monde bantu. Je vous invite à y collaborer de manière suivie.

Je saisis cette occasion pour rappeler à votre bonne intention que cette invitation que je vous lance aujourd'hui s'inscrit dans le cadre de la mission dévolue au CICIBA par ses Etats-Membres. Dans l'esprit de cette mission, le CICIBA ne doit ni concurrencer les Etats-Membres ni répéter inutilement ce qu'ils font. Mais le CICIBA doit demeurer complémentaire à eux pour les aider à avancer dans leur recherche.

C'est dans cet esprit que pour le CICIBA ce premier séminaire des archéologues du monde bantu a été conçu comme un pas en avant dans la recherche archéologique de la zone. Aussi les Actes de ce séminaire sont-ils appelés à servir doublement. D'une part, ils serviront de rapport général, traçant l'esprit qui a présidé à vos travaux et tirant les conclusions que vous avez coulées sous forme de résolutions. D'autre part, les Actes de l'actuel séminaire sont destinés à être présentés sous forme d'une méthodologie de la recherche scientifique en matière d'archéologie dans le monde bantu. Ainsi, les chercheurs et les étudiants les utiliseront comme manuel qui les enseigne, les éclaire et les oriente dans leurs activités scientifiques. Telle est l'originalité actuelle du CICIBA dans l'organisation des rencontres de ce genre.

C'est dans cette perspective que votre séminaire doit avoir un suivi que le CICIBA conçoit comme effets d'entraînement dans les milieux archéologiques bantu et, pourquoi pas, étrangers.

Je termine mon intervention en vous félicitant des efforts intellectuels que vous avez consentis pour la réussite de cette première rencontre internationale en archéologie et en vous souhaitant bon retour dans vos milieux d'affectation respectifs. Et ce n'est qu'un au revoir, car ce séminaire se veut la consolidation du pont jeté entre les spécialistes que vous êtes et le CICIBA. Comme nous sommes à la veille de la fin de cette année 1989, je saisis cette occasion pour vous présenter à vous et à vos familles mes meilleurs vœux pour l'année 1990.

Je tiens à dire au PNUD et à l'UNESCO combien le CICIBA apprécie toujours l'assistance qu'ils lui apportent à chaque étape de son évolution. Que tous les deux trouvent ici l'expression de gratitude de la part du CICIBA.

Au pays hôte qui n'a jamais cessé d'être attentif au sort du Centre, je présente tous les remerciements les plus profonds de la part de notre institution communautaire.

Que l'année 1990 soit heureuse pour les Etats-Membres du
CICIBA, pour ses partenaires et pour son Secrétariat.

Je vous remercie.

DISCOURS DE CLOTURE PRONONCEE PAR MONSIEUR LE HAUT COMMISSAIRE AUPRES DU
MINISTERE D'ETAT, CHARGE DE LA CULTURE, DES ARTS, DE L'EDUCATION
POPULAIRE ET DE LA FRANCOPHONIE, PRESIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU
CICIBA.

- Monsieur le Représentant Résident du PNUD,
- Monsieur le Directeur Général du CICIBA,
- Messieurs les Délégués des Etats Participants,
- Honorables invités,
- Mesdames et Messieurs,

A l'issue des travaux du Premier Séminaire International des Archéologues du Monde Bantu, il m'est particulièrement agréable de prendre une fois de plus la parole au nom de Monsieur le Ministre d'Etat, Chargé de la Culture, des Arts, de l'Education Populaire et de la Francophonie, Président du conseil d'Administration du CICIBA, pour présider à la cérémonie de clôture.

Je voudrais en son nom et en celui du gouvernement de la République, vous témoigner ma grande satisfaction et vous exprimer mes vives félicitations pour le travail accompli.

En effet, en si peu de temps vous avez atteint les objectifs que vous vous êtes fixés au début de cette rencontre.

C'est ainsi que vous avez notamment établi:

- *- un bilan des recherches archéologiques dans la sous-région,
- *- un bilan administratif , financier, législatif de l'archéologie,
- *- une esquisse de nouveaux projets régionaux avec des débouchés sur le développement culturel.

Vous avez également réfléchi sur le réseau des archéologues et l'association des archéologues du monde bantu.

Vous avez enfin dégagé les problèmes qui se posent dans le domaine de l'archéologie ainsi qu'aux archéologues du monde bantu.

Je suis convaincu que les Etats-Membres ainsi que les partenaires du CICIBA, toujours très attentifs aux sollicitations de notre institution, mettront tout en oeuvre pour apporter des solutions à ces différents problèmes.

En accomplissant un tel travail, vous avez par là même, non seulement consolidé le projet CICIBA, mais marqué un pas en avant dans la conquête de l'identité bantu.

Car, il ne fait aujourd'hui aucun doute, que les opérations internes du Centre International des Civilisations Bantu, sont des victoires de la communauté bantu toute entière.

Et c'est à ce titre que je souhaite que les résultats obtenus par ce séminaire, ouvrent de larges perspectives d'avenir, en matière de recherches archéologiques en favorisant la coopération sous-régionale et internationale, le développement de programmes en réseaux, la mobilisation des partenaires.

Messieurs les délégués des états participants,

Avant de terminer, je vous souhaite un excellent retour dans vos pays respectifs et je suis certain qu'à travers votre action personnelle, l'action du CICIBA renouvèlera les conditions de développement auxquelles aspirent les peuples bantu.

C'est sur ces mots que je déclare clos les travaux du Premier Séminaire International des Archéologues du Monde Bantu organisé par le CICIBA.

Je vous remercie.



REPRODUCTION DE DOCUMENTS SCIENTIFIQUES.

Il est désormais possible d'obtenir sur commande auprès du Centre de Documentation du CICIBA la photocopie ou la microfiche des articles mentionnés dans la rubrique "Bibliographie" de NSI. Tous les articles concernant les Etats-Membres sont disponibles. Il nous est bien sûr impossible de photocopier ou de microfilmer les ouvrages.

Pour ce faire nous vous prions de lister dans le détail en reprenant la référence de NSI les articles voulus et de nous faire parvenir à l'adresse ci-dessous la commande. Dans un délai de 15 jours maximum les photocopies ou microfiches vous seront envoyées.

Les photocopies sont facturées à 50 francs CFA la page. Les microfiches quant à elles le sont à 250 francs CFA la fiche de 98 vues maximum.

Le règlement doit être joint à la commande soit sous forme de coupon-réponse international, soit sous forme de bons UNESCO ou encore sous forme de mandat-postal.

REPRODUCTION OF SCIENTIFIC DOCUMENTS.

It is now possible to order photocopies or microfiches of papers listed in the NSI "Bibliography" by writing to the CICIBA Documentation Centre. All the papers dealing with our Member-States are available. We are of course unable to photocopy nor microfilm books.

The order must give the reference in full using the NSI "Bibliography" and be sent to the undermentioned address. In 15 days maximum photocopies or microfiches will be on their way to you.

Photocopies are priced 50 CFA francs a page while the microfiches are 250 CFA francs a fiche of 98 shots maximum. Payment must be sent with the order by way of International Coupons, UNESCO coupons or postal orders.

Address/Adresse: Centre de Documentation, Fournitures de Documents, CICIBA, B.P.770, Libreville, GABON.



**DATATIONS ABSOLUES ARCHEOLOGIQUES DES ETATS-
MEMBRES DU CENTRE INTERNATIONAL DES CIVILISATIONS
BANTU (CICIBA) ET DU SUD-CAMEROUN:
DATATIONS RADIOCARBONES ET THERMOLUMINESCENCES.**

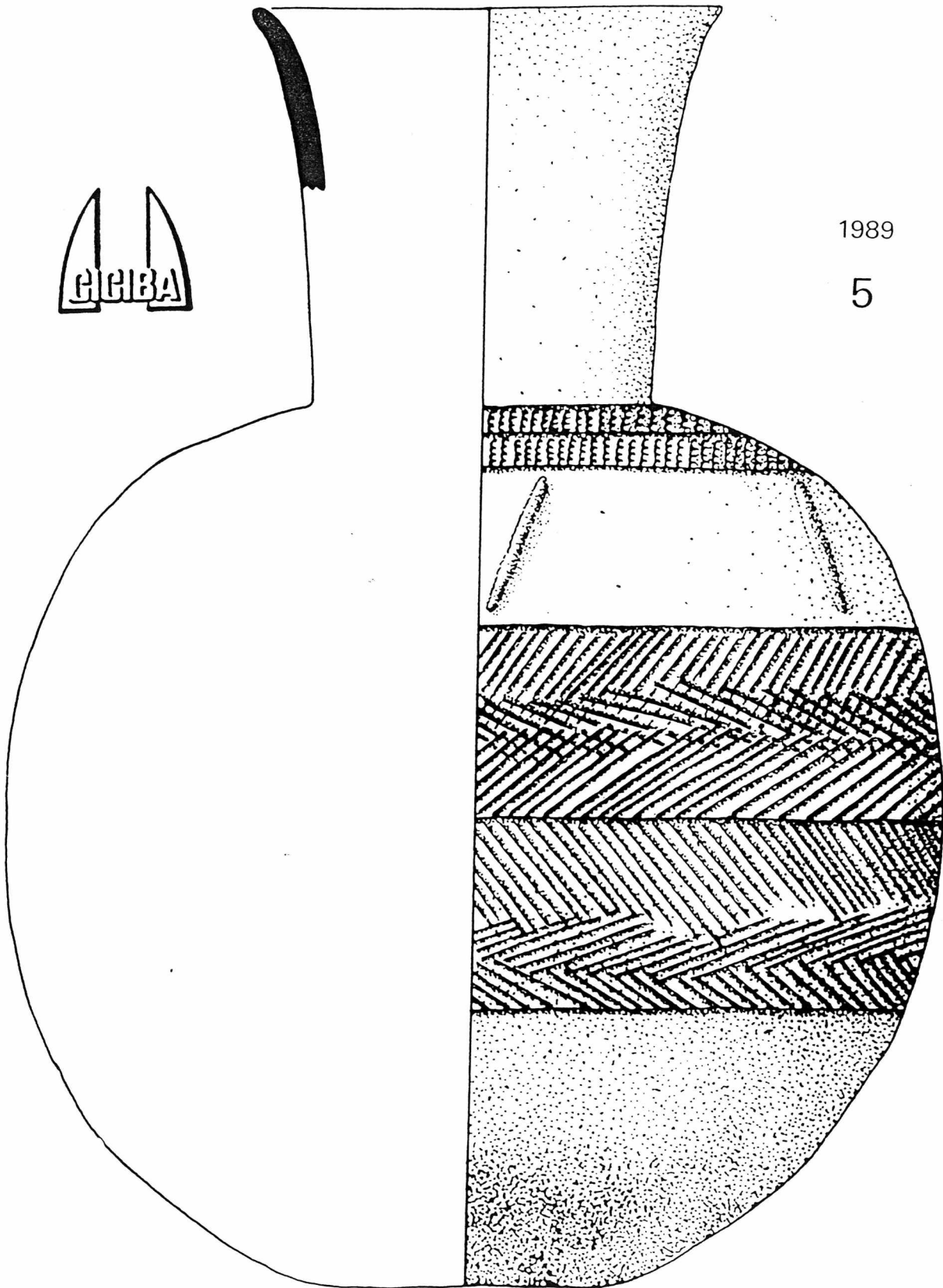
SERIE DOCUMENTS DU DEPARTEMENT D'ARCHEOLOGIE
N°1- 1990
Libreville

NSI



1989

5



Bulletin de Liaison des Archéologues du Monde Bantu.

THE PREHISTORIC SOCIETY

Dear Colleague,

The Africa Committee of the Prehistoric Society is investigating possible ways of helping to alleviate some of the difficulties which archaeologists in many African universities experience in obtaining journals and other archaeological publications from countries other than their own. It would be a great help if you could provide the information requested below, and return this form to John Alexander or David Phillipson at this meeting, or post it to John Alexander at St John's College, Cambridge CB2 1TP, England.

Name:

University/Institution:

Address:

Which is the main library for archaeological publications in your institution?

To which archaeological journals does this library currently subscribe?

To which additional journals (in order of priority) would you like the library to subscribe?

If foreign exchange is not available for the purchase of these journals, could your university pay for them in local currency?

Are there local archaeological publications in your country which could be offered in exchange? Please give details.

Are there any other points relating to the availability of publications which you would like to bring to the attention of the Africa Committee?

National Museums Board of Zambia

DR. FRANCIS B. MUSONDA
Head, Humanities & Social Sciences Dept.
Acting Deputy Director

Livingstone Museum P. O. Box 60493
Livingstone, Zambia Home: (033) 20462
Office Telephone: (033) 21204/21205

INFORMATION SUR L'ARCHEOLOGIE DANS LES PAYS FRANCOPHONES

1. Activités de Recherche.
2. Possibilités de formation des archéologues.
3. Finances:
 - Quelles sont les facilités que vous avez pour obtenir des fonds pour entreprendre des recherches archéologiques?
 - D'où proviennent les fonds?
 - Les fonds sont-ils suffisants?
4. Datation 14C :
 - Où sont acheminés les échantillons?
5. Publications:
 - Quelles sont les facilités que vous avez pour obtenir des documents venant des pays non francophones?
6. Avenir:
 - Quelles sont les perspectives d'avenir de l'archéologie sur le continent africain?

VEUILLEZ S.V.P. FAIRE PARVENIR VOS REPONSES A L'ADRESSE CI-DESSUS.